LES

PASSETEMS

DE IAN ANTOINE DE BAIF.

A

MONSEIGNEVR

LE GRAND PRIEVR.

A PARIS,

Pour Lucas Breyer Marchant Libraire tenant sa boutique au second pilier de la grand' salle du Palais.

M. D. LXXIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A MONSEIGNEVR LE GRAND PRIEVR.

HENRY, ô de Royale plante,
Amoureuſe & genereuſe ante,
Sion des Princes auoué,
Si deſirez qu'on vous conoiſſe,
D'vn renom qui à jamais croiſſe,
Des ſiecles auenir loué:
C'eſt à vous, qui dés votre enfance
Des lettres auez conoiſſance,
Au giron des Muſes inſtruit,
D'elles le protecteur vous rendre,
Leur auancement entreprendre
Contre qui leur honeur détruit.
N'eſt-ce pas vne grand' vergogne,
Qui notre âge peruers témogne,
Qu'home ſe trouve tant oſé,
Que deſur le ſçauoir remetre
Les forfaits que voyons commetre,
En conſeil l'ayant proposé.
Et pour ce veut qu'on s'achemine
Par tous moyens à ſa ruïne,

En luy deniant tout ſuport:
Et s'eſt mis en ſa fantaiſie,
Que de là ſourdoit l'hereſie
De tous les autres maux l'aport.
Mais je dy moy que l'ignorance
S'acompagne d'outrecuidance
Pour faire ce monſtre d'erreur:
Et non pas du ſçauoir l'vſage,
Qui l'home rend modeſte & ſage,
Non enclin à telle fureur.
L'home bien inſtruit de la Muſe,
Gaſtant ſon eſprit ne l'amuſe
Contre les ſegrets de la foy.
Car non rebelle en toute humbleſſe,
Le chemin des Peres ne laiſſe,
Sous vn Dieu, vn Roy, vne Loy.
Ce fut Dieu le treſadmirable,
Qui treſbenin & ſecourable
La parolle aux hommes donna.
Ils ſe font tous diuins par elle:
Sans elle la race mortelle
Guiere plus que la beſte n'ha.
Par la parolle la penſee
Entre les hommes diſpenſee
Se communique de leur voix.
De là les citez s'établirent:
De là les Princes ils élirent:
De là s'arretterent les loix.
Dieu depuis pour rendre aſſuree
Auecque plus longue duree

De la parole le beau fait,
A fin qu'au loin ſe puſt tranſmetre,
Donna l'vſage de la letre,
Marque de ce qu'on dit ou fait.
Par elle les choſes ſacrees
En leur entier ſont demourees:
Par elle les loix ſe tiendront.
Et par elle aux âges qui viuent
Les faits des non viuans reuivent,
Pour le bien de ceux qui viendront.
Par elle les arts neceſſaires,
Aux humains & diuins afaires,
Conſeruez ornent la cité.
Par elle les belles empriſes,
Et les inuentions exquiſes,
Viennent à la poſterité.
Par elle le cours de l'annee,
Ainſi qu'elle eſt bien ordonnee,
Par heures par jours & par mois,
Va reglé pour marquer les âges:
Pour t'aſsigner tes labourages
A faire tout comme tu dois.
De Dieu le preſent admirable,
Par l'homme, ſans luy miſerable,
Ne ſe jette pas méprisé:
Mais viue ſous la main Royalle,
Maintins de faueur liberale,
Plus que jamais autorisé.
A l'exemple de vos bons Princes,
Vous les Nobles de leurs prouinces,

Les bonnes lettres careſſez.
Et comme trop ſoigneux vous êtes
D'exercer le cors, ainſi fettes
Que vos eſprits ſoyent exercez.
N'eſt-ce pas à nous grande honte,
Que nous faiſons tant peu de conte
De ce qu'avons de plus diuin?
De ce parquoy nous pauvres hommes,
Hommes, non beſtes brutes, ſommes?
De quoy Dieu nous fut ſi benin?
Du cors nous avons tant de cure
Pour le netir de toute ordure,
Pour le vetir pompeuſement,
Pour l'endurcir à mille peines,
De combas & de chaſſes vaines,
Pour le repoſer richement!
Mais nous laiſſons moiſir nos ames,
Qui des cors doiuent eſtre dames,
Miſes des cors à labandon:
Sans les polir de leur rudeſſe:
Sans les faſonner d'vne adreſſe
Qui les conforme à la raiſon.
Des bonnes lettres la doctrine
L'eſprit defriche, & déracine
Les vices mauuais arrachez.
Et le prepare à la ſemance
Qu'il reſoit, qui porte abondance
De fruits en leur tems recherchez.
Mais, ô bonne Filoſofie,
Tant s'en faut que lon s'etudie
Pour tes bienfaits de t'honorer.

Meſme la plus part te mépriſent:
Beaucoup de toy malins médiſent
O ſans malheureux t'aborrer.
Tu n'es qu'vn nom de moquerie,
L'exercice de janglerie,
Entre ceux qui s'enflent ſous toy.
Nul te ſuit pour eſtre plus ſage:
Mais te tourne à ſon auantage
Pour mieux faire fraude à la loy.
De l'ignorance la manié,
Ou la beſtiſe te manie,
Pour s'en targuer en ſon erreur.
Si l'vn dans vne nuit oſcure
Envlope la verité pure,
L'autre s'en arme en ſa fureur.
Et qui te ſuit pour bonne eſcorte
De ſa vie? ou pour rendre acorte
Son ame au chois de la vertu?
Nul ne ſçait le meilleur élire,
Nul ne ſçait éuiter le pire,
Qui ſuit le grand chemin batu
De l'ignorance: qui mépriſe
L'honeur, le forfait autoriſe,
Meconoiſt la diuinité:
La pieté vraye renuerſe:
Loix & droiture bouleuerſe:
Abarbariſt l'humanité.
La terre onques ne fut couuerte
De plus de monſtres, à la perte
De noſtre chétif genre humain.
Iamais ne fut plus ſouhetable

Vn bon Hercules indomtable,
Qui deployaſt ſa forte main.
Entreprenez, ô Sang de France,
La guerre contre l'ignorance,
La grande peſte des mortels.
Plantez d'honeur les exercices:
Extirpez la race des vices:
Ainſi meritez des autels.

PREMIER LIVRE
DES PASSETEMS DE IAN ANTOINE DE BAIF.

A SA MVSE.

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE ORLÉANS

AFIN *que les ſaucices,*
Les boudins, les épices,
Les capres, les pruneaux,
D'accouſtremens nouueaux
N'ayent faute, ſus Muſe,
Qu'on me gaſte, qu'on m'vſe
Mille & mille milliers
De rames de papiers,
Quoy que dire lon t'oſe,
Que rien je ne compoſe
En mon oiſif ſejour,
Qui vaille voir le jour.
Quoy que les vieux ſeueres
Contrefaiſans les peres,
Ne veuillent approuuer
Ce que je puis trouuer.
Pér, Muſe, toute honte,
Sus, Muſe, ne tien conte,
Des propos aſſottez
De ces vieux radotez.

Te donnent-ils ſalaire,
Que tu doiues leur plaire?
C'eſt aſſez, tu te plais
En cela que tu fais:
Oubly leur moquerie,
De douce tromperie
En tes vers te flatant,
Que tu vas regratant
Sur tes papiers, aux heures
Que le moins tu labeures,
Donnant à ce plaiſir
Le moins de ton loiſir:
Puis qu'il te plaiſt compoſe
Tous les jours quelque choſe,
Gaſte force papiers:
Et ſi ces beaux gorriers
S'en fachent, n'aye crainte
De répondre à leur plainte,
Puis qu'ils plaignent mon bien
Qui ne leur couſte rien:
Que mien eſt le dommage,
Ains mon grand auantage:
Car le tems qu'il faudroit
Paſſer en autre endroit,
Ou tenant la raquette,
Ou jouant la reinette,
Ou les dets maniant,
Et là Dieu reniant,
Sans que rien pis ie face,
A ce jeu je le paſſe,
Et ne pér que le tems
En ces doux paſſetems.

AV ROY

ESTRENE.

1570.

SIRE, comme les Roys ſont les mignons des Dieux,
Auſſi ſont des grans Roys les tous-diuins Poëtes,
Qui du vouloir diuin ſont les ſaints interpretes,
Et qui chantent l'honneur des Roys victorieux.
Si des Dieux gardiens des Princes glorieux,
Implorez la faueur vous grãd ROY que vous eſtes:
Moy Poëte petit faiſant comme vous faites,
I'implore de mon ROY le ſecours gracieux.
Ainſi vole touſiours deuant vous la victoire,
Les rebelles domtant: ainſi l'heureuſe gloire
De vous & de vos Chefs couronne les beaux faits.
O mon Prince, ô mon ROY, ne rejettez arriere
Cét extreme recours de mon humble priere:
Ainſi les Dieux amis vous donnent vos ſouhaits.

TABLEAV DE LA ROYNE MERE.

QVEL tableau voy-je icy plein de diuinité?
Paſſãt, dy que tu vois tout l'honeur de noſtre âge.
Comment? ie ne l'enten, ſi ne dis dauantage.
Tu vois toutes vertus ſous peinte humanité.
Quelle Dame eſt-ce icy? C'eſt vne mageſté.
Pourquoy en dueil piteux? d'vne Royne en veuvage.

Qui ſont ces quatre à part chacune en ſon image?
C'eſt Eſperance, & Foy, Iuſtice, & Charité.
Qui ſont les ſept aupres? Sont les arts liberaux,
Qu'auecque les Vertus cette Dame raſſemble
En ſauueté chez ſoy par ce tems plein de maux.
Donc rapporte, eſtranger, que le peintre voulant
Monſtrer l'eſtat où ſont arts & vertus enſemble,
A peint cette grand' Royne en cet habit dolent.

EPITAPHE DE BVEIL.

ARRESTE toy, Paſſant, ly ces vers, & differe,
Bien que tu ſois preſſé, pour vn peu ton affaire:
Le loyer n'eſt petit ſi tu t'en vas plus ſage,
Apprenant ſans danger d'vn autre le dommage.
Celuy BVEIL *je ſuis, qui ay remply la France*
Du renom honorable acquis par ma vaillance:
Ayant d'vn braue cœur fait ſuffiſante preuue
De moy par tous endroits où le vaillant ſe treuue.
Vertu d'aupres de moy ne s'eſt point éloignee
De la faueur de Mars touſiours accompagnee,
Tant que durant la guerre aux perilleux alarmes,
Mépriſant les hazards j'ay fait mettier des armes.
Mais au tems de la paix en querelle priuee,
Moy celuy dont la vie auoit eſté ſauuee
De cent mortels dangers, las j'ay perdu la vie,
Et d'vn jeune guerrier le fer me l'a rauie
Sous qui Mars fut caché: car il prit ſa figure
En faueur de Venus pour venger ſon injure.
La cruelle Venus ſe ſentant outragee
De quelques mots legiers, voulut eſtre vengee:

Importuna ſon Mars, & n'ut iamais de ceſſe
Iuſqu'à tant qu'elle fut de ſon vouloir maiſtreſſe,
Et qu'il prit (bien que tard) contre moy ſa querelle,
Pour faire à grand regret vne vengeance telle.
Mars ainſi me laiſſa: mais Vertu non volage
N'a iamais delaiſſé mon aſſuré courage,
Qui autant qu'en la vie apres la mort encore
D'vn immortel honneur mes faits d'armes decore.
Va: raporte, Paſſant: Mal certaine eſt la vie
De l'homme qui mortel en ſa force ſe fie:
Le foible fait ſouuent que le plus vaillant meure:
Le ſeul fruit de vertu apres la mort demeure.

A MONSIEVR DE VILLEROY SECRETAIRE D'ESTAT.

COMME ſur le coupeau d'vne grand' roche dure
Vn pin enraciné demeure verdoyant,
Soit que le chaud Soleil de l'æſté flamboyant
Ramene la chaleur, ou l'yuer la froidure,
Touſiours planté debout, d'vn fueillage qui dure,
Garde le bel honneur: & touſiours s'égayant
D'vn fruit en ſes rameaux ſans ceſſe pomoyant,
Parmy aſpres cailloux repouſſe tout iniure.
Ainſin, ô VILLEROY, planté non ébranlabe
Aux plus hautes grandeurs de la peruerſe Court,
Où les vices ont cours, te maintiens ferme & ſtable:
Et maintiens la vertu, qui ſeule te commande:
Et recherchant l'honneur, où fraude regne & court,
Plus le vice y eſt grand, plus ta gloire en eſt grande.

LA froidure pareſſeuſe
De l'yuer a fait ſon tems:
Voicy la ſaiſon joyeuſe
Du delicieux Printems.
La terre eſt d'herbes ornee:
L'herbe de fleuretes l'eſt:
La fueillure retournee
Fait ombre dans la foreſt.
De grand matin la pucelle
Va deuancer la chaleur,
Pour de la roſe nouuelle
Cueillir l'odorante fleur.
Pour auoir meilleure grace,
Soit qu'elle en pare ſon ſein,
Soit que preſent elle en face
A ſon amy de ſa main.
Qui de ſa main l'ayant uë,
Pour ſouuenance d'amour,
Ne la perdra point de vuë,
La baiſant cent fois le jour.
Mais oyez dans le bocage
Le flageolet du berger,
Qui agace le ramage
Du roßignol bocager.
Voyez l'onde clere & pure
Se creſper dans les ruiſſeaux:
Dedans voyez la verdure
De ces voiſins arbriſſeaux.
La mer eſt calme & bonaſſe:
Le ciel eſt ſerein & cler:

La nef juſque aux Indes paſſe:
Vn bon vent la fait voler.
Les menageres auétes
Font çà & là vn doux bruit,
Voletant par les fleuretes
Pour cueillir ce qui leur duit.
En leur ruche elles amaſſent
Des meilleures fleurs la fleur,
C'eſt à fin qu'elles en facent
Du miel la douce liqueur.
Tout reſonne des voix nettes
De toutes races d'oyſeaux,
Par les chams des alouetes,
Des cygnes deſſus les eaux.
Aux maiſons les arondelles,
Les roßignols dans les boys,
En gayes chanſons nouuelles
Exercent leurs belles voix.
Doncques la douleur & l'aiſe
De l'amour ie chanteray,
Comme ſa flame ou mauuaiſe
Ou bonne ie ſentiray.
Et ſi le chanter m'agree,
N'eſt-ce pas auec raiſon,
Puis qu'ainſi tout ſe recree
Auec la gaye ſaiſon?

DE SILE.

SILE me veut pour ſon mary,
Et n'y a rien qu'elle ne face:
Mais moy i'en ſeroy bien marry,

Quelque contract qu'elle me paſſe.
Ainſi qu'elle m'en preſſe tant:
Tu me donneras, ce luy dy-ie,
Cinquante mille écus contant,
Sans qu'à les rendre ie m'oblige.
Et pour la premiere nuitee.
Ne gouteras point le deduit,
Mais tu t'en paſſeras couchee
Seule à part dans vn autre lit.
A ton nés, ſi ie le demande,
I'auray ma garce entre mes bras:
Sans gronder, ſi ie le commande,
Ta ſeruante m'enuoyeras.
Et le plus ſouuent à ta vuë,
Pour careſſer me jetteray
Deſur la premiere venuë:
Et haut & bas la taſteray.
Quand nous irons en compagnie
Si loing l'vn de l'autre ſerons,
(Tant ſois-tu parce & iolie,)
Que iamais ne nous toucherons.
De me baiſer point de nouuelle,
Garde toy de t'y preſenter:
Si d'auenture ie t'appelle,
Ta leçon ie te veu chanter.
Garde toy d'eſtre ſi oſee,
Si ma femme vne fois tu es,
Me baiſer en femme épouſee:
Car ie le trouueroy mauuais.
Ne me baiſe comme ton frere,
Il y auroit trop d'apetit:

Mais comme quelque bonne mere
Baiſeroit ſon fils par aquit.
Si tu peux ſuporter en ſomme,
Tout cecy ſans rien refuſer,
Touche là, tu as trouué l'homme
Qui eſt contant de t'expoſer.

A MONSEIGNEVR DE LANSAC.

MOnſeigneur j'ay par vous plus d'vne fois tenté
La fortune, & jamais ne m'a daigné ſourire.
Ie diſoye à par moy : Qui nous peut écondire?
Le ciel guide celuy par qui ſuis preſenté.
Or (graces au bon Dieu) ie me ſuis exemté
Iuſqu'icy de peril : mais ſi faut le vray dire,
Deſlors ie preuoyoy fortune a venir pire.
Las ! elle eſt auenuë, & j'en ſuis tourmenté.
Poſſible le ciel lors de maligne influence
Rompoit noſtre entrepriſe: Ou DIEV, qui tout preuoit,
Ny pauure ne me veut, ny riche en abondance.
Implorons les bons Dieux, MONSEIGNEVR & ſuport.
Ma barque ſi auant en tourmente ſe voit,
Qu'il faut ou qu'elle rompe ou qu'elle arriue au port.

EPITAPHE DE MADAME DV HOVLME.

GIlon de Montejan icy giſt endormie
Du ſomme qui ſe doit à tous egallement.
Si la vertu faiſoit viure immortellement
En terre, elle y viuroit d'vne immortelle vie.

Mais pource qu'il falloit abandonner ce monde
Pour receuoir au ciel loyer de ſa vertu,
Elle decede apres que viuante elle fut
Tout l'heur qu'on peut auoir où tant de mal abonde.
D'vn illuſtre lignage ayant pris ſa naiſſance,
Elle fut mariee en treſnoble maiſon,
Qu'elle peupla d'enfans, pour y voir à foiſon
Les enfans de ſes fils prendre belle accroiſſance.
Dieu la fauoriſa en ſi grande largeſſe,
Qu'il ne luy manquoit bien qu'elle deuſt ſouhaiter,
Et contente la feit en ce monde arreſter
Iuſque au dernier ſoupir d'vne heureuſe vieilleſſe.
Or, Paſſant, s'il eſt beau que lon pleure & regrette
Les eſprits vertueux, monſtre grande douleur:
Mais s'il faut s'eſiouir de la grace & de l'heur
Qu'ils reçoiuent au ciel, vn ſeul ſoupir ne jette.

ESTRENES.

AV jour que l'an renouuelle
Cherchant de vous eſtrener,
O gentille Damoyſelle,
Quel don vous puis-ie donner?
Si voſtre beauté regarde,
Ie ne ſçache aſſez beau don:
Mais voſtre bonté me garde
De vous offrir rien de bon.
Sinon qu'enrichir vouſiſſe
D'eau la grand mer ondoyant,
Ou qu'éclairer j'entrepriſſe
Au beau ſoleil flamboyant.

Mais quand voſtre eſprit j'admire,
Deſireux plus que d'auoir
D'aprendre touſiours, & lire
Les livres de bon ſçauoir:
Ie vous appreſte vne eſtreine
Que n'aurés pas à meſpris,
Où l'art & l'vtile peine
Du labourage eſt compris,
Enſemble du jardinage,
Qui vous ſera ſouuenir
En le mettant en vſage,
De plus long tems ne tenir
Voſtre jardinet en friche,
Mais dauant le renouueau,
Faire vn bon jardinier riche
De ce jardinet tant beau.

EPITAPHE DES COEVRS DE MESSIEVRS DE L'AVBESPINE PERE ET FILS SECRETAIRES D'ESTAT.

DEux cœurs en ce tombeau repoſent enfermez,
Les plus beaux et plus nets que feit oncques nature,
Qui viuans ont eſté le ſejour de droicture,
Bien aimans la vertu, de vertu bien aimez.
Qui de tous les François de l'honneur enflammez
Ont laiſſé dans les cœurs vne triſte pointure
D'vn regret de leur mort, qui encore leur dure,
Morts autant regrettez que viuans eſtimez.
Ces deux cœurs, ô paſſant, enuironnez d'eſpines
Ce ſont les cœurs de deux ſurnommez Aubeſpines.

Et du pere & du fils : ſçache des deux le ſort.
Au faict bien conuenoit le nom d'eſpine blanche:
Leur foy comme la fleur fut nette, pure & franche:
Le ſoing public ce fut l'eſpine de leur mort.

GOSSERIE CONTRE LE SONET DE IOACH. DV BELLAY DES COMPARATIFS.

BEau Belier bien beſlant, bellieur, voire bellime
Des beliers les belieurs qui beſlent en la France,
Qui d'vn haut beſlement effroyas l'ignorance,
Fortieur d'elle qui fut des fortieurs la fortime.
BELIER qui vas broutant de L'OLIVE la cime,
Qui à ton doux beſler de doucime accordance
Des neuf doctimes Sœurs l'excellentime dance
Atraiſnes du coupeau d'Helicon le hautime.
Beau BELIER vaillantime à hurter de la teſte,
Qui eſt hardieur de toy, ô gentilime beſte,
Quand à hurtebelier tu eguiſes ta corne:
Tout le troupeau frizé de tes femmes s'arreſte,
Ton Berger ententif la couronne t'appreſte,
Et d'vn chaperon verd pour recompenſe t'orne.

A MONSIEVR RAOVL MOREAV THRESORIER DE L'ESPARGNE.

MOnſieur vous promettez
D'vn parler tant humain,
Et touſiours remettez
De demain en demain.

Par cela j'apperçoy
Que trauaillons en vain:
D'oreille ie reçoy,
Pas maille de la main.
Mais pour chaſſer l'ennuy,
Dont vous & moy ie plain,
Que reçoyue aujourdhuy,
Non demain, mais de main.

A V ROY.

SI les vœus & ſouhets, & les pricres belles
De tes loyaux ſugets eſperans vn Daufin,
N'ont eu pour cette fois leur ſouhetable fin:
Ne laiſſe d'honorer les Parques immortelles.
CHARLE, reçoy joyeux le preſent qui vient d'elles:
Vien ta Fille cherir. C'eſt du vouloir diuin,
Si plus paſſioné que bien certain deuin,
Acomplir ie ne voy mes promeſſes fidelles.
Graces à Dieu tu vis, & viue ſe retreuue
Ton Epouſe, Tous deux ayans fait bonne preuue
Que Dieu vous a benits de ſa fertilité.
Viue DIEV & mon Roy: Mon chant d'auant naiſſance
Peut ſeruir dedans l'an pour vn Daufin de France,
Qui naiſſant me fera chantre de verité.

A MADAME.

PVcelette Royale, ô noble fille nee
Deſous le ciel riant à la faueur des Dieux:
Nette fleur, ô l'honneur des beaux Lis precieux:

Commence heureuſement ta bonne deſtinee.
Crois: & de ta beauté de cent graces ornee,
Et d'vn œil & d'vn ris diuin & gracieux,
Reconoy tes Parents: Qui te riront joyeux,
Et l'heure beniront que tu leur fus donnee.
Si toſt que ſortiras de ton enfance tendre,
Pallas & les neuf Sœurs te viendront toutes prendre
Pour t'enſeigner leur art que fauoriſeras.
Puis grande & meure d'ans, Belle ſçauante & ſage,
Requiſe d'vn grand Prince en heureux mariage,
La ferme Paix en France établir tu feras.

DE CHALANT.

CHalant eſt vn maiſtre galant,
Cet vn allant que mon chalant,
Et vrayment j'auroy fort affaire
De t'eſcrire ce qu'il ſçait faire.
Chalant eſt friant cuiſinier,
Chalant eſt auſſi jardinier,
Chalant fait vendre les offices
Et fait achepter benefices:
Chalant eſt vn bon macquereau,
Chalant eſt vn bon pipereau:
Chalant fait aſſez bonne mine,
Mais il aime autant ſa voiſine
Que ſa femme, & ſi ie ſçay bien
Qu'vn bon nombre de gens de bien
(Tant la mignonne eſt belle & gente)
Sans courir ailleurs s'en contente,
S'en contente, mais nonobſtant
Ce chalant n'en eſt pas contant.

Car s'il beſongne ſa commere,
Et s'il fait coquu ſon compere,
Cependant qu'il va chez autruy
On dit que lon hante chez luy.
Mais cela qui plus me ſoucie
Il fait le jaloux de m'amie,
Et l'aime ainſi que lon me dit,
Et qui pis eſt, ha bon credit:
Car il la mene où bon luy ſemble,
Pour prendre leur deduict enſemble,
Dont ie ſerois bien plus faché
Si ne m'en voyoy reuanché.

SVR LE CORS DE GASPAR DE COLIGNI GISANT SVR LE PAVE.

GAſpar, tu dors icy qui ſoulois en ta vie
Veiller pour endormir de tes ruſes mon ROY:
Mais luy non endormy t'a pris en deſarroy,
Preuenant ton deſſein & ta maudite enuie.
Ton ame miſerable au depourveu rauie
Paye les interês de ta parjure foy.
De tes ſupots, fauſſeurs de toute ſainte loy,
La mort apres ta mort eſt ſoudain enſuiuie.
Mais quel digne tourment aux enfers Rhadamante
Pourroit bien ordonner pour ton âme mechante,
Et pour les fouls eſprits de tes malins ſupots?
Ennemis de repos, c'eſt peine trop humaine
Vous oſter le repos. Donques pour grieue peine
Puiſſiez vous repoſer en eternel repos.

A SARDRON.

TV ſçais qu'aux halles l'autre jour
Ie rencontray dans vn carfour,
Qui eſt pres de la Friperie,
Vne fillette aſſez jolie,
Amy Sadron. car tu la vis,
Et ce jugement tu en fis.
La belle eſtoit clere brunette,
Sa face bien polie & nette:
Ses cheueux noirs, ſon œil auſſi
Brillant deſſous vn noir ſourci.
De ſa taille elle eſtoit greſlette,
Et toutefois aſſez refaite,
Entre graſſe & maigre, enbonpoinct,
Quant au reſte aſſez bien empoinct,
D'vne robbe noire accouſtree,
Le cors joint, la chauſſe tiree,
L'eſcarpin juſte ſur le pié,
Le chaperon approprié
Bien miſtement en ſa carrure
De ſur la polie voulture
De ſon petit affeté front,
Qui s'eſleuoit en demy-rond.
Pour abreger, ceſte mignarde
Auoit nom Françoyſe Benarde.
Luy portant grande affection
Ie prin d'elle aſſignation
Vn jour auec vn dé pour gage,
Pour me l'aſſurer d'auantage.
Mais au lieu dict elle ne vint,

Ou ſoit

Ou ſoit qu'il ne luy en ſouuint,
Ou ſoit que quelque maquerelle
Pour lors me deſtourna la belle.
Tant y a que depuis ce jour
Ie luy portoy bien grande amour,
Cherchant l'auoir en ma puiſſance
Pour en prendre la jouïſſance.
Deuant toy lors ie l'aſſignay
En vn lieu là où ie menay
Narquet pour luy monſtrer m'amie.
Il la vit. nous faiſons partie
D'aller à Vanves y paſſer
Quelques jours à nous ſoulaſſer.
Nous l'y menons, auecques elle
Perrette paſſablement belle:
Mais dedans ſon ventre elle auoit
Ie ne ſçay quoy qui luy leuoit
Vn petit trop haut la ceinture.
Au reſte Sardron ie te jure
Qu'elle auoit aſſez beaux les traits,
Les cheueux blonds, & le teinct frais,
Tetins durs, la cuiſſe charnuë.
De ceſte courtaude feſſuë
Ma Benarde s'accompagnoit.
Mais Benarde me dedaignoit
Voyant Narquet de qui la face
La fraiſcheur des roſes efface,
Les levres le teinct des œillets
Fraiſchement cueillis vermeillets:
La cheuelure crepelee
La dorure d'argent meſlee:

Son parler n'eſt rien que deſir,
Son regard n'eſt rien que plaiſir:
L'vn d'amourettes emmielle,
Et l'autre d'amours eſtincelle.
S'elle a de luy quelque ſoucy
Son Narquet l'aime bien auſſi,
Et tant de ſon amour s'enflâme
Que voulant auoir ſeul la dame,
Il vint à part m'aſſermenter,
De rien ſur elle n'attenter.
Fabi, me dit-il, ie te prie,
Pour l'amitié bien accomplie
Qu'à jamais ie te veu jurer,
De ne vouloir la deſirer.
Moy que jamais l'amour trop forte
Hors de la raiſon ne tranſporte,
Ie n'y preten, dy-ie, plus rien
Elle eſt à toy, garde la bien:
Car Fabi n'aura jamais choſe
Que Narquet d'elle ne diſpoſe.
Quand j'eu dict, graces il m'en rend,
Et par la main il me la prend,
Et fait d'elle ce qu'il deſire,
Sans que plus en rien j'y aſpire.

ESTRENES.

I'Eſperoy, mes Damoyſelles
Et vertueuſes & belles,
Vous recueillir à diſner
Ce premier jour de l'annee,

A fin que bien fortunee
Elle ſe peuſt terminer.
Car volontiers on eſpere
Tout le cours auſſi proſpere
Comme le commencement:
Mais les nopces honorees
De vos beautez bien parees
Y mettent empeſchement.
Or allez en bonne eſtreine
(Ma priere ne ſoit vaine)
Là ſoit la Paix & l'Amour.
La feſte du mariage,
Soit vn bien heureux preſage
Pour vous deux dans l'an & jour.

A VNE DAMOYSELLE.

POur temoigner l'entiere affection
Que ie vous porte, ô rare damoyſelle,
En qui le ciel liberal amoncelle
Comme à l'enuy toute perfection,
Ie voudroy bien vous offrir quelque don
Cet an nouueau d'vne eſtreine nouuelle
Qu'euſſiez à gré: mais en volonté telle
Ie crain de nuire à ma deuotion:
A mon deſir ie crain ne ſatisfaire,
Vous preſentant don peu digne de vous,
Et pour le bien ie doute de mal faire.
Pour ne faillir que faut-il que choiſiſſe?
Ce que les Dieux ne refuſent de nous:
Donc ie vous offre & louange & ſeruice.

DE CHAVSSEBRAYE.

CHauſſebraye jeune eſpouſa
Vne vieille brehegne fame:
La perdant, luy vieil abuſa
Vne jeune & gentille Dame:
Ny deuant n'aprés n'ayant joinct
Iamais ſes amours bien à poinct.
Car jeune il cultiuoit en vain
Le champ d'vne terre ſterile:
Et vieil il n'auoit plus de grain
Pour enſemencer la fertile.

EPITAPHE DE DANDELINOT.

CY deſſous dort Dandelinot le fat,
Qui à tous fous euſt peu donner le mat:
En ſon viuant il ne fut guere net,
Faiſant touſiours ou le rot ou le pet.
Iamais le fat l'vn ou l'autre ne fit
Que tout premier de ſa honte il ne rit:
Mais en riant eſchapoit à ce ſot
Auſſi puant que ſa merde le rot.
Mort il ſçait plus que viuant il ne ſçut:
Bouchez vos nez, meſme ſous terre il put.

A COTELEY.

ASſez de piquebœufs, peu de bons laboureurs,
Qui ſçachent dextrement manier la charuë:
A tort & a trauers bon & mauuais ſe ruë.

L'ignorant fait touſiours vertu de ſes erreurs.
Non pas toy (Coteley) qui entre les meilleurs
Exerces le doux art d'vne muſique eſluë,
Sçachant par tes accords acoyſer l'âme eſmeuë,
L'exciter aſſoupie, exprimer ſes douleurs.
Iadis Muſiciens, & Poëtes, & ſages
Eurent meſmes autheurs: mais la ſuite des âges
Par le tems qui tout change a ſeparé les trois.
Puiſſions nous d'entrepriſe heureuſement hardie,
Du bon ſiecle amenant la couſtume abolie,
Ioindre les trois en vn ſous la faueur des Rois.

LE CHVCAS.

AV tems jadis les oyſeaux demanderent
D'auoir vn Roy: puis entr'eux accorderent
Pour commander d'eſlire cet oyſeau
Que Iupiter jugeroit le plus beau.
Ains que venir au lieu de l'aſſemblee
Tous les oyſeaux vont à l'eau non troublee
Des ruiſſelets ſe mirer & baigner,
Et leur pennage agenſer & pigner.
Le noir Chucas, qui n'a point d'eſperance
Sans quelque dol d'auoir la preferance,
Va cauteleux loing à val des ruiſſeaux,
Sur qui flotoyent les pennes des oyſeaux,
Qui au deſſus s'éplumoyent: Par malice
Va s'embellir d'vn nouuel artifice.
En lieu ſecret en vn vallon ombreux,
Dans le courant qui n'eſtoit guiere creux,
Sur vn caillou s'aſsict, & au paſſage

Guette & retient le plus beau du pennage
De tous oyſeaux, qui plus haut ſe lauoyent
Pres des ſurgeons doù les eaux deriuoyent:
Prend le plus beau, plume à plume le trie,
Auec le bec ouurier s'en approprie:
Le joint, l'ordonne, & l'accouſtre ſi bien
Que d'arriuee il ſemble du tout ſien.
Ainſi veſtu de plumes empruntees
S'orgueilliſſant aux pennes rejectees
D'autres oyſeaux, ſe trouue impudemment
Où s'attendoit le ſacré jugement.
Là Iupiter auec la compagnie
Des autres Dieux ſa preſence ne nie
A ſi haut faict les animaux aſſez
De toutes parts y eſtoyent auolez.
Le Chucas vient: & toute l'aſſemblee,
De grand merueille eſt rauie & troublee,
Voyant briller ſon pennage éclairant
De cent couleurs: & luy vont deferant
Dedans leur cœur de rencontre premiere
La Royauté: Iupiter n'euſt plus guiere
Tenu ſa voix: & l'alloit declarer
Roy des oyſeaux, ſans pouuoir reparer
Ce qu'il euſt dict. Son arreſt ferme & ſtable,
A tout jamais demeure irreuocable.
Donc le Chucas pour jamais s'en alloit
Roy des oyſeaux, Iupiter y branſloit:
Sans la Cheuecche: elle qui ne ſe fie
En ſes bons yeux, & ne ſe glorifie
En ſa beauté, s'approche du Chucas,
L'épluche bien: O le merueilleux cas!

Elle apperçoit la plume qui eſt ſienne,
Crie & la prend: Chacun de vous s'en vienne
A ce larron, Chacun recognoiſtra
Ce qui eſt ſien, le beau Roy deueſtra
De ſa beauté: la Cheueche eſcoutee
A grand riſee à ce peuple apreſtee.
Chacun y vient, ſa plume reconoeſt,
Du bec la tire, & le Chucas deueſt.
Le fin larron deſpouillé du panage
Qu'il ha d'autruy, par la Cheueche ſage,
De tout honneur demeura dénué,
Et ſon orgueil en mépris fut mué.

EPITAPHE DE IAN GARNIER.

ICY repoſe Ian Garnier
En ſon viuant Gagne-denier,
Qui eſt degré plus honorable
Du crocheteur plus venerable.
Et bien qu'il ne fuſt Empereur,
Ny quelque grand Chef conquereur,
Le ſurnom de Grand il merite,
Qui ne fut pas gloire petite.
Et ſi ne fut pas glorieux
Auſſi peu que victorieux.
Mais auſſi bien qu'vn Alexandre
Et qu'vn Charlemagne il ſçut prendre
Le nom de Grand, Grand Ian nommé,
Tout ainſi qu'vn plus renommé
Qui euſt porté ſceptre & couronne.

Mais ce Grand ſurnom on luy donne,
Pour auoir portant les crochets
Crié gros bois & cottrets ſecs,
Fagots bourrees & falourdes,
N'eſtant jamais doneur de bourdes.
Et pource des crochets exent,
Viuoit de l'honeſte preſent
Qu'on luy donnoit par courtoiſie,
Pour debit de la marchandie,
Laquelle entre mains il métoit
A celuy qui en achetoit:
Mais faloit qu'il uſt cognoiſſance
De ſa demeure & ſa puiſſance.
Loyal eſtoit & diligent,
Tenant bon conte de l'argent
Que treſbien à tems ſçauoit prendre,
Et treſbien à tems ſçauoit rendre.
Ainſin ayant bien tracaſſé,
Son âge ſain il a paſſé
Iuſque à ſa derniere vieilleſſe:
Quand ſur la fin vne foibleſſe
Par vn catarre deſcendu,
Perclus de ſes bras l'a rendu.
Pour cela de rien n'ut ſoufréte
Iuſqu'à la derniere retréte
Qu'il fit lors qu'il ferma les yeux,
Paſſant d'vn ſoupir gracieux
Entre les mains de Caterine
Son épouſe chiere & benine,
Qui le ſoigna tant qu'il veſquit.
Nul ne ſçait le tems qu'il naſquit:

Auſsi n'eſt-il homme de l'âge
Pour en porter bon témoignage:
Quand il mourut, pour vray c'éttoit
Quand ſoixante & douze on contoit,
Sur la quinze centiéme annee,
La vingt & vniéme journee
D'Auril, au milieu du printems,
Qu'il finit l'yuer de ſes ans.
Caterine ſa femme ut cure
De ſon honeſte ſepulture,
Et le fit coucher en ce lieu.
Dy, Paſſant, qu'il repoſe en Dieu.

ACROSTICHE.

EPITAPHE.

I'AY veſcu: vous viués voſtre vie mortelle.
Eſperant je veſqui pour la vie eternelle.
Hors tout eſpoir je vi en pleine jouïſſance
Auecque les élus: où pleins d'éjouïſſance
Noſtre Dieu nous voyons en ſa ſainte hauteſſe:
Beniſſons & chantons ſon empire ſans ceſſe.
O mortels ce n'eſt rien voſtre mortel paſſage.
Vous n'auez que par preſt d'vn pauure bien l'vſage.
Rendre comte il faudra pardauant le grand Iuge.
Le loier vous attend. Repenſez au deluge:
Il punit les méchans. Le feu ſe doit répandre,
Et le monde peruers reduire tout en cendre.
Regardez à vos faits. Gardez vous de méprendre.

A MONSIEVR DE FITES TRESORIER DE L'ESPARGNE.

FITES, vous n'eſtes feint aux amis de la Muſe,
(Ce vous chante Ronſard honorant voſtre nom)
Soit que diſiez Ouy, ſoit que vous diſiez Non,
Voſtre douce parolle vn qui vous oyt n'abuſe:
Mais, ô FITES, non feint ſans defaute & ſans ruſe,
Voſtre vray delayer n'aporte rien de bon:
C'eſt le malheur du tems, non voſtre affection,
Qui le don de mon ROY contre ſon gré refuſe.
Par voſtre bon voulour de ce tems la malice
Amendez ie vous prie, & benin dauancez
La remiſe du bien qu'ingrat il ne periſſe.
Du don qui traine trop la grace eſt mépriſee:
S'il ne vous poiſe point le bien-fait auancez,
Vn bien-fait ſoudain fait en vaut deux en priſee.

CONTRE MASTINE.

VIEILLE carcaſſe ſaupoudree,
Dauant & derriere effondree,
Tu veus me ſentir furieux
Pour ton caquet injurieux,
Que faiſant de la preudefame
Tu viens bauer, ô bonne Dame,
Contre qui onc ne t'a mefait,
Ny de parolle ny de fait.
Mais ſi fuſſes bien auiſee,
Autant qu'à mal tu es ruſee,
Tu ne m'euſſes pas irrité,

Moy qui ne l'auoy merité.
Car, vieille haridelle etique,
Ie ſçay repiquer qui me pique,
Ie ſçay remordre qui me mord,
Ie ſçay punir qui me fait tort.
Tu en ſçauras bien toſt que dire,
S'il ſe faut prendre pour médire
A moy qui te tôr vn licou
De ma main à ton maigre cou.
Cordier je feray de ta corde:
Mais toy bourrelle ſale & orde
De ta main ta gorge étreindras
Auec la corde, & te pendras.
Et ta gorge en étant ſanglee
Tu t'étouferas étranglee,
Perdant celle méchante voix,
Qui s'éclate de faux aboys.
Onc ne ſortit ſi ord diffame
De la bouche de preudefame:
Mais rien n'en peut ſortir plus beau,
Que ce qui eſt dans le vaiſſeau.
Tu as donques oſé, méchante,
Ataquer ma Muſe innoçante?
Muſe retire ta faueur,
Et me debonde ta fureur.
Comme vn Maſtin en mon jeune âge
Méchant m'enflamma le courage,
Vne maſtine ſans propos
Vient partroubler mon doux repos.
Vien Maſtine remaſtinee,
I'en jure tu ſeras bernee,

Maſtine à long poil : tu as nom
Maſtine pour ton bon renom.
Maſtine, vilaine éhontee,
Baueuſe, écumeuſe, efrontee:
Maſtine je te nommeray
Lors qu'en ta faucur rimeray.
Maſtine fille de maſtine:
Contre toy mon courroux s'obſtine:
En vain ne m'auras dépité:
Au courroux eſt la verité.
Premierement dés ta naiſſance,
(Car j'en ay bonne conoiſſance:)
Nenny non baſtarde tu n'es:
Auoitre d'auoitre tu nais.
A témoin ton ſurnom j'apelle,
Dont tu fais tant la damoiſelle,
Te vantant (& digne t'en rens)
De ſortir de nobles parens.
Si les pointes de ma colere
Te fâchent tu deuois te tére:
Ou ſi veux n'en ouïr plus rien,
Va te pendre & tu feras bien.
Quand tu fus vn peu grandelete,
Tu n'apris comme lon culete:
Car de nature le ſçauois,
Si gentile naiſſance auois.
Toy qui fus fille de maitreſſe,
Ayant ſi naturelle adreſſe,
Que meſme dés tes premiers ans
En tins école à toutes gens.
Mais comme tu t'en es vantee,

Tu fis ta premiere portee
D'vn jeune Aleman écolier,
Que tu fis tirer au colier.
Depuis tout t'a eſté de guerre,
Tu as reçu (ſans trop enquerre)
Et crocheteurs, & cuiſiniers,
Et bateliers, & palfreniers,
Secouant l'vne & l'autre hanche
Sous tous, cherchant le meilleur manche
Pour ta grande coignaſſe, mais
Vn propre n'y trouuas jamais.

AV SIEVR MARCEL.

MARCEL, quittons la Court & la tourbe confuſe
De ce peuple importun, qui empreſſe les Grans:
Relâchons nos eſprits de trauaux differens,
Toy chés toy, moy courant au giron de ma Muſe.
Gardons que la ſplendeur en vain ne nous amuſe:
Ce ne ſont les vrays biens que les plus aparens.
Souuent tout luit dehors, que les ſoings deuorans
S'acharnent dans le cœur qui ſe conſume & s'vſe.
Doncques allons gouſter du repos le plaiſir,
Plaiſir bien conuenant à la fleur de ton âge,
Que la Court fera croiſtre en croiſſant le deſir.
Moy je me ſen déja bouillonner le courage
De baſtir pour jamais, grauant à mon loiſir
Le beau nom de ma Royne, au front de mon ouurage.

AINSI que le nocher battu de la tourmente
Quand la mer a lâché ſa fureur vehemente,
Voit de joye rauy le port tant ſouhcté,

Lors qu'il nage embraſſant quelque bois ſecourable
Emprunté de ſa nef, que Neptune effroyable
En pieces contre vn roc ſous les vens a jetté.
Peu, trampez de la vague, en nageant ſe retirent,
Qui jettans piés & mains droit à la terre tirent,
Et ſauuez du peril viennent gaigner le bord.
Moy qu'vne grand' tempeſte eſt venuë ſurprendre,
Tout ainſi ie m'en vien entre vos bras me rendre,
Plein d'aiſe en vous voyant mon ſalutaire port.
Moy deſirant payer le vœu de mon naufrage,
Ie me conſacre à vous d'vn treshumble courage,
Offrant tout ce qu'ay peu de mon peril ſauuer.
O DVC, noble fleuron de genereuſe race,
Et clement & vaillant, faites moy tant de grace,
Que daignez d'œil ſerein me vouloir approuuer.

DE SON AMOVR.

IE n'aime ny la pucelle
(Elle eſt trop verte) ny celle
Qui eſt par trop vieille auſſi.
Celle qui eſt mon ſoucy
C'eſt la femme deſia meure.
La meure eſt touſiours meilleure:
Le raiſin que ie choiſi
Ne ſoit ny verd ny moiſi.

VOEV.

AVERTVMNE & Pomone,
Marquez le jardinier
Ce plein plat de fruits donne,

Et ne veut pas nier
Que tout ce beau fruitage
De vrais fruits contrefaits
Ne ſoit la feinte image,
Qu'à plaiſir on a faits.
Marquet vous le confeſſe,
O Deeſſe, ô toy Dieu,
Ils ſont feints : mais ſi eſt-ce
Qu'il vous a fait ce vœu,
Eſperant dauantage:
De vrais fruits grand planté,
Pour tout ce faux fruitage,
Qu'on vous a preſenté.

AV SEIGNEVR IAQVES GOHORRY.

NE verrons-nous jamais que des Romans friuoles,
Témoignage certain d'vn ſiecle d'ignorance,
Ouurages découſus, ſans art, ſans ordonnance,
Pleins de vaines erreurs & pleins de fables folles?
Que ſeruent aujourdhuy tant de doctes écoles
De Grec & de Latin où ſe lit la ſcience?
Que te ſert de tant d'arts auoir l'experience,
Puis que ſur Amadis, GOHORRY, tu rafolles?
Quoy? ſur ton âge meur, quand deſia tu griſonnes,
Lors qu'attendons de toy quelque gentil ouurage,
En lieu d'vn fruit exquis vne fleur tu nous donnes:
L'arc n'eſt touſiours tendu. Qui ne l'roit détendre
Lon verroit ſur le lut ſe rompre le cordage:
L'eſprit ſe laſſeroit s'il fallott touſiours tendre.

A DES DAMOYSELLES.

IE vous ſuply mes Damoyſelles,
Trop bonnes pour eſtre ſi belles,
Tant priuément ne careſſer
Ce Bagoas qui vous enchante.
Quel danger a-til qu'il nous hante?
Le pis qu'il fait c'eſt d'arreſſer.
Mais pour voſtre honneur je vous prie
Deſiſtez de ſa compagnie,
Qui vous donne tout mauuais bruit.
Les gens diſent déja tout outre,
Que voſtre champ aime le coutre,
Et ne ſe veut charger de fruit.

A MONSIEVR DV GAST.

ET bien que ſont-ils deuenus
Ces vers à la façon nouuelle?
Baiſ, Nous n'en voyons plus nuls.
Tu reuiens rymer de plus belle.
Gaſt, je ſçay bien ce que j'en penſe,
I'entens que la meſure en vaut:
Mais ie ſçay que viuons en France,
Où fait ſoudain froid & puis chaud.
Sçaches que du tems ne me chaut,
Pourueu que bien mon jeu ie jouë.
Par entre les ſinges il faut
Eſtre ſinge & faire la mouë.

A CL AV-

A CLAVDINE.

TOY, qui as vn nés en ta face,
Ou pluſtoſt du nés vne place,
Nés (le diray-je nés ou non?)
Ouy, nés, mais nés d'vn guenon.
Nés montant ſi peu ſur ta bouche,
Que tu pourrois gober la mouche
Encontre le mur le plus droit,
Sans le fouler en nul endroit:
Nés de morueaux vne fonteine,
Nés, doù ſort ſi puante aleine,
Que de l'aneau d'vn vieil retrét
Ne ſort pas vn vent plus infét.
Ayant ce nés ſi beau, Claudine,
Ayant ce gentil nés, poupine,
A tous propos tu ne te feins
De me jurer Dieu & ſes ſaints,
Que tu es chaſte & preudefame,
Sans nulle tache de diffame.
Que tu ne ſois femme de bien,
Le diable emport qui t'en dit rien.
Mais plus je te confeſſe telle,
Que tu te dirois bien pucelle,
Comme je croy, voire à bon droit,
Ne fuſt que honte te ſeroit.
Pucelle te dirois, ſi celle
Se peut nommer au vray pucelle,
Qui ſe contient femme de bien
Quand nul ne la preſſe de rien.

EPITAPHE DE MARGVERITE POVPARD.

MArguerite Poupard dans terre icy repoſe,
Du ſome à tous commun ayant la vuë cloſe.
Le Mans a ſon tumbeau, Paris ut ſa neſſance:
Toutes les deux cités ont d'elle conoiſſance,
Et departant le tems de ſa jeuneſſe entiere,
Son Paris ut la fleur de ſon âge premiere:
Le Mans le premier fruit tout verdelet encore,
Que la mort indiſcrete en ſon eté deuore.
Deux ans & trois fois dix c'eſt le cours de ſon âge:
Par dix ans reuolus elle fut en ménage,
Pour ſes rares vertus enuers tous amirable,
Vers René Pahouneau d'amour incomparable,
Qui durant ce bon tems par cinq fois la fit mere.
Elle morte vn ſeul fils le ſoulas de ſon pere,
Auec trop de regrets à ſon mary demeure:
Les quatre l'atendoyent en l'heureuſe demeure.
Or ſon treſcher mary, croyant en aſſurance
La reſurrection, gardant la ſouuenance
De l'amour conjugale & concorde ſans blâme,
Qui les vnit viuans, Non ingrat à ſa fame,
A graué cét écrit, témoignant que la terre
L'affection des bons entierement n'enſerre:
Et dit que les eſprits maugré la mort cruelle
Les vns des autres ont étude mutuelle.

A NARKET.

SI c'eſt bien chanter, chanter haut,
Narket, tu chantes comm' vn ange.
Si chanter de façon étrange,
Ne gardant rien de ce qu'il faut,

Hors de ton, hors toute armonie,
Forçant toute ancienne loy,
C'eſt treſmal chanter : ie te nie,
Qu'il ſoit pire chantre que toy.

A MALOINT.

LE beau fils, Maloint, ie te prie,
Ne dy ne bien ne mal de moy:
Et ie n'écriray de ma vie
Ny en bien ny en mal de toy:
Si ne ceſſes de m'attaquer,
Si mal dire te peut tant plaire,
Ie n'écriray: mais ſans mocquer
Ie criray comme on te fait taire.

A MONSIEVR ROVL MOREAV LORS TRESORIER DE L'ESPARGNE.

O Des Muſes aimé, de qui la main loyale,
Et reçoit les tributs du François opulant,
Qui rendus tous les ans vont & viennent coulant,
Et depart loin & pres la finance Royale:
Il plut à mon bon Roy de grace liberale
M'ordonner quelque don, que par trop ie fu lent
De retirer alors: mais vn mal violent
Me preſſe le pourſuiure en ma perte fatale.
Car trois ans ſont coulez, que banny de mon bien,
Ie mange du paſſé quelque peu de reſerue:
Tandis le Huguenot fait ſon propre du mien.
Auoir recours ailleurs qu'à mon Roy ie ne puis,
Puis que j'ay perdu tout. Car Dieu le Roy conſerue,
Et moy comme Poëte en ſa tutele ſuis.

AMOVR DEROBANT LE MIEL.

LE larron Amour
Deroboit vn jour
Le miel aux ruchettes
Des blondes auettes,
Qui leurs piquans drois
En ſes tendres doigs
Aigrement fichcrent.
Ses doigs s'en enflerent,
A ſes mains l'enfant
Grande douleur ſent,
Dépit s'en courrouce:
Là terre repouce,
Et d'vn leger ſaut
Il s'élance en haut,
Et vole à ſa mere,
L'orine Cytere,
Auec triſte pleur
Montrer ſa douleur,
Et faire ſa plainte.
Voy (dit-il) l'ateinte
Qu'vne mouche fait:
Voy combien meffait
Vne beſtelette,
Qui ſi mingrelette
Fait vn mal ſi grand.
De meſme il t'en prend,
(Venus luy vint dire
Se prenant à rire)

Bien qu'enfantelet
Tu ſois mingrelet,
Tu ne vaux pas mieux:
Voy quelle bleſſure
Tu fais qu'on endure
En terre & aux cieux.

DE GILLES BOVRDIN. PROCVREVR GENERAL.

DONQVES, ô *Toy qui fus amy de verité,*
Compagnon de vertu, miniſtre d'equité,
Et loyal & ſeuere,
Dés le ſoir te couchant adieu tu dis au jour,
Pour deuant le matin eſtre à l'autre ſejour
Où touſiours il éclaire?
Ainſi du monde vain le ſiecle vicieux
Ne peut rien endurer de bon & precieux:
Mais la vertu rejette.
Le forfait ſe pannade: & l'indiſcrette mort
Epargnãt les méchãs, ſur les bons ſon effort
Enuieuſement jette.
France il te faut plorer! Paris ſois plein de cris.
Qu'on oye tous lamans. Qu'on ne voye qu'écris
Par les triſtes murailles:
Qui narrant ſes vertus tirent ſoupirs & pleurs
Des paſſans attriſtez: & de juſtes douleurs
Ornent ſes funerailles.
Bourdin fut des vertus l'amiable ſuport:
Des pauures affligez le benin reconfort,
Le rempart de droiture,

Qui pour rien ne branloit: Courtois, officieux
Aux siens, aux étrangers humain & gracieux,
Liberal de nature.
Luy des Muses aimé, qui de rare sçauoir
Ornerent son esprit, & qui luy firent voir
Dés sa ieunesse tendre
Leur non-profane dance, & ouïr leur chanson:
Qui soigneuses deslors à ce cher enfançon
Leurs segrets font entendre.
Mais cessons nos regrets: car Bourdin bien-heureux,
(Ie croy) ne prent plaisir à ce cry douloureux,
Qui les larmes conuie.
Heureux il a vescu: bien-heureux il est mort,
Qui s'est à son reueil trouué dans l'autre port
De l'éternelle vie.

A PHILIPPE DES PORTES.

PORTES, vn neu autre que le vulgaire
A pu coupler nos esprits alliez:
Non pour vn jeu nos cœurs furent liez,
Non pour vn or qui palist le vulgaire:
Ce qui nous feit l'vn à l'autre tant plaire,
Furent les dons aux Muses dédiez:
Dons, qui sacrez des sots non enuiez,
Ne souffriront nostre amitié se taire.
Or sçachent donc les âges nous suiuans,
Quelle amitié nous étreignit viuans
Pour embrasser vne douce concorde.
Moy ie louay ton style gracieux:
Toy le mien rude. En cœurs non vicieux,
Mesme candeur plus que tout nous acorde.

DE CIRCE.

IE n'enten ſelon le vulgaire
Simplement les fables d'Homere,
Comme quand il conte l'effait
Des charmes qu'vne Circe fait,
Aſſenant, quiconque elle happe,
Sans qu'vn ſeul de ſa verge échappe:
Les transformans de puiſſans coups,
D'aucuns en porcs, d'autres en loups.
Circe eſt vne putain méchante,
Qui par ſes tours ſi bien enchante
Les apprentis de ſon métier,
Qu'elle les rend ſur vn fumier,
Les dépouillant par ſes fineſſes,
Et s'engreſſant de leurs richeſſes.
Elle, ſi toſt qu'ils n'ont plus rien,
Chés ſoy les nourrit de leur bien
Brutallement en ſes étables,
Comme beſtes non raiſonnables.
Vlyſſe eſt celuy qui raſsis
Echappe ſes attraits laſsifs,
Ayant pour promte medecine
De ſa flatereſſe houſsine,
Non point vn Moly vigoureux
Contre les apas amoureux:
Mais bien vne caute ſageſſe,
Qui jamais tromper ne ſe laiſſe,
S'emparant pour contrepoiſon
D'vne ferme & ſage raiſon.

PRIAPE.

POurquoy, jeune ſotelette,
Ainſi te ris-tu ſeulette?
Praxitele ny Scopas,
Ny Phidie ne m'ont pas
Fait tel que tu me vois ores.
Sotte, tu t'en ris encores?
Vn vieil paiſant radoté
M'a tout ainſi raboté,
Auec vne ſerpe crouche
D'vne nouailleuſe ſouche,
Et puis il m'a mis icy
Où je ſuis, diſant ainſi:
Soy Soy, Priape, & me garde
De main larronne & pillarde:
Tu me guignes toutefois,
Et me ris quand tu me vois
D'vne mine aſſez folette.
Tu n'es pas trop ſotelette:
C'eſt ce gros pilon maſsif,
Qui te meut ce ris laſcif,
Ce pilon d'entre mes aignes,
Qu'en riant tu ne dédaignes.

EPITAPHE.

TOuſiours, injuſte mort, les meilleurs tu rauis,
Et laiſſes les méchans impunis ſur la terre:
Trois freres en trois ans, trois foudres de la guerre,
Trois bons Princes, tu mets hors du comte des vifs:
Viuans mieux que jamais, de tous biens aſſouuis,

Ils ſont montez là haut: & le tombeau n'enſerre
Rien d'eux que le mortel, ſous l'oubly de la pierre:
Au ciel ſon vray ſourgeon l'immortel eſt remis.
Le ſort vous a tranché le filet de vos jours:
Ainſi precipitez dedans la foſſe noire
Patrocle, Achille, Hector n'acheuerent leur cours,
Mais ſont recompenſez d'immortelle memoire.
Princes, pour reparer vos ans qui furent cours,
Voſtre BELLEAV *vous donne vne eternelle gloire.*

A MARIE.

NY de parole ny de fait,
Quoy que ie face ou que ie die,
Tu ne me promés nul effect
De cela que tant ie te crie:
Ny par faits, ny par dit, Marie.
Ne veux-tu faire ou dire rien?
Fay moy, ou dy moy te te prie:
Et quoy? ta mere le fait bien.

AVX ENVIEVX.

PVis que ſur l'eur de la vie,
De ſoy la bourrelle enuie
Se tormente j'aime mieux
Eſtre envié qu'envieux.

AMOVR LIE'.

FElon tu as beau plorer
Estreinct de ces cordes dures:
Il faut bien que tu endures
Ce que tu fais endurer.

A MONSIEVR DE L'AVBESPINE SECRETAIRE D'ESTAT.

AVbepin floriſſant de fleurs blanches & nettes
D'honneur & de vertu, ſi des Muſes l'oyſeau
Le mignon Roſsignol, au mois du renouueau
Sur ta branche aſſeuré redit ſes chanſonnettes:
Me ſoit permis à moy le moindre des Poëtes,
Que les neuf doctes Sœurs abbreuent de leur eau,
Or que l'an recommence vn voyage nouueau,
Me couurir ombroyé de tes ſainctes branchettes.
Là du ciel la faueur ſa manne pleuuera,
Là ſoufflera Zephir qui doucettement vente,
Là tout chantr'oyſillon tes honneurs chantera.
De ton tige ſacré loing tout orage ſoit,
Le ſerpent venimeux pres ton arbre ne hante,
Qui la Muſe & les ſiens amiable reçoit.

EPITAPHE.

ICY giſt d'vn enfant la deſpouille mortelle.
Au ciel pour n'en bouger vola ſon ame belle,
Qui parmy les eſprits bien heureux jouiſſant

D'vn plaiſir immortel, loüe Dieu tout puiſſant:
Et s'ébatant la ſus d'vne certaine vie
Au viure d'icy bas ne porte pas enuie,
Au viure que viuons douteux du lendemain,
Sous les iniques loix où naiſt le genre humain.
O belle ame tu es en ce tems de miſere
Gayement reuolce au ſein de Dieu ton Pere,
Laiſſant ton pere icy. Là tu plains ſon malheur
Qui de regret de toy porte griefue douleur,
Qu'il temoigne de pleurs arroſant l'eſcriture
Dont il a faict grauer ta triſte ſepulture.
Repoſe ô doux enfant: & ce qui t'eſt ouſté
De tes ans, ſoit aux ans de ton pere adjouſté.

VOEV.

CEſte broche & ceſte lardoire
Et ceſte lichefrite noire,
Ces couſteaux & ceſte culier,
Cet euantoir, ce creux mortier,
Ce pilon à double caboche,
Ce coquemar, ce hauet croche,
Ces tenailles & ce trepié,
Et ces landiers à double pié,
Ces hatiers, ces pale & tourtiere,
Ces deux poiles, dont l'vne entiere
L'autre eſt trouëe, & ce friquet,
Ce fourgon, ce jumeau cheſnet,
Ceſte gratuſe, & ces bourſettes
Aux eſpices, & ces pincettes,
Ceſte grille & ce chauderon,

O Vulcain des Dieux forgeron,
Gillet cuiſinier te dedie,
Pour plus meiner ce train de vie
Ne ſe ſentant aſſez diſpos,
Mais voulant paſſer à repos
Ce qui luy reſte à viure encore:
Et pource de ce veu t'honore,
Te merciant du peu de bien
Qu'il s'eſt acquis par ton moyen:
Et te ſupplie qu'il te plaiſe
L'en faire jouïr à ſon aiſe,
Comme en trauail par ton moyen
Il s'eſt acquis ce peu de bien.

A VNE VIEILLE.

Vieille que le vieil âge a minee & pourrie,
Demandes tu qui fait que ie n'ay point d'enuie
De jouir de ton cors? Toy qui as en la bouche
La dent noire, & puante au nez qui s'en approche?
Toy qui as ton beau front de rides s'étandantes?
Tout du long ſillonné? & les joüës pendantes?
A qui vn vilain trou (qui plus que tout me fâche)
Entre deux gigoteaux, comme vn cul d'vne vache,
Bâiſle touſiours ouuert? Mais ſes tettes molaſſes
Sur vn ſec eſtomac, telles que les tetaſſes
D'vne vieille jument, font que ie la deſire,
Et ſon ventre peauſſu à ſon amour m'atire.
Et les cuiſſes qu'elle a ſeiches mégres étiques,
Qui trainent au deſſous deux greues hydropiques.
Tu pourrois t'auouer d'vne treſnoble race,

Et tu pourrois porter alentour de ta face
Des riches Indiens la plus rare richeſſe,
Si ne feras tu pas pour cela que j'arreſſe.
Quoy? cent livres dorez en auant tu viens mettre
Pourneant: car mes nerfs qui n'entendent la lettre
Ne veulent point dreſſer. Ta luxure demande
Le rebours de cela que ta face commande.

CHANSON.

CHanton l'Helene Françoiſe
Digne de plus grand renom,
Que celle Helene Gregeoiſe
Dont elle porte le nom.
Celle la nourrit la guerre
Semant diſcords & debats,
Dont Grecs & Troyens par terre
Morts tomberent aux combats.
Mais noſtre gentille Helene,
Quand elle pouſſe dehors
Sa voix plaiſante & ſereine,
Feroit reuiure les morts.
Mais noſtre Helene benine,
Quand elle bouge ſes yeux.,
De ſon œillade diuine
Chaſſe les nuës des cieux.
De là s'enfuit la diſcorde,
O douce Helene, où tu es:
Là ſe trouue la concorde,
La courtoyſie & la paix.

EPITAPHE DV SEIGNEVR D'ALVYE SECRETAIRE D'ESTAT.

TV vis, tu vis au ciel, ô ame bien-heureuſe,
Et nous te regrettons en ce mortel paſſage:
Et la mort accuſons de t'auoir faict outrage,
Qui tranche de tes ans la courſe vigoureuſe.
Tu vis: & nous outrez d'atteincte douloureuſe
D'auoir trop peu veſcu te pleignons dauantage:
Toy ne nous laiſſant rien au milieu de ton âge
Qu'vn dueil, dont honorons ta vertu valeureuſe.
Mais nous faillons, mortels, quand eſtimons la vie
Au conte de nos jours, qui deuſt eſtre priſee
Au nombre des vertus, dont l'aurions anoblie.
Robertet en cent ans que pouuois tu plus faire?
Ta vie fut du ciel aſſez fauoriſee,
Qui au peuple & aux Rois, bien faiſant a ſçu plaire.

A MADAMOYSELLE DE CHATEAVNEVF.

PAr le ſort de la feve, & la faueur entiere
De la Court, aux honneurs d'vne Royne eſleuee
Aujourdhuy tu te vois: & perſonne priuee
Demain tu reuerras ta fortune premiere.
Fortune aſſez heureuſe, où tu es couſtumiere
D'embraſſer la vertu, qui, ô belle Renee,
T'orne de majeſté ſi bien enuironnee,
Qu'elle ne craint l'aſſaut de fortune legiere.
Car tu ſçais d'vn traict d'œil gaigner les eſcruans,

Qui à mille ans d'icy laiſſeront ſuruiuans
Les traicts de tes beautez, par les beaux traicts qu'ils tirent.
On ſçaura le pouuoir de ta rare beauté,
Qui joincte à ta vertu vaut vne Royauté,
Quand les cœurs des plus grands à te ſeruir attirent.

DIALOGVE.

VIOLIN. LIZE.

VIOLIN.

O Lize objet de mon amour fidelle,
Lize mon cœur, mon eſpoir, mon deſir,
D'vn qui te fuit l'amour veux-tu choiſir,
Pour te monſtrer à qui te ſuit rebelle?
LI. *Beau Violin, d'amour, qui ſoit non pire,*
Mais bien meilleur, tu es digne vrayment:
Mais ie n'ay plus ſur moy commandement:
A Saugin ſeul j'en ay donné l'Empire.
VI. *Heureux Saugin s'il auoit cognoiſſance*
De ſon bon heur! il te tient à mépris:
Si j'eſtoy luy Roſete qui l'a pris
Ie n'aimeroy d'vne ingrate eſperance.
LI. *Roſete hait mon ingrat, & ſe peine*
Pour ton amour: pour moy tu as ſoucy:
Moy pour Saugin. Amour ſe vange ainſi:
Conſole toy: ſeul tu ne vis en peine.
VI. *Le mal d'autruy n'allege pas, ô Lize,*
Noſtre douleur: ie me ſen conſumer:
I'aime & ne veu ce que j'aime n'aimer.
Car nul tourment ma bonne amour ne briſe.

LI. *Tu es constant, aussi suis-ie constante*
Contre l'effort de l'amoureux tourment:
Qui voudra cherche vn doux allegement:
Sans vouloir mieux ma langueur me contante.
VI. *Mais si la mort pour t'auoir trop aimee*
M'ostoit la vie, ô quelle cruauté!
Moy qui mourroy ne verroy ta beauté:
Toy de ma mort tu viurois diffamee.
LI. *Beau Violin, voudrois-tu pitoyable,*
Rosete oster de mal & de soucy?
Lors te monstrant enuers elle adoucy,
Digne serois d'vne faueur semblable.
VI. *Si ie n'aten à ma douleur cruelle*
Autre secours, condamné suis à mort:
Car j'aime mieux pour toy Lize estre mort,
Qu'estre viuant pour autre tant soit belle.
LI. *O Violin, d'vne fin si cruelle*
Digne tu n'es. Lize se donne à toy.
Prenne Saugin de Rosete la foy:
Soit nostre amour à jamais mutuelle.

FIN DV PREMIER LIVRE
DES PASSETEMS.

SECOND LIVRE
DES PASSETEMS DE IAN ANTOINE DE BAIF.

A MONSIEVR ET MADAME DE LENONCOVRT.

Pair d'vn heureux mariage,
Si j'auois autre temoignage
Pour declarer la verité,
Qui d'vne plus longue duree
Laiſſaſt en memoire aſſuree,
Comme auez de moy merité.
Ie le mettrois en aparance
Pour faire ouuerte demontrance
De mon cœur à vous dedié:
Ce que puis au front de ce livre
Vos renoms puiſſent long tems vivre,
Et voſtre bien fait publié.

A V ROY.

MArchez ſous bon augure, ô mon PRINCE ô mon ROY,
Conduit de juſte droit, ſoutenu de vaillance:
Pouſſé d'vn ſaint deſir, non de prendre vangeance,

Mais de faire florir la Iuſtice & la foy:
Qui au ciel deuant DIEV *des faux hommes ſans loy*
Font en piteux exil leur triſte doleance.
DIEV *vous met aujourdhuy entre mains leur deffence.*
Menez à la bonne heure vn belliqueux arroy.
Marchez pour deliurer vos bons ſugets d'outrage:
Marchez pour refrener, & du mutin la rage,
Et du Barbare ingrat, coupables en leur cœur.
Si DIEV *voit (mais il voit) ils mangeront la terre.*
Vous fonderez la paix par vne bonne guerre,
Et de vos ennemis triompherez veincueur.

ESTRENES.

A LA ROYNE.

N'*Ayant que vous donner*, TRESAVGVSTE PRINCESSE,
Sinon que des chanſons, le bien dont riche ſuis,
Deſpouillé d'autre bien, vous donne ce que puis,
Vous chantant des ſouhets, ma totale richeſſe.
Donc à cet an nouueau, moy raui d'alegreſſe,
Ie veu le premier jour oublier tous ennuis:
Qu'à vous & voſtre ſang, de l'heur du ciel conduits,
Cet an puiſſe amener vne pleine lieſſe!
Ceux qui reſiſteront contre vos majeſtez
Tous trebuſchent veincus contre bas dejettez!
Qui tient voſtre parti, victorieux proſpere!
Vers vous de vos ENFANS *croyſſe l'affection:*
Les royaux FRERES *ſoyent entr'eux en vnion:*
Puiſſé-j'auoir de tous la grace que j'eſpere.

A SOY-MESME.

BAIF, ſi tu veux ſçauoir
Quel auoir
Pourroit bien heureux te rendre
En ce douteux viure cy,
Oy cecy,
Et tu le pourras apprendre.
O chetif, cet heur helas,
Tu n'as pas!
Hé, ta fortune eſt trop dure!
Mais ce qu'on ne peut changer,
Eſt leger,
Si conſtamment on l'endure.
Vn bien tout acquis trouuer,
N'eſprouuer
Pour l'auoir aucune peine:
Vn champ ne trompant ton veu:
D'vn bon feu,
Ta maiſon touſiours ſercine.
N'auoir que faire au Palais,
Ny aux plaids:
Loin de cour: l'eſprit tranquille:
Les membres gaillards & forts,
En vn cors
Bien ſain, diſpoſt & agile.
Caute ſimpleſſe entre gens
Se rangeans
Sous vne amitié ſortable:
Vn viure paſſable & coy
A requoy:

Sans deſguiſure la table.
Paſſer gayement les nuits
Hors d'ennuis,
Toutefois n'eſtre pas yure:
Vn lit qui ne te deçoit:
Mais qui ſoit
Chaſte, de noiſes delivre.
Eſtre content de ton bien,
Et plus rien
Ne deſirer ny pretendre:
Sans ſouhait, ſans crainte auſſi,
Hors ſoucy
Ton heure derniere attendre.

A MONSEIGNEVR LE DVC DE NEVERS.

LOVIS, ſang de GONZAGVE, *allié de la France,*
Proche couſin des ROYS, *mon ſuport, verras-tu*
Aux vers que ie publie, ou que ton nom ſoit tu,
Ou que de tes bienfaits ie n'aye ſouuenance?
Non: car l'honneur te ſuit: toy qui ſortant d'enfance
De ton cœur genereux découuris la vertu:
Que rigueur ny douceur n'ont jamais abatu,
Non meſme en la priſon, preuue de ta conſtance.
Ainſi touſiours mon ROY *d'œil ſerén te regarde:*
Ainſi l'oreille promte à t'ouïr il retarde,
Non moins content qu'amy de ta fidelité:
Pren par ébat ce livre: & ſi tant ie merite,
Me voyant non-ingrat, de ma Muſe petite
Tu voudras meriter ainſi qu'as merité.

AV PEVPLE FRANCOYS.

PEuple, ie ne téray l'aiſe que ie conçoy
De voir leur Majeſté en leur maiſon Royale,
Dans la grande Cité, premiere & capitale
Des païs commandez de CHARLE ton grand ROY.
Ianuier ramene l'an, qui amene auec ſoy
Tout bien & tout plaiſir, & de main liberale
Sur les Gaules répand la bieneurté fatale,
Que par vn vray preſage aujourdhuy j'aperçoy.
Quand les Planetes ſont en leur propre demeure
De leur plus grand hauteur mirans ce bas ſejour,
Lors d'vn heureux deſtin le Chaldé nous aſſeure:
Auſſi le bon Soleil & les aſtres de France,
Dans le Louure à Paris celebrans ce beau jour,
Iettent aux cœurs François toute bonne eſperance.

AMOVR ECHAVDE' DV GREC DE DORAT.

AMour vn jour ſuiuoit ſa mere
Dans les forges de ſon beau pere,
Et s'apperçut d'vn lingot d'or
Beau-luiſant, mais tout chaud encor,
Bien qu'il n'en donnaſt apparance.
Le petit follement s'auance
Epris de la belle blondeur
De l'or qui jettoit ſa ſplendeur,
Et ſa main ſoudain en approuche,
Et de ſes doigs tendrets le touche,

Qu'echaudez il en retira,
Et s'écriant se colera,
Tapant la terre de grand' rage
Qu'il enduroit en son courage,
Et comme forcené s'en prit
Au Dieu Vulcan, qui s'en sourit,
Et tout enragé l'injurie:
Malheureux plein de tromperie,
Contre le fevre s'écriant,
Qui le reflate en souriant.
Mignon, à cet or tu resembles,
Par dehors ainsi beau tu sembles,
Comme cet or qui luit & cuit:
Ainsi ton feu caché reluit,
De ce feu segret tu enflâmes
Des amoureux trompez les âmes.
Sçachant donc comme tu méfais
Soufre ce que soufrir tu fais.

PEuples n'en doutez pas le Grand Dieu fauorise
Ce mariage saint bien heureux à la France.
Le ciel beau, clair & nét approuue l'aliance:
Le Soleil rit serein à si bonne entrepriſe.
Eteignez la fureur, dont la raison surprise
A rancueur s'enflammoit par trop grand' oubliance:
Vous partizans vnis perdez la deffiance:
Paix, foy, vraye amitié se recherche & se prise.
DIEV, le grand Dieu commun de la race des hommes,
Deteste toute haine, aborre la discorde.

Nõ par luy mais par nous en mille maux nous sõmes.
Soit par ce bon lien heureuſe voſtre vie,
O Noble Sang Royal: Et que voſtre concorde
Les courages François à concorde conuie.

DE TELIER.

TElier, tu es jeune & diſpos,
Sain & beau, mais à tout propos
Tu nous parles de ta Fleurie,
Et veux qu'à elle on te marie.
Vrayment il ne tient pas à toy:
Car ſoir & matin ie te voy
Aller & venir apres elle
Autant que s'elle étoit plus belle:
Et ſi elle eſt vieille morveuſe,
Punaiſe, craſſeuſe, baueuſe:
Toutefois tu ne veux léſſer
Pour cela de la pourchaſſer.
Dy Telier: qu'a telle de bon?
C'eſt qu'elle crache ſon poumon.

EPITAPHE D'VN PETIT CHIEN.

VN chien giſt ſous ce tumbeau
Qui ne fut ny bon ny beau,
Le peu de tems qu'il véquit:
Mais en bon heur il veinquit
Les chiens de plus longue vie,
Qui luy porterent enuie,
Et qui voudroyent, pour le bien
Qu'auoit ce laid petit chien,
Viure moins qu'il n'a vécu:

Combien qu'ils l'euſſent veincu
En fidelle loyauté
En toute grace & beauté.
A ſa mort & à ſa vie
Des chiens portcrent enuie:
Et non des chiens ſeulement,
Mais il eut tel tretement,
Qu'vn homme que ie ſçay bien
Euſt voulu eſtre ce chien.
Et ce n'eſt rien de merueille:
Car, combien qu'il euſt l'oreille
Et le muſeau d'vn renard,
Et l'allure d'vn canard,
D'vne cheueche les yeux
Petits, vilains, chaſſieux,
Et le poil auſſi rebours
Comme la peau d'vn vieil ours:
Toutefois il eut tant d'heur
Que de ſentir la faueur
D'vne belle damoyſelle,
Qui le portoit auec elle,
L'embraſſoit & le baiſoit,
Et bien ſouuent luy faiſoit
Part de ſon lit deſiré,
Où maint auoit aſpiré
En vain, car ſa chaſteté
Leur amour a rejetté.
Or ce petit chien eſt mort,
Et a fait marrir bien fort
Celle qui l'a tant aimé,
Qu'elle ne l'a point deſaimé

Ny vif ny mort : mais voulant
Témoigner ſon cœur dolant
Et ſon amitié parfére,
A ce chien qu'elle regréte,
Qui ne fut ny bon ny beau
Elle donne ce tumbeau,
Et recompenſe ſa vie
Au bout de trois mois rauie,
Faiſant que ceux qui viendront
Son peu de vie entandront.
Et vraiment pour le bon Zele
Que j'ay à la Damoiſelle
I'en voudroy beaucoup écrire:
Mais ie ne ſçay plus que dire
De ſon petit chien, ſinon
Qu'il eſt mort ſans auoir nom.

EPITAPHE.

PAuures Cors où logeoyent ces eſprits turbulans,
Naguieres la terreur des Princes de la terre,
Meſmes contre le ciel oſans faire la guerre,
Deloiaux, obſtinez, peruers & violans.
Aujourdhuy le repas des animaux volans
Et rampans charogniers, & de ces vers qu'enſerre
La puante voirie, & du peuple qui erre
Sous les fleuues profons en la mer ſe coulans.
Pauures Cors repoſez, ſi vos malheureux os,
Nerfs & veines & chair, ſont dignes de repos,
Qui ne purent ſoufrir le repos en la France.
Eſprits dans les carfours toutes les nuits criez:
O Mortels auertis & voiez & croiez,
Que le forfait retarde & ne fuit la vengeance.

MASCARADE EN LA MAISON DE VILLE A PARIS.

LES NYMPHES.

Bien-heureux le bon vent qui soufflоit dessus l'eau,
Heureux le gouuernail, la voile & le cordage,
Heureux l'embarquement, heureux le nauigage,
Et bien-heureux le port, doù partit ce vaisseau.
Heureux le jour & l'heure, où d'vn butin si beau
Cette nef se chargea, qui d'vn ardant pillage
Captiues nous tira d'vne terre sauuage,
Pour jouïr du bon heur de ce païs nouueau.
Bien-heureuse est vraiment nostre captiuité,
Puis qu'en si bonnes mains nous deuions estre mises
Des sages gouuerneurs de si noble Cité:
Où, puis que leur conseil maintient l'égalité,
La Paix & l'abondance en leur honneur remises,
Ma prison je prefere à toute liberté.

ANAGRAMMES.

QVI voudra m'offrir son seruice,
Qu'il ait le cœur net & entier
De toute ordure & de tout vice,
DV MAL IE N'Y DONNE LOYER.
Mais il faut bien pour recompense,
Estant tel, qu'il soit assuré
De me trouuer en ma constance,
DIGNE DE MON LOYAL IVRE'.
A L'AMI DVRE LOY IE DONNE.

IE M'Y DONNE LA RVDE LOY
De n'aimer aucune perſonne,
S'il ne me fait preuue de ſoy:
CAR LE DVR MAL Y DONNE IOYE,
Qu'en bien lon voit ſouuent tourner,
Deuant que le fiel il eſſaye
MON MIEL ANVL IE DOY DONNER.
Donc, ſi l'amant ſe veut ſoumettre
Pour me ſeruir en cette loy,
A la fin ie veu luy promettre,
Que l'ame donner ie luy doy.

EPITAPHE DE THOMAS HOBBI.

THomas Hobbi, riche des biens d'eſprit,
Et de nature, & des dons de fortune,
A pris en gré la mort à tous commune,
Rendant heureux ſon ame en IESVCHRIST.
Paris le veit Ambaſſadeur venir,
Et toſt apres ſortir de cette vie:
Elizabeth ſa chere compagnie
Par ſes ſanglots ne le put retenir.
Il part d'icy ſon cors ayant quitté
Hors ſon païs en étrangere terre,
Elizabeth redonne à l'Angleterre,
Le nourriſſon qu'elle auoit alaitté:
Donne à ce cors ces pleurs & ce tombeau,
En témoignant l'amour incomparable
Vers ſon mary, & le dueil perdurable,
Qui luy ſera touſiours frais & nouueau.
Ces deux époux ont bien veſcu d'accord

Iuſqu'au depart, que Hobby *las de viure*
Veut ſeul mourir, ſa femme le veut ſuiure,
Et n'urent onc entre eux que ce diſcord.

A ROBINE.

TV me dis, *bon jour, ſi ie paſſe*
Deuant toy, ores que ta grace,
Robine, que ton œil riant,
Que ton ris mignard & friant,
Qui mes ſens auoyent éperdus,
Tous leurs ameçons ont perdus.
Tu me ris maintenant, Robine,
Quand celle cheuelure orine,
Qui paroit ta teſte crepuë
Eſt toute acourcie & rompuë:
Quand celle luiſante blondeur
Se déteint en griſe laideur.
Ie te ſuply, Robine, laiſſe
Toute ceite vaine careſſe,
Et trop tardiue courtoiſie:
Ia par moy ne ſera choiſie
Pour la fleur la ronce: l'étrain
Ne me paye point ſans le grain.

DE MISSIR MACÉ.

QVelcun voyant miſsir Macé,
Bien que par ſon âge paſsé
Il euſt eu de grans infortunes
A ſuiure les amours communes,

Ne deſiſter d'aller en queſte,
Ne deſiſter de faire feſte
Aux filles pour les aculer,
En amy vint à luy parler.
Comment n'eſtes-vous pas contant,
Meßir Macé, d'auoir u tant
Et tant de mauuaiſes fortunes
A ſuiure les amours communes?
D'auoir ſi roide la verole,
Que vous n'auez dent qui n'en grole?
D'auoir la verole ſi bien,
Que du nés ne vous reſte rien?
D'auoir tout le palais mangé,
Et d'auoir de chancre rongé
Voſtre membre plus qu'à demy?
Mais ne voulez-vous, mon amy,
Ne voulez-vous laiſſer de ſuiure
Touſiours le meſme train de viure?
Mais laiſſez le miſsir Macé,
Contentez-vous du tems paßé:
Penſez du moins pour l'auenir
Vn petit de vous contenir,
Et vous retirez deſormais:
Il vaut bien mieux tard que jamais.
Miſsir Macé, qui ne s'en chaut,
Luy répondit en ſon renaud:
Vertu bieu faites voſtre affaire,
Et me laiſſez la mienne faire.
Et bien, quoy? voulez-vous, beau ſire,
Qu'à ma perte ie me retire?

DV CONTE DE BRISSAC.

BRiſſac le vaillant fils d'vn ſage vaillant pere,
Pouuoit bien, cazanant, du labeur paternel,
Cueillir l'aiſe & le fruit : mais n'aimant rien de tel
Haït le mol repos comme dure miſere.
Et tenant de vertu la ſente non vulgaire,
Braue ſe couronna d'vn lorier eternel,
Qui ſe vend pour la mort : Quand ieune Coronel
Ouuroit aux vieils ſoldats le chemin de bien faire.
Quand deuant Muſidan (Muſidan l'execré)
Apres mille hazars encourus de ſon gré,
Gaigna ſi beau loyer en perdant ſa jeuneſſe.
Plorons noſtre dommage : & louons ſon bon heur:
Car jeune en bien mourant ſeul il a plus d'honneur,
Que mille bien vaillans qui ſont morts en vieilleſſe.

EPITAPHE DE SILLAC.

O Malheureux diſcord ruïneur de la France,
Tu as tué Sillac : & ne l'a garenty,
Ny de Dieu, ny du Roy le fidele party,
Ny ſon loyal amour, ny ſa jeune vaillance.
Le ſoulas gracieux de la belle eſperance,
Que tous les ſiens prenoyent, en dueil eſt conuerty:
Vous Dieux qu'il aimoit tant, que n'avous diuerty
De ſi hatiue mort la verde violence?
O Mars, il t'a prouué combien il t'honoroit,
Ne fuyant nul hazard. Renuoyant à ſa Dame
Le gage de ſa foy alheure qu'il mouroit,
Tien il eſtoit, Amour. Ah, Dieux vous auez tort!
Ta mort eſt enviable, ô Sillac, qui rens l'ame
D'vn ſoupir de l'Amour, & non pas de la mort.

GAILLARDISE.

DV Turc ny de l'Empire
Le ſoin ne me martire:
Des grans biens le ſoucy
Ne me rauît auſſi:
Enuie en nulle ſorte
Aux grandeurs ie ne porte,
Ny aux pompeux arrois
Des plus ſuperbes Rois.
Tant ſeulement j'ay cure
D'oindre ma cheuelure
D'vn parfum odorant,
Ou d'vne eau dou-flerant,
De ſenteurs compoſee
Voir ma barbe arroſee.
I'ay cure de chapeaux
Fleuris flerans & beaux
Me couronner la teſte,
De chapeaux que m'apreſte
La delicate main
D'vne de qui ſoudain
Bras & mains ie retienne,
Luy diſant: Toute mienne,
Ma mignarde, mon cœur,
Qui fuis toute rigueur,
Ma barbotante bouche
Levres ſur levres bouche:
Ca dardille au dedans
De mes laſſiues dents,
Le bout de ta languette

Moite, douce, mollette,
Permê-moy par amour
Te la rendre à mon tour.
C'eſt-là tout mon ennuy,
I'ay ſoucy du iourdhuy:
Bien fol eſt qui prend cure
Pour la choſe future:
Qui ſçait le lendemain?
Sus, d'vne ouuriere main,
Fay moy Vulcain, ſus l'heure,
Non vne dure armeure
D'vn éclattant acier,
Non vn large bouclier,
Non pas vn ſimeterre.
Qu'ay-je affaire à la guerre?
Pluſtoſt creuſe forgeant
Vne taſſe d'argent,
Et me fais autour d'elle,
Non la guerre cruelle
Des meurdres outrageux,
Non les vens orageux,
Ny ſur la mer chenuë
Vne effroiable nuë,
Ny les mats éclattez
Par les flots écartez:
Mais des vignes rampantes,
Mais des grappes riantes,
Mais Bacchus couronné
De pampre, enuironné
De maint cornu Satyre,
Qui le lourd aſne tire,

Sur qui Silen monté
Se panchotte à coſté.
M'amour y ſoit grauee
En argent éleuee,
Et la belle Venus,
Et ſes mignons tous nus.

PRIERE A DIEV POVR LA SANTE DV ROY.

ETernel Tout-puiſſant, ſous qui branle ce monde,
O Dieu, qui de clemence & de douceur abonde,
S'il eſt vray que tu as quelque ſoin des mortels,
Si les vœus qu'ils te font deuant tes ſaints autels,
Et de bouche & de cœur juſques à toy paruiennent,
Si tu en as pitié, quand humbles ils ſe viennent
Proſterner deuant toy, repandans larmes d'yeux,
Et faiſans piteux cris, qui montent juſqu'aux cieux,
Aye pitié de nous, entan noſtre priere,
Et ton œil de faueur ne tourne point arriere
De nous, qui te prions pour la ſanté du ROY,
Du ROY, que nous aimons comme donné de toy
Et creé de ta main. Tu ne fis jamais naiſtre
Pour commander aux ſiens vn plus gracieux maiſtre:
Comme vn bon pere & doux ſon peuple regiſſant,
Il a comme vn bon fils vn peuple obeïſſant.
Aujourdhuy que les tiens ont u l'heur que la guerre,
Ce vieil monſtre cruel, eſt chaſſé de leur terre,
Et qu'elle eſt abymee au plus profond d'enfer,
Où elle eſt enferree à cent chaines de fer,
Et que la bonne Paix montrant ſon doux viſage,

Ioint nos Roys allie7 d'vn treſſaint mariage,
Au milieu des feſtins, au milieu du plaiſir
La Megere (ô douleur!) vient noſtre Roy choiſir,
Et par vn ſeruiteur lors au Roy plus fidelle
L'a fait naurer à mort O lance trop cruelle!
O que le foudre euſt mis en poudre le ſapin
Dont fut dreſſé ton fuſt à ſi méchante fin!
Dieu juſte l'a voulu, qui ſus noſtre bon Prince,
Châtïe les pechez de toute ſa prouince.
O Seigneur, montre-toy rigoureux contre nous,
Mais qu'enuers noſtre Roy tu te monſtres plus doux.
Il n'y a plus eſpoir que l'humaine ſcience
Nous le puiſſe garder: Si auons-nous fiance,
Seigneur, en ton ſecours. Souuent ta ſainte main
A donné bon remede au deſeſpoir humain.

ESTRENE POVR VNE DAME.

VOVS eſtant ſeigneur & maiſtre
De tout ce qui mien peut eſtre,
Rien ne me reſte à donner
Dont ie vous puiſſe étrener:
Mais de toute ma puiſſance
Témoignant l'obeïſſance
Que vous porte & porteray,
Tout bien vous ſouhaiteray.
Pour étrenes vous ſouhaite
La double ſanté parfaite:
Le cors ſans mal ennuyeux,
L'eſprit ſerein & joyeux.

Du Roy, de Monſieur ſon frere,
Et de la Royne ſa mere,
De toutes Dames d'honneur,
Et des plus grans la faueur:
Des vos pareils ſans querelle
L'amitié ferme & fidelle:
Des moindres ſans fiction
La loyale affection.
Bref, que tout heur fauoriſe
Chacune voſtre entrepriſe
En proſpere auancement,
Et parfait contentement.
C'eſt dequoy ie vous étreine.
Ma priere ne ſoit vaine:
Mais ſi étiez en émoy
Quelle étreine veu pour moy:
C'eſt, Monſieur, que ie deſire,
Qu'vn bon ange vous inſpire
De haſter voſtre retour
Pour faire icy long ſejour,
Et qui dure dauantage,
Que ne fait ce long voyage,
Que la Court fait maintenant
Si treſloin vous promenant.

A MONSEIGNEVR D'EVREVX.

VOus pourriez me blâmer auec bonne raiſon,
Si ie n'auoy le cœur de vous faire aparoitre
De quelle affection ie voudroy reconoitre

L'honneur que ie reçoy d'eſtre en voſtre maiſon.
Mais, Monſieur, quand ie cuide inuoquer Apollon,
Pour me fournir dequoy vous donner à conoiſtre,
Que ie ne ſuis ingrat, ny ie ne voudroy l'eſtre,
Il ne daigne laiſſer pour moy ſon Helicon.
Les Muſes n'en ſont moins : car j'ay beau les ſemondre
Me preſter leur faueur, des ſourdes elles ſont,
Et d'vn ſeul petit vers ne me daignent répondre.
Monſieur, pardonnez moy, leur ſainteté ie jure,
S'vn jour à ma faueur enclines elles ſont,
De mon répit trop long ie vous pairay l'vſure.

EPITAPHE DV CVEVR DV ROY HENRY II.

DV Roy Henry ſecond icy fut mis le cœur,
Lequel tant qu'il batit dans ſon cors plein de vie
Iamais ne fut veincu ny de peur ny d'enuie,
Ny troublé de courroux ny brullé de rancueur:
Mais il fut le ſéjour de bonté, de douceur,
D'honeſte affection, d'humaine courtoiſie,
Outre d'vne vertu ſur les vertus choiſie,
Par laquelle il eſtoit de tous cœurs rauiſſeur.
I'en appelle à témoin les ſoupirs & les larmes
Qu'en jettent aujourdhuy non les ſiens ſeulement,
Mais ceux qui ont ſenty la force de ſes armes.
Et ſi l'or ou les pleurs pouuoient faire plus tendre
Le dur cœur de la mort, tous feroyent tellement,
Que la mort n'oſeroit refuſer de le rendre.

EPITAPHE DE FRANCOIS OLIVIER CHANCELIER DE FRANCE.

ICy giſt Oliuier honeur de la juſtice,
De qui le graue front ceint de ſeuerité,
Fut l'apuy de vertu, de droit, de verité,
La ruine du faux, de l'injure & du vice.
Que nul viuant n'a veu corrompu d'auarice,
Que faueur n'a iamais ébranlé d'equité,
Ny crainte d'vn plus grand n'a fait qu'il ait quité,
Pour luy complaire en rien le deu de ſon ofice.
Son cors qui fut icy, tant qu'il vit ce beau jour,
D'vne ame treſdiuine honorable ſejour
Eſt demeuré dans terre, au ciel l'ame eſt alee.
Dittes, ô nobles cœurs, qui ſa mort ſoupirez,
Qu'Oliuier ſe mourant (& vous ne mentirez)
Juſtice auec ſon ame au ciel eſt reuolee.

DE PYTHAGORE.

BIen, Pythagore a defendu,
Que choſe animee on ne mange,
Mais qui l'aura bien entendu
Ne le trouuera pas étrange.
Et vraiment comme luy ie blâme,
Qui mange d'vne beſte en vie:
Mais ſi elle eſt bouillie ou rottie,
C'eſt tout vn, il n'y a plus d'âme.

ETRENE.

POVR vous de qui ie reçoy
Tant d'honeſte courtoiſie,
A poinct, ſi ne me deçoy,
Vne étreine i'ay choiſie:
Ce n'eſt ny medaille antique,
Ny vaſe d'or ou d'argent:
C'eſt vn preſent de Muſique,
Ouurage de mon art gent.
Prenés-le donc amiable:
Car nul joyau precieux
Ne vous eſt tant agreable,
Qu'eſt vn chant delicieux.

D'ANNE.

ANNE vn énigme vous ameine
Digne de la Sfinge Thebeine:
Sans ribaud elle eſt adultere,
Deuinez comme il ſe peut faire.

DE CLAVDINE.

SI Claudine eſt toute ſeulette,
Son mary ne pleurera point:
Si quelcun vient voir la ſaffrete
Ses larmes luy ſaillent apoint.
Claudine, il ne fait pas vray deul,
Qui brigue vn honneur de ſa pleinte:
Mais qui ſe lamente etant ſeul,
En ſon deul n'y a point de feinte.

A MONSIEVR DE LANSAC.

VOus de qui les vertus, LANSAC, ont merité
Que soiez apellé pres du Roy pour escorte
De son cœur genereux en sa jeunesse, acorte
Par vous, l'exemple vif de toute integrité.
Nostre siecle vous dott de vostre probité
L'inestimable fruit qu'en public il raporte.
D'Achille & son Fenix la gloire n'est pas morte;
Charle & Lansac viuront à la posterité.
Bien digne fustes-vous (par vostre experience
Et sagesse & bonté qui par le monde luit)
Du lieu que vous tenez aupres du Roy de France.
Quelque fort tems qu'il face vn seul espoir nous guide,
Le port attend la nef qu'vn bon Tiphis conduit.
Il ne peut mal guider qui prend le ciel pour guide.

L'Assurance en papier, LANSAC, m'est demeuree,
Et l'espoir languissant d'vn louable support
Par vn refus ingrat honteusement est mort,
Grand' vergongne à la France: ô saison deploree!
Les fouls entretenus ont leur vie assuree,
Le docte meurt de faim: l'homme de bien, à tort
Delaissé, pauure, nu, voit le méchant plus fort:
Le vice est adoré, vertu deshonoree:
L'humanité fait joug sous la cruauté fiere,
Ignorance regist, sçauoir gist alcnuers:
L'indigne est en auant, le digne est en arriere.
Ie maudy la fortune, ie maudy la nature,
Qui maraistre me donne, en siecle si peruers,
Et païs si brutal, naissance & nourriture.

A MESSIEVRS LES PRE-VOST ET ECHEVINS DE PARIS.

MEſsieurs, Baif qui n'a ny rente ny office
En voſtre Preuoſté, ne pas vn benefice
En voſtre Dioceſe, & qui n'eſt point lié:
Mais, s'il veut, vagabond, ny mort ny marié,
Ny preſtre, ſeulement clerc à ſimple tonſure,
Qu'il a pris à Paris auec ſa nourriture,
Pour laquelle il s'y aime, & y tient ſa maiſon,
En faiſant ſon païs, non pour autre raiſon,
Que pour libre iouïr d'vn honeſte repos.
Ce Baif fait ſa plainte, & dit que ſans propos,
Et ſans auoir egard à ſon peu de cheuance,
A ſa profeſsion, & à ſa remontrance,
Son voiſinage veut le contreindre d'aller
A la garde & au guet, le voulant égaller
De tous points par cela au ſimple populaire,
Et contre ſon deſſein l'attacher au vulgaire,
Duquel tant qu'il a pu, il n'a u plus grand ſoin
En toutes actions, que s'en tirer bien loin:
Et pource il a choiſi aux fauxbourgs ſa retraite,
Loin du bruit de la ville en demeure ſegrette.
Ainſi dans vos maiſons loge Paix & planté,
Baif comme d'emprunt, ſoit du guet exemté.

A MARMOT.

NON, ie ne t'aime point, Marmot,
Pourquoy c'eſt, ie n'en diray mot.
Mais ie te diray bien vn point:
Non, Marmot, ie ne t'aime point.

AV SEIGNEVR SIMON NICOLAS SECRETAIRE DV ROY.

Nicolas, ſi tu veux ſçauoir,
Quelle amie ie veux auoir:
Ie ne veu qu'elle ſoit trop promte,
Ne qu'elle ait auſſi trop de honte:
Ny trop enfant ie ne la veux,
Ny trop femme: mais entre deux.
Simon, entre deux mers ie nage:
Sur tout me plaiſt le moyen âge.
Ie ne cherche où ie veux aimer,
Ny me ſouler ny m'afamer.

AMOVR SE SOLEILLANT, DV GREC DE IAN DORAT.

VOY comme Amour qui tout donte,
Cruel des pleurs ne fait conte
De nous chetifs amoureux
Qui viuotons langoureux,
Comme Dorat, de la Muſe,
Qui ſes dons ne luy refuſe,
Premierement enchanté,
En vers Gregeois l'a chanté.
SVR la tendrette verdure
Au fort de la grand' froidure
Cupidon ſe ſoleillant
Contre le midy grillant,
Ainſi qu'vne blonde auette
Deploya ſa double ælette.

Soudain à foiſon il plut,
Si bien que Cupidon ut
De ceſte pluye tombee
L'vne & l'autre æle trempee,
Si bien que deçà delà
Comme deuant ne vola
Par les fleurs : mais ainſi comme
Quelque pauure chetif homme
De tous ſes membres perclus,
D'vn eſtat ne bougeoit plus.
Or comme il ſe deſeſpere
Voicy arriuer ſa mere,
Qui cendres chaudes épand
Deſſur luy, comme vn enfant
Qui vne mouche empanee,
Apres qu'il l'a bien plongee
En l'eau dedans vn baſſin,
La voyant noyee, en fin
D'vn chaud cendrier la poudroye:
Et ſoudain elle (grand joye
Et merueille à qui là eſt)
Reuole enſemble & reneſt.
Amour en la meſme ſorte,
Que reuit la mouche morte,
Vn ælé comme vn ælé,
En vie fut rapelé.
De là vient qu'Amour encore
Loing des amoureux s'eſſore,
Comme ayant encore peur
D'eſtre mouillé de leur pleur.
Comme eſtant encor en doute

Que deſur luy ne degoute,
Des amans il ſe tient loing
Et de nos larmes n'a ſoing.

A MONSIEVR DE LOVYE.

LON dit que c'eſt plaiſir, quand la nuë orageuſe
Couure l'air obſcurcy, quand les vents furieux
Braſſent la mer grondante, ores touchant les cieux,
Ores ouurant l'enfer d'vne grand foſſe creuſe:
A couuert d'vn rocher voir la troupe poureuſe
Des eſtrangers courir la fortune à nos yeux:
Non que du mal d'autruy lors nous ſoyons joyeux,
Ains d'eſtre à ſauueté de la mer dangereuſe.
Mais quand tout noſtre bien flote dans le nauire,
Lequel allant perir nous laiſſe vn viure pire
Que n'eſt meſme la Mort, ô la grieue douleur!
L'eſtranger recognoiſt noſtre perte à ſon aiſe,
Nous, Dangennes, helas! à qui tant elle poiſe,
Bien que loin, nous auons trop de part au malheur.

DEſia le doux Printems nous rit & nous redonne
Apres le rude yuer, vne gaye ſaiſon:
Le Soleil chaleureux émeut la fleuriſon
Des fruitiers promettans vn plantureux Autonne,
Naïde fait de fleurs mainte belle Couronne,
Procne eſtant de retour maçonne ſa maiſon:
Laiſſon, GRIFIN, laiſſon le Concile, & faiſon
Vn voyage à Mantouë, à Vincence & Veronne.
Ie fretille d'aller, ie deſire de voir

Les villes d'Italie, & veu ramenteuoir
Les marques des Romains, jadis Rois de la terre:
A Dieu Trente pierreuſe, à Dieu les mons chenus,
Qui enuiron cinq mois nous auez retenus,
Quand la France bouilloit d'vne felonne guerre.

LE grand Pythagoras en ſa lettre fourchee
Voulut repreſenter au vray la vie humaine,
Qui s'ouure en deux ſentiers: Le gauche au vice mene,
Le dextre à la vertu, comme l'ame eſt touchee.
La voye de vertu haute, roide, empeſchee
D'eſpines & cailloux, ſe paſſe à toute peine:
Celle du vice emporte en deſcente ſoudaine
Sans trauail, la grand' tourbe à ſes plaiſirs laſchee:
Mais les mal-conſeillez atrauers les delices
Sans qu'ils s'en donnent garde, en profons precipices
Se trouuent confinez au val de repentance.
Les autres courageux à la vertu pretendent,
Qui par grande ſueur ſur la cime ſe rendent,
Pour cueillir des trauaux l'heureuſe recompenſe.

VLYSSE treſloué, grand honneur des Gregeois,
Sus en ce bord icy vien ancrer ton nauire,
Pour ouïr la chanſon que nous te voulons dire,
Et les diuins accens de noſtre belle voix.
Iamais nul eſtranger en vaiſſeau noir de poix,
Paſſant par ce païs ne peut nous écondire
D'aprendre quel doux miel de nos bouches ſe tire,

Mais s'en va plus joyeux & ſçauant à la fois.
Nous ſçauons les beaux faits des Heros anciens,
Comme Argon raporta la dépouille doree,
Ce qu'Helene a valu aux Grecs & Phrygiens.
Nous ſçauons ce qu'on fait aujourdhuy ſur la terre:
A nous premieres vient la nouuelle aſſeuree,
Et de tout fait de Paix, & de tout fait de guerre.

DE FRANCOIS RABELAIS.

I'Ay, moy nouueau Democrit,
Ry de tout par maint écrit,
Que ſans rire on ne peut lire:
En fin la mort qui tout rit
Se riant de moy m'aprit
A rire d'vn ris ſans rire.

PRIAPE.

SImple paſſant t'enquiers-tu,
Pourquoy ie ne ſuis veſtu
En ma honteuſe partie?
Veux-tu que ie te le die?
Ie le diray: mais dy moy
Tout premierement pourquoy,
Nul Dieu le baſton qu'il porte
Ne cache en aucune ſorte?
L'Empereur de l'vniuers
Ses foudres ne tient couuers,
Neptune ſon ſalu ne cache,
Pallas ne couure ſa hache,

Ny ſa coutelaſſe Mars:
Diane monſtre ſes arcs:
Apollon ne tient ſecrettes
Sa trouſſe ny ſes ſagettes:
Ny le petit Cupidon
Ne cele point ſon brandon.
Bacche ſon thirſe ne couure,
Hercul ſa maſſe decouure:
Le heraut auſſi des Dieux
Monſtre ſa verge à vos yeux.
Or que nul non plus eſtime
Qu'en cecy ie face crime,
Si mon baſton decouuert
Ie ten à tous à l'ouuert:
Oſtez ce baſton, au reſte
Denué d'armes ie reſte.
Ne me ſoyent doncques vos yeux
De mon baſton enuieux.

AMOVR OYSEAV.

VN enfant oyſeleur jadis en vn bocage
Giboyant aux oyſeaux, veit deſſur le branchage
D'vn houx, Amour aſsis: & l'ayant apperçu
Il a dedans ſon cœur vn grand plaiſir conçu.
Car l'oyſeau ſembloit grand: ſes gluaux il apreſte,
L'attend & le cheuale, & guetant à ſa queſte
Taſche de l'aſſeurer ainſi qu'il ſauteloit:
Enfin il s'ennuya de quoy ſi mal alloit
Toute ſa chaſſe vaine: & ſes gluaux il ruë,
Et va vers vn vieillard eſtant à la charruë,

Qui luy auoit appris le meſtier d'oyſeleur:
Se plaint, & parle à luy: luy comte ſon malheur,
Luy monſtre Amour branché. Le vieillard luy va dire
Hochant ſon chef griſon & ſe ridant de rire:
Laiſſe, laiſſe garçon, ceſſe de pourchaſſer
La chaſſe que tu fais, garde toy de chaſſer
Apres vn tel oyſeau: telle proye eſt mauuaiſe,
Tant que tu la lairras, tu ſeras à ton aiſe,
Mais ſi à l'âge d'homme vne fois tu atteins,
Cet oyſeau qui te fuit & de qui tu te plains
Comme trop ſautelant, de ſon motif s'apreſte,
Venant à l'impourueu ſe planter ſur ta teſte.

D'ELISABET DE FRANCE, ROYNE D'ESPAGNE.

DES ROYS fille, ſœur, femme, ELISABET *de* FRANCE,
Des ROYNES *l'ornement, la fleur de pieté,*
Le baume de douceur & debonnaireté,
Le ſeur gage de paix & de ſaincte alliance,
Par toy, maudite Mort, *a fraudé l'eſperance*
De ſon treſcher Eſpoux, qui ne l'a merité:
Mais ſe promettoit d'elle vne poſterité
Qui deuſt regir l'Eſpagne en paiſible aſſurance.
O Mort, *tu la rauis au printems de ſon âge,*
Comme vne belle fleur, qui ſon tendre feillage
Eſpaniſt, embaumant l'air de ſoueue odeur.
Sa fleur Royale *morte eſt des* Rois *lamentee:*
L'odeur, que ſes vertus Royales *ont getee,*
*Touſiours viue rempliſt du monde la grandeur.

QVe nous vaut, Hennequin, par des rymes pleintives
De nostre cher païs les malheurs lamenter,
Sinon pour de plus fort nos douleurs augmenter,
Et les faire apres nous miserablement viues?
Le triste souuenir des fortunes chetiues
Par condolence ira nos enfans tourmenter.
Nos maux qui ne deuoyent hors de nous s'éuenter
Se deuroyent estoufer dans nos fosses oysiues.
Par nous qui nous pleignons en écrits lamentables,
Nos faits, nostre âge, & nous, demourrons deteſtables,
Execrables, maudits à la posterité.
Ie voy ce que ie dy, ie le sçay, ie le pense,
Et ne puis n'encourir la meſme doleance:
Car les pleurs, Hennequin, sont pleurs d'aduersité.

DV NEZ DE GERMAIN.

IL n'eſt poßible que Germain
Son nez auec ſa main touche,
Pource que ſa trop courte main
De ſon nez la longueur n'approuche,
Meſme il ne s'oit éternuer,
Et ſi, Dieu vous aid, on luy crie,
Ne daigneroit s'en remuer,
Penſant que ce ſoit moquerie.

DE GILON.

TV demandes ſi ie ſoupçonne,
Gilon, que Baſtien te ramonne:
Ma foy non, te reſpon-ie. Et puis

Tu me

Tu me demandes ſi ie ſuis
De ceux qui en ont deffiance:
Ma foy non: apres ſi ie penſe
Qu'il en ſoit rien: non par ma foy
Ie ne le penſe, ie le croy.

AVX CATONS.

S'IL vous deplaiſt de me lire,
Si vous m'auez rejetté
Pour peu de laſciueté,
Dequoy vous feray-ie rire?

AVBADE DE MAY.

MEre d'Amour Venus la belle
Que n'as-tu mis en ta tutelle
Du beau May le mois vigoureux?
Si l'Auril a pris ton cœur tendre,
Au moins ton fils Amour dût prendre
Du doux May le tems amoureux.
May, qui non ſeulement deuance
Auril en douceur & plaiſance,
Mais qui ſeul encore vaut mieux
Que tout le reſte que l'an dure,
Gâté de chaud ou de froidure,
Tant tu es doux & gracieux.
May le plus beau moys de l'annee,
Montre la teſte couronnee
D'vn printems d'odorantes fleurs:
Méne ta bande d'alegreſſe,

Le ris les jeux & la jeuneſſe:
Chaſſe le ſoin & les douleurs.
Bien qu'Avril de Venus ſe louë,
Qui le celebre & qui l'auouë,
Si le ſurpaſſes-tu d'autant,
Que le bouton clos de la Roſe
Eſt moindre que la roſe écloſe,
Qui ſa fleur au Soleil étand:
Dautant que la frêlle eſperance
Eſt moindre que la jouïſſance
Entre deux Amans bien apris:
Dautant que madame ſurpaſſe,
Parfete en toute bonne grace,
Les beautés de plus rare pris.

A MONSEIGNEVR DE LANSAC.

DEbonnaire LANSAC, des Muſes le ſupport,
En qui toutes vertus, par ce tems de malice
Pour euiter l'aguet & l'outrage du vice,
Trouuent leur ſauueté comme dedans leur port.
Ie ſen du mauuais tems le violent effort,
Et l'epargne du Roy nous eſtre mal propice:
Mais mon malheur plus fort empeſche que ie puiſſe
Eſperer d'autre part ſecourable confort.
Autant que ie l'ay peu, j'ay celé ma ſouffrance:
Nul ne m'a veu courir importun à la court,
Bien que d'vn don de Roy j'euſſe bonne aſſeurance.
Aſſeurance en papier: Vous, ô mon eſperance,
Pouuez faire aſsigner ce don Royal ſi court,
Qu'il n'importe de rien aux affaires de France.

AV SIEVR CHOMEDEY.

NVL *ne doit attenter maniments d'importance,*
Qui pour choiſir le bien & rejetter le mal,
N'a le bon naturel au ſens acquis egal,
Fait ſage & bien inſtruit par longue experience.
Mais le cours de nos ans precipité s'auance,
Comme l'eau des torrens roulante contre val:
Et tronqué plus ſouuent du dernier jour fatal,
Fait des hommes mortels auorter la prudence.
CHOMEDEY, *tu cognus noſtre foibleſſe humaine,*
Et que l'hiſtoire en eſt la gueriſon certaine,
Quand tu fis pour les tiens ceſte belle entrepriſe.
C'eſt *au peuple François de t'en rendre l'honneur,*
Qui va cueillir le fruit de peine ſi bien priſe,
Qu'il n'appartient qu'au Roy d'en eſtre guerdonneur.

LA ROSE.

DVrant *cette ſaiſon belle*
Du renouueau gracieux,
Lors que tout ſe renouuelle
Plein d'amour delicieux,
Ny par la peinte prérie,
Ny ſus la haye fleurie,
Ny dans le plus beau jardin,
Ie ne voy fleur ſi eſquiſe
Que plus qu'elle ie ne priſe
La Roſe au parfun diuin.
Mais la blanche ne m'agree

Bléme de morte paleur,
Ny la rouge coloree
D'vne ſanglante couleur.
L'vne de blémeur malade,
Et l'autre de ſenteur fade,
Ne plét au nés ny à l'œil:
Toutes les autres ſurpaſſe,
Celle qui viue compaſſe
De ces deux vn teint vermeil.
La Roſe incarnate eſt celle
Où ie pren plus de plaiſir:
Mais combien qu'elle ſoit telle
Si la veu-ie bien choiſir.
Car l'vne priſe en vne heure,
Et l'autre en l'autre eſt meilleure
Au chois de noſtre raiſon.
Toute choſe naiſt, define,
Tantôt croît & puis decline
Selon ſa propre ſaiſon.
Ie ne forceray la Roſe
Qui cache dans le giron
D'vn bouton etroit encloſe
La beauté de ſon fleuron.
Quelque impatient la cueille
Deuant que la fleur vermeille
Montre ſon treſor ouuert.
Mon deſir ne me tranſporte
Si fort que celle j'emporte
Qui ne ſent rien que le verd.

A QVELQVE POETASTRE

TOY qui les tiennes ne decouures,
Tu viens blâmer touſiours mes œuures.
Ou ne vien plus blamer les miennes,
Ou bien decouure nous les tiennes.

DE MICHEL LE ROVX.

MIchel le Roux aime Pernelle,
Son doux ſoulas & beau deſir.
Couche quand il veut auec elle:
En peut faire tout ſon plaiſir:
Et ſe plaint que depuis vn mois
Il n'a mis vn ſeul coup dedans.
On luy demandoit vne fois,
La raiſon? elle a mal aux dents.

A MADAMOYSELLE DV LVDE.

IE ne croiray jamais, treſſage Damoyſelle,
Que l'aueugle Fortune euſt puiſſance ſur vous,
Et croy (pardonnez moy) qu'à tort de ſon courrous
Vous plaignez sãs auoir dequoy vous plaindre d'elle.
Puis entre les grands biens que nature amoncelle
Liberale en vous ſeule, à qui le ciel tant doux
Donna de ſi beaux dons, vous choyſites ſur tous
L'inuincible Vertu pour compagne fidelle.
C'eſt l'appuy de quoy Dieu munit voſtre courage

Contre les flots diuers, & le venteux orage,
Qui courent par la mer de ceſte humaine vie.
Fortune ſur l'auoir exerce ſon Empire,
La vaillante vertu ne la crainct ne deſire,
Mais contente & conſtante en ſon roc la defie.

EPITAPHE DE CLAV. DE NEVEV.

CLaude Neueu qui giſt deſſous la terre icy,
Fut de ſon pere cher l'eſpoir & le ſoucy:
Son pere l'aima tant qu'eſtant touſiours en craincte
Qu'il ne l'abandonnaſt, pour de douce contraincte
Le pouuoir retenir bien aiſe en la maiſon,
Deuant qu'il fuſt en âge en la riche priſon
Il le met d'vne femme & belle & bien appriſe,
Ieune, luy jeune, & doux & riche: mais il priſe
L'honneur plus que ſon heur. car le deſir trop grand
Qu'il a d'auoir honneur, fait tant qu'il entreprend
De rompre ces priſons: bien que ſa femme belle
Le deuoit retenir d'vne douce cordelle:
Bien que la reuerence & l'honneur qu'il deuoit
A ſon pere ancien, arreſter le deuoit.
Toutefois ne pouuant dementir ſa nobleſſe,
Son gentil cœur s'émeut d'vne noble alegreſſe
Pour ſe trouuer aux lieux, en ſeruant à ſon Roy,
De faire vaillamment braue preuue de ſoy:
Mais deuant que remplir ſa genereuſe enuie
Vne fievre, ô malheur, romt le cours de ſa vie:
La fievre en ſon voyage à Compiegne le prit,
Et le ramene icy où la mort le ſurprit.

Or combien qu'en ſa mort il regrette ſon pere,
Qu'il n'eut moyen de voir, & ſa femme treſchere,
Et bien qu'il ait raiſon de ſe plaindre du ſort
Qui en ſon plus jeune âge ainſi l'a mis à mort,
Sçachant que toſt ou tard noſtre race eſt mortelle,
Il a dueil ſeulement de quoy ſa mort fut telle,
Et voudroit qu'en mourant il euſt eu ce bon heur
D'eſtre mort au combat dedans le lit d'honneur.

VOEV.

MOY Perrin, & ma Lucette,
Lucette & moy ſon Perrin,
Prins d'amoureuſe ſagette
Deſſous vn pareil deſtin.
Nous deux qu'vn amour aſſemble,
O Deeſſe des amours,
Te vouons ce lis enſemble
Et ce vif paſſe velours.
Comme la fleur immortelle
De ce vif paſſe velours,
Noſtre amour perpetuelle
Viue fleuriſſe touſiours.
Ainſi que l'autre fleur blanche
Luit en ſa nette couleur,
Noſtre amitié pure & franche
Blanchiſſe dans noſtre cœur.
Ainſi que ces deux fleurettes
Iointes d'vn eſtroit lien,
Venus de ſes amourettes
Ioigne mon cœur & le ſien.

A LA IEVNESSE SCAVANTE.

IVſques à quand ce ſerpent mille-teſte
De ſon venin nous viendra repaiſſant,
Couuant hideux d'vn long repli preſſant,
Noſtre vulgaire enfançon de la beſte?
Sifflera point du ciel vne tempeſte
Qui ſon orgueil à coup vienne froiſſant,
Si qu'entre nous jamais n'apparoiſſant
D'vn autre peuple il face la conqueſte?
Viendra jamais l'Apollon Chaſſemal,
Qui luy tramant ſon dernier jour fatal,
De mille traits bouleuerſe ſa gloire?
Qui pouſſera dans ce Pithon ſes traits,
Et qui fera huer le peuple apres,
Io Pean, Io Pean, Victoire?

DE BACCHE POSE' PRES DE PALLAS.

DY, qu'as-tu de commun Bacchus auec Pallas?
A toy ſont les banquets, à elle les combas?
Eſtranger qui t'enquiers du fait des Dieux ſi fort,
Appren en quoy ie ſuis auec elle d'accord.
Car j'aime auſſi la guerre: vn chacun cognoiſt bien
Comme j'ay conqueſté le païs Indien.
Les hommes de nous deux ont eu preſens diuins:
D'elle l'oliue huileuſe, & de moy les bons vins:
Outre nous ſommes nez ſans trauail de la mere:
Elle du chef, & moy de la cuiſſe d'vn pere.

AV MEDISANT.

AIS *tant de nés que tu voudras,*
Voire ſi grand nés, qu'vn Atlas
N'en puſt porter vn tel qu'à peine,
S'il ne vouloit ſortir d'aleine:
Et ſois ſi gaudiſſant piqueur,
Que Mome *meſme* Dieu *moqueur,*
Quitaſt à tout ſa moquerie
A ta piquante raillerie.
Voire ſi gaudiſſant piqueur,
Que Mome *meſme* Dieu *moqueur*
Piquaſſes de ta raillerie,
Moquant ſa vaine moquerie,
Plus que moy ſi ne peux-tu pas
Médire de mes ſots ébas.
Mais dy moy, ſot, que te profite
Ronger la dent de dent depite?
Trouue où mordre, ſi tu n'es fou,
Et ſi tu cherches d'eſtre ſou.
Tu dis que ie pér ma jeuneſſe,
Ie le ſçay bien, & bien qu'en eſt-ce?
Et que ie pourroy faire mieux,
Si ie voulois, ie ne le veux:
Et que tout ne vaut vne maille
Ce que j'écry: vaille que vaille.
Ce n'eſt qu'ancre & papier perdu:
Long tems-a que l'ay entendu.
Mais à fin, naẑu, que ta peine
A me remontrer ne ſoit vaine,
Martelant ainſi d'vn marteau

Vn marteau, va-t'en brauonſcau,
Chercher celuy qui ſe martelle,
Pource qui part de ſa ceruelle:
Quant eſt de moy, ie ſçay fort bien
Que tout ce que ie fay n'eſt rien:
Mais ce rien, rien de façon telle,
Gentil gaudiſſeur, ie n'apelle,
Que, ſi de bon œil t'en ébas,
Et qu'à cœur jun ce ne ſoit pas,
Tu ne trouues bien à le lire,
Dequoy aprendre & dequoy rire.

V OE V.

MArtine la ribandiere
Voue à Pallas ſon métier,
Lequel d'vne main ouuriere
Elle ſouloit manier,
Paiſſant au jour la journee,
Par le trauail de ſa main,
Sur le riban demenee,
Sa trop miſerable faim.
Et de ſuiure delibere,
Quittant le jeu de Pallas,
Le jeu mignard de Cythere,
Viuant des Cyprins ébas.
Et quelle grand' merueille eſt-ce,
Si pour la belle Cypris,
Elle te quitte, Deeſſe,
Te jugeant comme Paris?

ENVIE.

LE venim deſechant de l'enuie maline
Des os émoëlle & la force ronge & mine,
Et tarit tout le ſang des membres langoureux.
Celuy qui porte enuie à l'heur d'vn bien-heureux,
A bon droit enragé ſe bourrelle ſoy-meſme,
Par ſa plainte eſt témoin de ſa douleur extreme,
Et ſanglotte & fremit des machoires grinçant,
Et voyant ce qu'il hait ſuinte froidiſſant.
Vn noir venim noircit ſa langue dépiteuſe,
Son viſage blemiſt d'vne paleur hideuſe:
Ses os percent la peau: il eſt maigre & deffait:
Ne peut ſouffrir le jour: pain & viande il hait:
La bacchique liqueur ne luy eſt douce, voire
Que par Iupiter meſme il fuſt prié de boire,
Quand Hebé le ſeruant la coupe porteroit,
Où le bel échançon la luy preſenteroit.
Le ſommeil ne le prend, tant il eſt en martyre:
Vn bourreau ſans pitié ſes entrailles deſire:
La furie Alecton au dedans de ſon cœur
Redouble coup ſur coup la rage & la rancœur.
Vn autour Tityen ſans relâche s'en paiſt:
Dans l'eſtomac dolent vn tel vlcere croeſt,
Que la main de Chiron ne rendroit pas fermé,
Febus ny de Febus le fils tant renommé.

VOEV.

MOy, Line, qui ſoulois ſuiure
Le doux mettier de Cypris,
Qui de mon gain ſoulois viure,

M'abandonnant à tout pris.
Cypris j'ay abandonnee,
Tondant mes ꝟouez cheueux:
Ore à Pallas adonnee,
Son metier ſuiure ie ꝟeux.
M'employant au chaſte ouurage
De ſon art que j'ay apris:
En fin ayant l'auantage,
Pallas a ꝟaincu Cypris.

LA ROSE.

LA roſe eſt ꝟne belle fleur,
Si on la cueille en ſa ꝟigueur.
La ꝟoiez-ꝟous freſche & fleurie?
Ce ſoir elle ſera fletrie.

PEAN DITHYRAMBIQVE A LA SANTE.

OSanté la plus ꝟenerable
De tous les Dieux,
Puiſſé-je auec toy fauorable
Faire ꝟn ſeiour gracieux
Tout le reſte de ma ꝟie:
Et qu'il ne te ꝟint enuie
En nulle ſaiſon
D'abandonner ma petite maiſon.
Car s'il y a quelque grace
En noſtre mortelle race
De la richeſſe priſee,

Ou de la chere lignee,
Voire de la bien-heureuſe
Royale Principauté,
Ou de la joye amoureuſe
Pour vne emable beauté,
Apres qui nous faiſons la chaſſe
De Venus veneurs ſegrets
A l'emblee auec les rets,
Qu'amour meſme ourdit & laſſe.
Ou ſi quelque autre ébatement
Vient des diuines mains
Aux calamiteux humains:
Ou quelque relachement
Pour reſpirer des trauaux
Et des maux
Dont noſtre vie
Eſt ſuiuie,
C'eſt auec toy bien-heureuſe ſanté
Que tout florit en gaieté:
Et que des Graces le printems
En tout tems
Eſt vigoureux:
Sans tes dons
Beaux & bons,
Rien ne peut eſtre bien-heureux.

AVANTVRES A QVELQVES DAMES NOTABLES.

VOus faites d'vn peſant dédain,
La preude fame reſoluë:

Montrez le creux de voſtre main,
Vous l'eſtes, ſi elle eſt veluë.

Quoy que des femelles on die,
Vous me ſemblés de grãd courage
Et pour attendre aſſez hardie
Deux voire trois en vn paſſage.

Maudit ſoit donques qui vous flate,
Voire qui flater vous voudroit:
Vous ſeriez treſbonne auocate,
Vous n'aimez rien tant que le droit.

Ceux qui vous diſent Huguenote
Ils ſont tous excommuniez:
Trop volontiers femme deuote
Vn aſpergés vous maniez.

Quelque douceur qu'ayent vos yeux
Ie vous jugeroy, ma petite,
D'eſtre courageuſe & depite,
Et pour vn coup d'en donner deux.

Vous auez noirs, gente brunete,
Le teint, le poil, l'œil, le ſourcy:
On prend la noire violete,
On laiſſe le jaune ſoucy.

Ie le confeſſe que vous eſtes
Vne catholique treſbonne,
On le conoiſt par ce que faites
Pour les gens qui portent couronne.

Tant elle eſt en tout merueilleuſe,
Belle, ſçauante, jeune d'ans:
Qui la gaſte ? elle eſt orgueilleuſe,
Et ne faut conte que des grans.

Vous eſtes chés vous mal traitee,
Si mon opinion n'eſt fauſſe,
Ou bien vous eſtes degouſtee,
Et n'en voulez point ſans la fauſſe.

Mere il ne s'en faut courroucer,
Elle eſt foible non pas peruerſe:
On ne la peut ſi peu pouſſer,
Qu'elle ne tombe à la renuerſe.

Sa femme eſt vn peu langagere,
Sans fin elle tance, elle hongne:
Mais elle eſt bonne menagere,
Elle met chacun en beſongne.

Le degouté laiſſe la brune,
Sans party ſeule de la troupe.
Mais le friand qui s'en dejúne,
Dit, Poyure noir fait bonne ſoupe.

Si ie ne ſuis bien aueuglé
Nos jeux auront peu de duree:
Car je vous ſemble dereglé,
Vous me ſemblez demeſuree.

C'eſt la caualle la plus belle
Que de deux yeux lon puiſſe voir:

Ie ne ſçache qu'vn ſi en elle,
Elle refuſe le montoir.

Plus que ne porte ſon jeune âge
Elle eſt ſage ie vous aſſure:
Et n'eſt-ce pas eſtre bien ſage,
Prendre les choſes de meſure?

Vous eſtes trop inexorable,
Ma faute ne vaut le courroux:
Vous feray-je amende honorable,
La torche au poing à deux genoux?

Du tems du jeune Roy François
Tous vos contes nous venez faire:
Nous les ſçauons: mais quelque fois
Contez-nous-en de ſon grand pere.

Anne eſt humene & charitable,
Et ne peut voir languir perſonne,
A qui benine & pitoiable,
Vn promt ſecours elle ne donne.

Tant vous auez la mine douce:
Vous me ſemblez ſimple bien fort.
Si quelcun ſeule à ſeul vous pouſſe,
Qui fera le plus grand effort?

Ie vous trouue bien auiſee
De ne vouloir pour voſtre honneur,
Eſtre longuement courtiſee
De nul qui vous ſoit ſeruiteur.

Solicitez-le, il vous payra
La gajure qui vous eſt duë:
Ie le conois : il s'ennuira
De vous ſentir tant à ſa queuë.

Vous eſtes dame debonaire,
Et vous offrez à tout venant:
Ceux qui ont auec vous afaire
Ont tous leur cas incontinant.

Ce preſcheur de contentement
Nous dit que rien ne luy defaut:
Si ſon poil cler-ſemé ne ment,
Il n'a pas tout ce qui luy faut.

C'eſt vn juge des plus ſoudains:
De l'auoir ne ſoiez fachee,
Mettez vos pieces en ſes mains
Il vous aura toſt depeſchee.

Ne tirons point au doigt mouillé
Pour jouer à clignemuſſete:
Mais jouons au Roy dépouillé,
Puis nous jourons à la foſſete.

Voſtre langue ſans fin claquete
Comme vn claquet, on le ſçait bien:
Si c'eſt parler ne dire rien,
Il a tort qui vous dit muette.

Le trait, la taille, l'embonpoint,
La couleur en vous tant excelle,

Que Momus n'en mediroit point:
Comment donc n'ettes-vous point belle?

On vous dit volage en amours,
Pource qu'vn ſeul ne vous contante:
C'eſt conſtance d'aimer touſiours,
Et pource ie vous dy conſtante.

DE FLEVRIE.

TAnſeulement pour auoir dit,
Que Fleurie eſt gentile & belle,
Chacun ſe fait ſeruiteur d'elle,
Et tâche m'oſter de credit.
Et pourquoy montres-tu auſſi
Le lievre aux chiens? à ce jeu-cy
Tu perdis naguiere Marie:
Maintenant tu perdras Fleurie.

DE ROSE.

CE n'eſt point la paquerete,
La marguerite, le lis,
L'œillet, ny la violete,
La fleur où mon cœur j'ay mis.
I'aime entre les fleurs la roſe,
Car elle porte le nom
D'vne qui mon ame a cloſe
A toute autre affection.
La Roſe entre les fleurétes
Gagne l'honeur & le pris:

Parfete entre les parfetes
Eſt la Roſe qui m'a pris.
L'autre Roſe lon voit neſtre,
Comme fille du printems,
Mais vn printems prend ſon eſtre
De cette Roſe en tout tems.
La miene, où qu'elle ſe place
Cent mille fleurs fét leuer,
Et fuſt-ce deſſus la glace,
Fét vn æté de l'yuer.
Cette Roſe tant émee,
Comme l'autre ne ſera,
Qui de matin eſtimee
Au ſoir ſe deſtimera.
Car l'autre Roſe fanie
Pourra perdre ſa vigueur:
Touſiours la miene épanie
Florira dedans mon cœur.
Amour de douce roſee
Cette Roſe arouſera,
Quand ma compagne épouſee
De maitreſſe il la fera.

D'VNE IEVNE FVIARDE.

PEtite pouliche farouche,
Mais pourquoy de tes yeux peruers
M'aguignant ainſi de trauers,
Ne ſoufres-tu que ie te touche?
Comme vne geniſſe qui mouche
Tu ſautele par les prés vers:

Tu te pers enſemble & me pers,
Ne voulant point que je t'aprouche.
Ne m'eſtimes-tu qu'vne ſouche?
Crois-tu que ie ne ſçache rien?
Si fay ſi fay : ie m'entan bien
A mettre le mors en la bouche.
Ie ſçay comme c'eſt que lon dreſſe
La cauale qu'il faut choier,
La domtant ſans la rudoier:
I'en ſçay la façon & l'adreſſe.
Ie ſçay manier à paſſades,
A ſaut, à courbetes, à bond,
A toutes mains, en long, en rond:
Et ne creindray point tes ruades.
Arreſte Pouliche farouche:
Modere ta courſe & ton cœur:
Apran ſi ie ſuis bon piqueur,
Et pran le mors dedans la bouche.

EPITAPHE DE IANE DE DAILLON DAMOISELLE DV LVDE.

IAne, ſi de la mort tu as ſenty l'ateinte,
(Lors qu'en ſon beau printems ton âge verdiſſant
Tout frechement aloit ſa fleur épaniſſant)
Ne nous laiſſant de toy que l'écorſe & la pleinte,
Sans que celle beauté qui honoroit ta face,
Les états ny les biens que ta maiſon auoit,
Ny toutes les vertus que ton eſprit ſçauoit,
Ny le noble renom de ton illuſtre race,
Ny les faueurs des Roys t'en ayent pu ſauuer,

N'en apelé pourtant marâtre la nature,
Qui t'orna de ſes biens ſur toute creature.
Car deuant tous humains elle a voulu prouuer
Par toy, que ce n'eſt rien ny beauté ny nobleſſe,
Ny ſçauoir, ny honneur, ny faueur, ny richeſſe.

EPITAPHE.

ICy dorment les cors des ames valeureuſes,
Qui cherchant ſe ſauuer entre les bien-heureuſes,
Ont changé la mortelle à l'immortelle vie,
Se perdant pour leur Dieu, leur Prince & leur Patrie.

EPITAPHE.

PAſſant, d'vn front joyeux beny ma ſepulture,
Puis que ma belle mort n'a rien que lon larmoie.
I'ay vécu docte & bon: du prochain j'ay pris cure,
Bien-aimant bien aimé. I'ay u viuant la joye
De voir bien proſperer mes enfans, & leur race
Loin de la pauureté: Dieu m'a fait céte grace.
A la fin j'ay ateint vne meure vieilleſſe
En France jouïſſant de l'heur d'vn meilleur âge,
Duquel content & ſoul cette vie je leſſe,
Voyant déja regner l'injuſtice & la rage.
Ie vous pleure viuans, & ne vous porte enuie,
Plus heureux en la mort, plus heureux en la vie.

A PHELIPES LE BRVN.

MAis à qui, Muſe mignonne,
Faut-il que pluſtoſt ie donne
Ce liurelet mignonnet,

Que j'ay dans mon cabinet:
Mais mignonnette Deeſſe,
O muſe chere, qui eſt-ce
Qui mon ame vient toucher
L'outrant d'vn ſoucy plus cher?
Muſe, qui eſt-ce que j'aime
Autant ou plus que moy-meſme?
Dy-moy, qui à meilleur droit
Que mon Brun te pretendroit?
Mon Brun & le tien encore,
Qui te cherit, qui t'honore,
Que tu tiens, que tu cheris
Entre tes mieux fauoris,
Qui me cherit & qui m'aime
Autant ou plus que ſoy-meſme,
Qui cherit ce qui eſt mien
Autant ou plus que le ſien?
C'eſt donc, Brun, à qui mignonne
Ce mignot liure ie donne,
Qu'ores apportant le vien
Du bocage Aonien:
Où tandis que franc de peine
A l'ombre ie me pourmeine
Sans nulle offence larron,
Ie l'ay fait ſur le patron
Toſt de Rome, toſt de Grece:
Tantoſt de libre allegreſſe,
Oſant bien apart choiſir
Autre ſente à mon plaiſir.
A Brun donques, chere Muſe,
Ce liurelet ne refuſe:

Fay-le autant ſien comme mien:
Et par vn meſme moyen
Fay que dans ce petit liure
Nos noms long tems puiſſent viure,
Pour montrer qu'vne amitié
Baïf & Brun a lié:
A fin qu'apres vn long âge
On ait certain témoignage
Par nos noms enſemble mis
Qu'auons eſté bons amis.

A LVC.

CHacun eſtime pour ton bien
Que tu es riche à l'auantage:
Mais tu es pauure, & le ſouſtien:
Qu'ainſi ſoit, de ton bien l'vſage
M'en eſt ſuffiſant témoignage:
Qui a des biens en ſa puiſſance,
S'il s'en donne la jouïſſance,
Vraiment, Luc, les biens ſont à luy:
Mais à toy n'eſt pas la cheuance
Que tu épargnes pour autruy.

A MONSEIGNEVR LE COMTE DE REEZ.

COmte, qui conduiſez auec heureuſe adreſſe
Le bon-heur qui vous ſuit, des plus Grans fauory,
Recherché des petis: je ſeroy bien marry
Que n'uſiez à plaiſir les vers que vous adreſſe.

Car ie crein m'oubliant faire peu de ſageſſe,
Si j'oſe vous troubler par vn don peu chery,
Don, ny digne de vous entre les Roys nourry,
Ny de moy, que benin vous obligez ſans ceſſe.
Mais à tant de bienfaits que de ſa mageſté
Me moyennez courtois, ſoit encore ajouſté
Ce bienfait, que petit à grand bien je veu prendre.
C'eſt que liſiez ces vers, tant que ie ſoy conu
N'auoir le cœur ingrat: & par vous maintenu
Ie puiſſe mieux vn jour les graces vous en rendre.

A MADAME LA COMTESSE DE REEZ.

IE ſeroy bien ingrat, Comteſſe mon ſuport,
De paſſer plus auant en la nouuelle entree,
Sans que de quelque don ie vous uſſe étrenee,
Témoin que la vertu trouue en vous reconfort.
Ie ſçay que m'en taiſant ie me feroy grand tort:
Mais les Muſes à vous de leurs graces ornee,
C'eſt de l'eau dans la mer doù toute l'onde eſt nee:
C'eſt porter en cté des fueilles dans le fort.
Et que puis-je donner, qui pour tout heritage
Ne poſſede, pauuret, que la Muſe en partage?
Vn témoignage ſeul, que non ingrat ie ſuis.
Ou me contenteray, ſi premier ie demande
Choſe petite à vous, mais à moy bien fort grande:
C'eſt que prenez en gré ce que donner ie puis.

EPITAPHE DE GIRARD DV VAL.

ICY Girard du Val maintenant repos a,
Luy qui de ſon viuant onques ne repoſa
Tant il ſe trauailloit de ruiner le vice,
Et garder la vertu par ſeuere juſtice,
En faiſant vray deuoir d'vn Aduocat du Roy
Miniſtre d'equité, bon loyal & de foy
Pour le bien de ſon maiſtre, entier & de droicture
Pour le bien des ſubjets. Paſſant qui dauanture
T'adreſſes en ce lieu, ſi tu es de Satan,
Ne trouble ſon repos, ne dy mot & va t'en:
Mais ſi tu es de Dieu, ne tien la bouche cloſe,
Mais en le beniſſant, dy, qu'en paix il repoſe.

A LVC FRANCOIS LE DVCHAT, DV NEZ DE DOYEN.

IE te pry, Duchat, eſcoute,
Et me mets hors d'vne doute,
En laquelle tu ſçais bien
Qu'hier me mit ce Doyen.
Ie veu en gaye ſornette
Iouer ceſte chanſonnette
Sur le nez de ce Doyen:
Mais Duchat ie ne ſçay bien,
Quoy pluſtoſt ie dois élire
De ces deux, ou bien de dire
Qu'au Doyen ſon nez, ou bien
Qu'à ſon nez ſoit le Doyen.

Car ſi lon dit la partie
De la choſe departie,
A raiſon du tout plus grand,
Qui la part en ſoy comprend,
Vrayment ie feray mon conte
Puis que ce Doyen ne monte
Contre ſon nez preſque rien,
Qu'il eſt du nez le Doyen.
Mais dans les Analytiques
Des argumens ſofiſtiques,
Vis tu jamais argument
Conclu mieux reſolument?
Adieu belles fantaſies
Adieu belles poëſies,
Ie ſuis fait maiſtre douteur
Ie ſuis fait maiſtre ergoteur.
Mais auec qui parleray ie,
Mais auec qui me jouray-ie,
Auecque le nez, ou bien
Auecque noſtre Doyen?
Duchat, en ma ſotte Muſe
Trop ſottement ie m'abuſe,
Le Doyen, le nez, chacun
Tous deux, Duchat, ce n'eſt qu'vn.
Soit donc que le nez ie die,
Ou le Doyen, ie te prie
De penſer que ie dy bien:
Car & le nez eſt Doyen,
Et le Doyen eſt nez, comme
Si tu diſois que cet homme
Euſt Ian, & que Ian auſſi

De qui greué non plus ne ſe trouua
Que d'vn mouton : ains le porte & s'en va
Par l'aſſemblee (ô miracle bien grand!)
Mais vn bien autre encor il entreprend:
Deuant l'autel où Iupiter s'adore,
Preſt & tout cuit par pieces le tirant,
Au meſme jour ſans aide il le deuore.

VOEV D'VN MIROER A VENVS.

MOY qui pour mon folaſtre ris
En mon œilladante jeuneſſe
Auois à ma porte vne preſſe
De jeunes amoureux épris,
A la Princeſſe de Paſie
Ce Miroer voué ie dedie:
Car telle qu'aujourdhuy ie ſuis
Me mirer ie ne voudrois onques,
Et telle que j'eſtois adonques
Aujourdhuy me veoir ie ne puis.

HERCVLE.

I'AY deffait le Lyon degaſteur de Nemee:
I'ay l'Hydre regermant de ma mace aſſomee:
Deſous mes bras nerueux le toreau s'aterra:
Mon épieu le ſanglier d'Erymant enferra:
I'ay deceint le baudrier d'Hippolyte guerriere:
I'ay des ſanglans cheuaux la machoire meurdriere
Souillee en leur ſeigneur : I'eu l'or Heſperien:
Geryon aux trois cors ſubjugué ie fy mien:

Et voy Pelion combler
Par deſſus Oſſe tout l'air.
Mais, Doyen, di (ie te prie,)
Nez, di moy ſans moquerie
Quand aplat ſous toy preſſant
Tu vas t'amie embraſſant,
Dy, que fait ſous toy la belle?
Dy moy, Doyen, ne geint elle,
Ne geint elle autant ou plus
Que le Geant qui perclus
Sur ſon eſtomac aſsiſe
Sousſtient la montagne épriſe
D'vn feu ne mourant jamais,
Quand ſur elle tu te mets?
Nez, bien plus elle doit geindre
Quand tu viens ſous toy l'eſtreindre,
Sous toy, Nez, l'acrauantant
D'vn fez de trois fois autant,
Que le fez qu'on dit que porte
Deſſur ſa poitrine forte
Le Geant qui dans les cieux
Pour donner l'aſſaut aux Dieux
Mena des freres la guerre
Qui naquirent de la terre.

SVR L'IMAGE DE MILON ATHLETE.

TEL fut Milon quand à l'antique feſte
De Iupiter hors de terre il leua
Vn puiſſant bœuf de quatre ans ſur ſa teſte,

Aux chams loin des honneurs acompagnez d'enuie.
En Touraine il naquit au vilage Epagné:
Fait homme, à Courtemanche il s'eſt acompagné
De Deniſe Marteau en paiſible alliance,
Où faiſant auec elle heureuſe demourance
Dés ſon âge premier eut d'elle deux enfans
Nommez Iacques & Ian, qui encore viuans,
Pieteux non ingrats, freres vnis, ont cure
Leurs parents honorer de cette ſepulture.
Leur Mere mourut jeune: & leur Pere lontans
Apres remarié ſur veſquit pluſieurs ans.
La maiſon de Loudon fut la mere nourrice
Du pere & des enfans: & luy faiſant ſeruice
Ont ſi bien deſſerui que bien recompenſez
Au ſeruice des Rois ſe voyent auancez,
Ou parmy les grandeurs ſe ſauuent de l'enuie.
Ainſi paſſant tu as double exemple de vie,
Au pere icy giſant du bon repos des chams,
Et de modeſteté en tous les deux enfans,
Aux pompes de la Court. Si tu donnes louange
Au pere qui de peu ſe contentant ſe range,
Tu ne dois oublier les fils qui dans l'honneur,
Sans gloire & vanité, gouuernent leur bon heur.
Soyent les defunts heureux en la joye eternelle,
Soyent heureux les viuans en la vie mortelle.

AV ROY SVR LE ROMAN DE LA ROSE.

Sire, ſous le diſcours d'vn ſonge imaginé,
Dedans ce vieil Roman, Vous trouuerez deduite,
D'vn Amant deſireux la penible pourſuite,

Contre mille trauaux en ſa flamme obſtiné.
Parauant que venir à ſon bien deſtiné
Fauſſemblant l'abuſeur tâche le mettre en fuite,
A la fin bel-Acueil en prenant la conduite
Le loge apres auoir longuement cheminé.
L'amant dans le vergier pour loyer des trauerſes
Qu'il paſſe conſtamment ſouffrant peines diuerſes,
Cueille du roſier fleuri le bouton precieux.
Sire, c'eſt le ſuget du Roman de la Roſe
Ou d'Amour épineus la pourſuite eſt encloſe,
La Roſe c'eſt d'amour le guerdon gracieux.

A DES MEDISANTES.

Doncques vous compiſſez en voſtre cagatoire,
Vn Poëte, & prononcés de luy voſtre ſentence,
Iugeant ſa ſuſiſance & ſon inſuſiſance?
Doncq vous le deffiés en voſtre cacquetoire?
Il reçoit le deffy. Puis qu'on le force à croire
Que l'aués condamné ſans ouyr ſa deffenſe,
Qu'il ne faict du tout rien, du tout rien! quelle offence?
Picquer vn nourriſſon des filles de Memoire?
Picquer vn qui vous peut repouſſant telle injure,
Vous donner juſtement des pies la figure?
Ha traiſtres ſcorpions. Ha beſtes ſerpentines:
Vous eſtes on le veoit, de la race de celles
Neuf indiſcretes Sœurs, qui par les neuf pucelles
Receurent le payment de leur langues malignes.

FIN DV SECOND LIVRE
DES PASSETEMS.

TROISIEME LIVRE
DES PASSETEMS DE IAN ANTOINE DE BAIF.

A MONSIEVR DE BELOT.

VA, *Muſe, & vole où Garonne*
Laue le mur, qui couronne
Bordeaux: & cherche par tout
Trauerſant de bout en bout,
Mon BELOT, *qui la partie,*
De mon ame mi-partie,
La meilleure oſta de moy,
L'emportant auecque ſoy.
Va, vole & le cherche, Muſe:
Non: à chercher ne t'amuſe
L'aimé chef qui chacun jour
Fait auecque toy ſejour:
Mais d'vn prinſaut le rencontre,
Et ces paſſetems luy monſtre:
Quoy qu'il face où qu'il ſera
Il ne les repouſſera.
Où qu'il ſera, quoy qu'il face

Il faudra bien qu'il t'embrasse,
Tu le verras tout laisser
Pour te venir caresser.
Ie le voy là, ce me semble,
Comme en vn rond il assemble
Ses amis qu'il en ébat.
Ie voy qu'vn chacun debat
Pour toy, petite Thalie:
Si quelque sot te decrie,
Que ceux qui de toy ont soing
Confus renuoyent au loing.
Sus, il est tems ma Thalie,
Qu'aux premieres on t'alie,
Quand tu as de tes douceurs
De si vaillans defenseurs.
Sus, de la bande sçauante
Dans le ciel le renom plante,
Sans que leur nom ennobly
Soit mouillé de l'eau d'oubly:
Mais si quelque ignorant braue
Ecumant sur toy sa baue,
Soit noyé de l'enuieux
Le nom au lac oublieux.

AV ROY.

O ROY, dautant plus Grãd que Dieu vous fauorise
Sur les Rois les plus grands: Car il a conserué
D'orages perilleux vostre empire sauué,
La tempeste apaisant que la rage auoit mise.
Vostre jeunesse tendre ouuerte à la surprise

Fut en la main de Dieu, qui vous a preſerué.
CHARLE n'en douttez pas. Vous eſtes reſerué
Pour acheuer vn jour quelque grande entrepriſe.
Pour la religion la diſcorde abolie
La Paix en vos ſuiets vous verrez eſtablie,
Confirmee à jamais pour la derniere fois.
Puiſſe vne Paix vnir les peuples de la France,
Les vieilles aſſurant par nouuelle aliance.
Sente qui l'enfreindra la rigueur de vos loix,

A MONSIEVR DE SAVVE SECRETAIRE D'ESTAT.

FIZES, en qui l'honneur a pris ſi demourance,
La vertu ſa retraite, O que ie voudroy bien
Voir les bons, honorez par ce nouueau moyen,
Recueillir le doux fruit de ſi belle ordonnance!
Naguieres tous les biens ſans nulle pourvoyance
On ſouloit élargir. Souuent les gents de bien,
Et qui plus meritoyent, dezaſtrez n'auoyent rien:
Et qui moins le valoit en auoit abondance.
La Mere de mon Roy, qui en tout ſe propoſe,
D'éleuer le vray bien ſur le vice abatu,
A fait qu'auecques choix des bienfaits on diſpoſe.
O ſageſſe admirable & mode non commune!
Qui ruine le mal, eſtabliſt la vertu,
Et fait que la raiſon commande à la Fortune.

EPITAPHE DE NICOLAS EZELIN.

MOrtels, guettez à vous : Nul hõme ne ſçait l'heure
Qu'il luy conuient ſortir hors de ceſte demeure.
Bien heureux qui bien vit pour faire belle fin:
Bien heureux qui bien meurt. Nicolas Ezelin
Agé de ſoyſſante ans auoit franchi ſon âge,
Auecque le beau los de vertueux & ſage,
Des vices ennemi, des vertus amateur,
Doux à ſes compagnons, des Grands obſeruateur,
Honoré des petits. Des veuves la retrette,
L'apuy des orfelins : de qui auoit ſoufrete,
L'amiable ſecours : Auecque ce beau los
Paſſe de ce trauail en l'éternel repos.
La veille de Noel ayant fait tout l'office
Que le bon Chreſtien doit au diuin ſeruice:
Pu du celeſte pain s'apreſtoit au repas:
Sain le mal il reçoit qui le meine au trepas,
Ains au diuin repas. Son cors giſt en la biere:
Son eſprit vit aux cieux. Vne fille heritiere
Vnique de ſon nom, & de ſon renom beau,
Auec ſon cher époux luy donne ce tombeau.

MASCARADE D'VNE SIBYLLE.

SI Apollon jadis enamouré
De ma beauté, pour guerdon honorable,
Comme vn ſablon mon âge venerable
D'ans en grand nombre a jadis honoré.

Si le deuin en Delphes adoré
M'a faict vn don d'vne voix veritable,
Ores ma voix plus que jamais valable
Chante vn deſtin en ta gloire aueré.
Ie te voy ja bien loing du populaire,
Aux plus puiſſans de la terre complaire,
Voire complaire au plus puiſſant des Dieux.
Ie voy deſia la flambante eſcarlate,
Qui ſur ton chef ſon bel honneur éclatte,
Heureux Prelat, attendre encore mieux.

DV PORTEMENT ENVERS L'AMY.

SI tu te cognois bien, tu te donneras garde
D'vſer enuers celuy d'vne façon raillarde,
De qui tu fais l'amy. car comme il eſt certain
Que la femme d'honneur n'a rien de la putain:
Auſſi le bon amy eſt du tout diſſemblable
D'auecques le flateur & Plaiſant variable.
Il eſt vn autre vice encores differant
De ce vice mauuais, vice encore plus grand:
Vne apreſſe ſauuage & rude & mal tretable,
Qui d'vn menton razé ſe fét recommendable
Auec des noires dents: tenant pour arreſté,
Que c'eſt la vertu vraye & pure liberté.
Mais la vraye vertu entre les deux moyenne,
Il faut que tout le bon des deux pars elle tienne,
Et léſſe le mauuais: le mal jamais ne faut
De venir par l'éccez, ou bien par le defaut.

VVLCAN, PALLAS, ERECTEE.

LA nature ne peut faire
Ce que l'art assembler ouse:
Vn enfant sans mere,
Vn mary sans vne épouse.

AMOVR ÆLE'.

AMour ælé tu vis le foudre ælé,
Et de ton feu son feu tu as bruslé:
Prouuant, Amour, que de ton feu tu peux
Fort sur tous feux brusler tous autres feux.

DE COTIN.

TV as l'ame autant contrefaicte,
Cotin, comme tu as le cors:
Car en la forme du dehors
Du dedans l'image est pourtraicte.

DE L'AMITIE' D'AMOVR ET DES MVSES.

LES Muses Sœurs Amour ne craignant pas
Bien que cruel, le suiuent pas à pas,
Et de cœur franc le cherissent: mais feignent
D'endoctrincr, & mesme le dedaignent,
Qui veut chanter exempt de son flambeau.
Ou, qui se met à quelque chant nouueau,
D'amour ayant sa chere ame agitee,
Elles vers luy toutes d'vne boutee

Prennent leur courſe. & temoing ie ſeray,
Aux yeux de tous que ce propos eſt vray.
Car ſi quelque homme ou quelque Dieu j'eſſaye
D'aller chanter, & ma langue begaye
Et ie ne puis chanter comme dauant.
Mais ſi d'Amour ie veu mettre en auant
Quelque ditier, vne chanſon gentile
Incontinent de ma bouche diſtile.

AV ROY.

SIRE celuy qui le premier conçut
L'art de marquer la voix par l'écriture,
Ou fut vn Dieu luy-meſme de nature,
Ou bien d'vn Dieu ce preſent il reçut.
Par ce bel art des humains la façon
Iadis brutale, eſt aujourdhuy polie,
Par ce bel art vne loy nous ralie
Deſous vn Roy d'vne religion.
Par ce bel art les actes valeureux
Des plus grands Chefs jamais ne s'enuieilliſſent:
Par ce bel art mille arts ne s'aboliſſent,
Qui les humains font vivre bien heureux.

AV SIEVR SABATIER
COMMIS A L'ESPARGNE.

SAbatier, adieu liberté:
L'an reuient, reuien à ta charge.
Il faut reſider arreſté
Sans courir au loin ny au large.
Tu t'es aſſez repatrié,

Vien le coul ſous le joug remettre,
Pour tout vn an eſtre lié
A conter payer & promettre.
Quiconque l'epargne nomas,
Tu ne ſçauois nommer les choſes:
Car ſous tel nom caché tu as
Tout le rebours que ne propoſes.
En l'Epargne on n'epargne rien:
Toute ſomme auant qu'on l'aporte,
A deſia tout preſt le moyen,
Par où vient qui ſoudain l'emporte.
Qu'eſt-ce de l'or & de l'argent?
Qui les theſoriſe en eſt pale.
Du Prince à donner diligent
Viue la grace liberale.
Viue mon Roy, qui liberal
Ses beaux preſents ne me refuſe:
Viuez ô noble ſang Royal,
Qui daignez honorer ma Muſe.
Vos noms louez on benira
Mille & mille ans dedans mon livre.
Voſtre ſiecle heureux on dira,
Quand viuoyent qui vous faiſoyent viure.
Tu n'y mourras, ô SABATIER,
Pour l'amitié particuliere,
Dont tu gaignas le cœur entier
De ma Muſe à toy familiere.
Pour auoir de nous merité
Ce qui des noms prolonge l'âge,
FITES & ſon integrité
Reuivront en plus d'vne page.

SVR LE PORTAIL DV CHASTEAV DE SEDAN.

Minerve, qui a pris les chaſteaux en ſa garde,
De ſa douce faueur cette fortreſſe garde:
Aux bons Roys de la France hors de fauſſe traiſon,
La place conſeruant, le maitre, & la maiſon.
O, Paſſant, Si tu hais le noble nom de France,
Pour toy dans cette place il n'eſt point d'aſſurance.
Si tu tiens ſon party en toute fermeté,
Entre: tu y ſeras en paix & ſeureté.

A MADAMOISELLE ESPERANCE DE LA CROIX.

Bien que la mort à ton bien trop contraire
T'ait en vn an donné plus d'vn malheur,
T'otant celuy duquel tu eſtois ſeur:
Ta chere mere, vne fille, & ſon frere:
Retien tes pleurs, tes chauds ſoupirs fay taire:
Donne relâche, ô Mere, à ta douleur.
Tes yeux eſſuye, allege ton doux cœur:
Mẽ quelque fin à ta plainte ordinaire.
Les pleures-tu pource qu'ils ſont là haut,
Loin des malheurs de la vie mortelle,
A qui des pleurs des viuans il ne chaut?
Les penſes-tu par larmes ſecourir?
Ne pleure plus: la loy de Dieu eſt telle.
Soit toſt, ſoit tard, nous viuons pour mourir.

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE BOVRBON.

DE quel preſent pluſtoſt te pourroy-je étrener,
Prelat noble vraiment d'ancienne nobleſſe:
Mais bien plus noble encor pour celle gentilleſſe,
Dont ta noble vertu vient ton chef couronner.
Qui fait les étrangers, & les tiens s'étonner:
Car à l'enuy dans toy l'vne & l'autre ſe dreſſe
Ta race & ta vertu, à qui ſera maitreſſe,
A qui des deux pourra plus d'honneur te donner.
Qu'ay-je bien pour t'offrir? ſans en prẽdre grãd' peine,
Si je vouloy m'aider de la loy de l'étrene,
De demande j'iroy t'aſſaillir le premier.
Mais allant rondement de mon gré ie m'auance,
Aujourdhuy que l'an neuf ſon retour recommence,
Pour à toy me donnant du tout me dedier.

MASCARADE.

MAitreſſes, nous ſommes en peines,
Vous voyez noſtre acouſtrement,
Si vous n'étiez tant inhumaines
Nous ſerions veſtus autrement.
Oſtés-nous donques du tourment
Où nous tient voſtre rigueur fiere,
Et nous prendrons habillement
De plus conuenante maniere.

POVR LA MESME.

SI nous eſtions, mes Damoiſelles,
Autant cruels que vous cruelles,

Nous vous ſouheterions nos peines,
Sans vous deſirer les auoir
Nous voulons vous les faire voir,
Eſperans que ſerez humaines.

POVR LA MESME.

SI pour voir nos peines cruelles
Vous en deuenez moins rebelles,
Amour vous les face éprouuer:
S'il le faiſoit, quelque allegeance,
(Ou bien vaine eſt noſtre eſperance)
Lors nous pourrions en vous trouuer.

A IAN BRINON.

NE me demande plus, mon Brinon, nulle étreine,
Que ma Muſe ſouloit te donner tous les ans,
De vers Grecs & Latins: Tous ces ébas plaiſans
On requerroit de moy d'vne demande veine.
La Muſe tire à ſoy l'eſperit franc de peine:
Au mien elle refuſe aujourdhuy ſes preſens,
Pour mille triſtes ſoins aux chanſons mal-duiſans,
Que l'âge plus ſongeard apres la barbe ameine.
Il eſt tems de pouruoir (me dit la pauureté,
La palle pauureté me tirant par l'oreille)
Pour ſe nourrir l'hyuer tandis qu'on a l'æté.
Quitte moy pour vn tems & la Muſe & l'Amour,
Ton peu de bien ordonne & tu feras merueille
De reprendre la Muſe & l'Amour quelque jour.

LA ROYNE AV ROY HENRY.

SI j'euſſe u le pouoir ainſi que le courage
De laiſſer icy bas ce terreſtre fardeau,
Et faire auecques vous ou pour vous le voyage,
Qu'vn chacun trouue laid, qui me ſemble ſi beau,
Que mon heur ſeroit grãd! mais puis que Dieu tout ſage
Refrenant mon deſir, me defend le tombeau:
Autant qu'il m'eſt permis, ſoit que ie viue ou meure,
Ie vous honoreray des larmes que ie pleure.

EPITAPHE DE BRELANDE.

DOù vient que la terre eſt couuerte
En cet endroit d'herbes méchantes,
Veu que tout-autour elle eſt verte
De bonnes herbes y naiſſantes?
De Brelande icy enterree
L'vnique peſte de noſtre âge,
Cette peſte s'eſt engendree
En ce ſeul endroit de l'herbage.
Et ſelon que ie puis entendre,
L'ellebore de la ceruelle,
Du cœur la ceguë s'engendre,
Et de la langue la morelle.

EPITAPHE D'ANNE DE MOMMORENCY CONNESTABLE.

CEluy qui a vécu huit dizaines d'annees,
Qui a de ſon viuant huit batailles donnees,

En la huitiéme eſt mort de huit playes mortelles.
N'en trouués-vous que ſept, faiſant le conte d'elles,
Et non pas huit du tout ? Il reçut en ſon cors
De l'ennemy cruel, ſept playes par dehors:
La huitiéme au dedans de regret il ſe fit,
Quand ſans vanger ſon Roy, mis à mort il ſe vit.

ANAGRAMME DE MADELEINE DE BAIF.

VOſtre non eſt ſeant A DAME BIEN FIDELE,
D'AME FIDELE A BIEN, *qui hautement publie:*
BANDE FIDELE M'A, MA BANDE LE DEFIE
L'ennemy qui nous fait guerre perpetuelle.
C'eſt l'ennemy de Dieu, *que l'ennemy j'appelle,*
Pour l'abatre & le veincre en Dieu ie me confie,
Qui maugré ſes efforts, en l'eternelle vie
Me doit faire joüir de la gloire eternelle.
Là, j'auray le guerdon DINE D'AME FEABLE,
Icy ie combatray tant que ſeray viuante,
D'AME *à* Dieu BIEN FEALE, *inuincible, immuable.*
La bande qui me ſuit, eſt des vertus la bande:
L'ennemy qui me hait, eſt la troupe méchante
Des vices & pechez: mais ſur eux ie commande.

CONTRE VN MEDISANT.

CHacun qui voit ta ſotte mediſance,
Petit punais, me dit: Comment, Baif ?

Te sens-tu point comme il te pique au vif?
Ne veux-tu pas en faire la vengeance?
Mais j'en reçoy si peu si peu d'offence,
Que j'ay pitié de toy, pauure chetif,
Qui à ta honte as esté si hatif
De m'attaquer par ton outrecuidance.
Cent tels que toy me voudroyent terrasser,
Pendus à moy, lesquels sans me lasser,
Comme Guenons, ie porterois à l'aise.
Mais s'ils estoyent punais comme tu l'es,
Comme Lichas fut traitté d'Hercules,
Ie traitteroy cette bande punaise.

RONsard, qui es autant amy de la Vertu,
Comme vray ennemy de la mechanceté:
Tu dis que ie deurois punir la fausseté
D'vn qui cuide fouler mon honneur abbatu.
Mon amy de cœur franc, que me conseilles-tu?
Si quand il dit mon nom, il a tousiours chanté
En apert mon honneur: s'il en a detracté,
En ne me nommant point, ie n'en donne vn festu.
De si traitres médits aussi me ressentir,
D'vn qui dit bien deuant, en derriere médit,
Ce seroit l'empescher d'vn jour s'en repentir:
Quand il reconoitra que j'en fay peu de cas:
Quand tous sçauront que tout ce qu'vn si méchãt dit,
Du moindre homme de bien, le courroux ne vaut pas.

ALis, ie te conoy vray amy sans feintise,
Qui sçais auec l'amy aimer parfaitement,
Qui sçais où l'amy hait, haïr mortellement,

Ayant de mon honneur la vengeance entrepriſe.
Ta bonne volonté, comme ie doy, ie priſe:
Mais ie te veu prier ne penſer ſeulement
A me vouloir vanger, d'vn qui ſi traitrement
M'outrageant, de ſoy-meſme a la vengeance priſe:
Alis, il ne vaut pas qu'vn ſi homme de bien
Penſe qu'vn ſi méchant (qui du tout ne vaut rien
Qu'à braſſer trahiſons, nourriſſon de l'enuie)
Qu'vn ſi méchant ſoit né! Tu luy fais plus d'honneur
En tes vers le blâmant, que ce faux blaſonneur,
Par les ſiens n'en pourroit aquerir de ſa vie.

EPITAPHE.

De penſemens fautifs, ô foy mal-aſſuree!
Cette Royne, bon Dieu, qui la paix embraſſoit,
Rien que toute allegreſſe en ſon cœur ne penſoit
Pour orner de ſon fils l'alliance jurée.
Qui s'apretant joyeuſe à la feſte eſperee
Vn ſpectacle nouueau pour le peuple dreſſoit,
Deſirant ſa faueur: ſurpriſe elle reçoit
La playe de la mort, quand moins eſt deſiree.
O mort! que ne l'as-tu des ennuis deliuree,
Lors que de toutes pars tant de troubles couroyent,
La France forſenant de fureur enyuree.
C'eſt le ſegret de Dieu, qui prouua ſa conſtance
Au combat des trauaux, qui ſon âme entouroyent,
Dont ailleurs qu'en la terre eſtoit la recompenſe.

DES CVEVRS DES SEIGNEVRS DE L'AVBEPINE, PERE ET EILS, SECRETAIRES D'ESTAT.

O Cœurs qui reposez en cette sepulture,
Que vous estes heureux de n'auoir sentiment
Du siecle où nous viuons en trauail & tourment,
Engloutis & plongez en vice & forfaiture!
Ie vous beny d'auoir en vostre maison pure,
Logé deux beaux esprits: douez d'entendement,
Pour sçauoir trauerser le monde saintement,
Non tachez, non souillez ny de mal ny d'ordure.
Aujourdhuy, beaux Esprits, au ciel vous receuez
Le pris qu'en bien viuant merité vous auez:
Nous viuons où quasi c'est honte de bien viure.
Que le bon DIEV touché de nos cris douloureux,
Ou nous donne soudain vn âge plus heureux,
Ou nous face plustost où vous estes vous suiure.

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANIOV FILS ET FRERE DE ROY.

ESTRE *né fils de* ROY, GRAND DVC *victorieux*,
D'vne si vertueuse & tant prudante MERE,
Et d'vn grand ROY de France estre le premier frere,
C'est vn rare present de la faueur des cieux.
Puis embrassant l'honeur & la foy des Aieux,
Et maintenant les loix de sa Patrïe chére,
Pour son Frere treschér les rebelles deffére,

Vous

Vous donne entre les DVCS *vn rang tresglorieux.*
Au printems de voſtre âge vne telle victoire,
Contre l'ennemy fort & d'hommes & de cœur,
Orne tant de vertus d'vne excellente gloire.
Mais de tant de milliers ayant jonché la terre,
*Vaincueur de l'*Ennemy *de vous eſtre vaincueur,*
Vous éleue en honneur ſur tous les Chefs *de guerre.*

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL DE LORRAINE.

GRand Prelat, quand ie ſuis preſt de me preſenter
Deuant voſtre hauteſſe, & qu'à part moy ie penſe,
Des Muſes quel preſent ie pourrois inuenter,
Que j'oſerois offrir deuant voſtre excellence.
I'ay peur, & non à tort, de vous mécontenter,
Soit que ie penſe en moy ma petite puiſſance,
Soit qu'indiſcretement venant à rechanter
Ce qu'on vous a chanté vos oreilles j'offenſe.
Quel homme de renom écriuant en langage
Grec, Romain, ou François, ne vous a fait hommage
Du mieux qu'il ſçache dire, honorant vos vertus?
Cecy fait que ie crain vous donner des redites,
Mais ie pren cœur voyant vos infinis merites:
Car de la plus grand' part encore ils ſe ſont tus.

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ALENCON.

O FRANCOIS, noble ſang, qui viuant raportez
Voſtre ayeul, pere aimé de tout art & ſcience,

Voſtre beau nom conu nous porte vne aſſurance,
Que promt & liberal les lettres ſuportez:
Mais la preuue & l'effét dont benin enhortez
De voſtre ayde & faueur noſtre viue eſperance,
Enjoint que vos honneurs mettions en aparance,
Vos honneurs juſqu'au ciel par les Muſes portez.
Ce ſont elles par qui les ſiecles à venir
Sçauront le beau lien qui trois Freres acorde,
Pour veincueurs non-veincus par tout les maintenir.
Princes, viuez amis: rejettez la diſcorde:
Entre vous la rancueur ne puiſſe entreuenir:
Comme vos ans croitront, croiſſe voſtre concorde.

A L'ENVIEVX.

MAis, Enuieux, quel plaiſir
Prens-tu d'ainſi me choiſir,
Qui ſuis trop petit Poëte,
Sur qui l'Enuie ſe jette,
Pour éclater de ta voix
Les miſerables abboys
Encontre ma renommee,
Qui s'en vient d'eſtre ſemee?
Va t'adreſſer à celuy
Qui ſe donne de l'ennuy,
A fin qu'vn chapeau d'ierre
Sa fiere teſte luy ſerre,
A celuy dauant qui luit
La chandelle toute nuit,
Qui dés la prime rencontre
De quelque docte a la montre,

A celuy qui ſtudieux
A meurdris ſes ſçauans yeux,
Et qui en ſa couleur palle
Quelque grand ſçauoir étalle.
Quant à moy, ny chaſsieux
De veiller ie n'ay les yeux,
Que, ie jure, de ma vie,
Quand ils en ont u l'enuie,
Ie n'ay fraudez du ſommeil:
Ny mon viſage vermeil,
Pour trop grande étude encore
Deffét ne ſe decolore.
Laiſſe moy, ie ne fay rien,
Petit ſot, qui vaille bien
Pour ſa façon, qu'en la ſorte
Vn toy enuie luy porte.
Di Sottelet, qui t'emeut,
Qu'eſt-ce qui faire te peut
Enuieux ſur quelque choſe
Que par plaiſir ie compoſe?
Mais cela qui contre moy
Te fait enuieux, ie croy,
C'eſt le peu de renommee
Qui eſt ja de moy ſemee.
Or ſi tu veux faire bien,
Ou ne fay ſemblant de rien,
Ou bien à la renommee
Pren toy, qui déja ſemee
Parle en bonne part de moy,
Et ne ſonne mot de toy.

EPITAPHE D'ANDRE' NAVGER.

NOn tous, Nauger, non tous nous ne mourons,
Non non la mort n'emploie ſa puiſſance
Sur nous, Nauger, qui auons l'aſſurance
Des vers par qui viuans nous demourons.
Tu vis encor quand nous rememorons
Tes chans bien-faits: & toy, qui de la France
Eus le tombeau, de Venuſe naiſſance,
Mort mieux que vif viuans nous t'honorons.
Ronſard, & moy Baif, qui ta memoire
Solennifons, ce loricr, ce lierre,
Ces fleurs, ce miel, ce lait, ce vin nouueau,
Ronſard ſoigneux de ta viuante gloire,
Moy ton Baif né de ta meſme terre,
Auec nos pleurs donnons à ton tombeau.

BRINON A SA SIDERE,
DV GREC DE DORAT.

SIdere, quand, face à face,
En tes beautez, en ta grace,
Amirable ie te vois,
Adonc ma langue ſans voix
Demeure comme liee.
Le vre ſur le vre preſſee,
Adonques ie me tien coy
Debout ſans dire pourquoy,
Gelé comme de la glace,
Sans qu'autre choſe ie face,
Que ficher en toy penſans

Mes yeux, mon ame & mes ſens.
Mais ce n'eſt rien de merueille,
Si pâmé ie m'émerueille,
Arreſtant ſur toy mes yeux,
Comme d'vne ſœur des Dieux,
Non d'vne femme mortelle,
M'étonnant de façon telle,
Que ie ne puis dire rien,
Ny meſme ie ne puis bien
Tant ſoit peu demy-decloſes
Entrouurir mes levres cloſes.
Mais bien que muët ſans voix,
Bien que ſans parler ie ſois,
Pour cela moins, ô Sidere,
Deuot ie ne te reuere,
Que ſi à toy ie parlois.
Pour les hommes ſert la voix
Enuers les hommes : mais l'ame
Enuers les Dieux qu'on reclame.

A GVILLAVME DE GENNES.

GEnnes, ois-tu pas la rage
Des vens par l'air forcenans,
Ne ſens-tu pas que noſtre âge,
Les ans legers amenans
Auec eux, pour la jeuneſſe
Laiſſent l'oiſiue vieilleſſe?
La neige nous amonneſte,
Blanchiſſante par les chams,
Des Griſons, qui noſtre teſte
Blanchiront en peu de tems:

Voy dans la triſte froidure
La mort de noſtre verdure.
Ne prenons ſoin de la guerre,
Ny de ce que le Turc fait:
Soit qu'au ciel monte la terre,
soit que pour noſtre forfait
Le ciel deualant acable
Noſtre race miſerable,
Viuons deliures de peine:
O Gennes, ne nous gennons
Trompez d'eſperance vaine:
Mais ce viure demenons
Sans ſoin au jour la journee,
Peu ſoigneux de l'autre annee.
Heureux celuy qui peut dire,
Gennes, ie véquis hier,
Et qui le paſſé martyre
Peut gaiement oublier,
Eteignant des ſoins la troupe
Au vin qui flote en la coupe.
Que le ſouper on apreſte
Sur tout riant d'vn bon vin,
Et pour ceindre noſtre teſte
Qu'on ait le lorier diuin.
Tahureau ſeul ie demande
En noſtre petite bande:
Qui de ſa guiterre douce
Tous nos ſoucis charmera,
Quand des fredons de ſon pouſſe
Les cordes il touchera,
Deſſous ſa gaie cadance

Reglant noſtre libre dance.
Mais puis que ſelon Mimnerme,
Les hommes n'ont nul plaiſir
Sans l'amour, comme l'afferme
Horace, il te faut choiſir
La jeune garce égaree,
Dont ta table ſoit paree.
Mais mon Tahureau j'auiſe,
Qui ſa guiterre detand,
Et ſondant en mignardiſe
Tout à ſa Marie entand,
Qui nous l'oſte, & ſe l'aſſure
Etreint d'vne foy parjure.
Ie le voy comme il la baiſe,
Ie voy leurs langues luitter,
Ie les voy ſe pâmer d'aiſe,
Ie les voy s'entrirriter,
A qui de plus grand' delice
Fera que l'autre periſſe.
Mais donne à Panjas Charlote,
Qui par ſus toutes luy rit:
Tout friſſonneux il tremblote,
Luy donnant tout ſon eſprit.
Pour moy la premiere donne,
Car toute garce m'eſt bonne.
Soit qu'elle ait blanche la face,
Ou ſoit qu'elle ait brun le teint,
S'elle a tant ſoit peu de grace
D'vn trait d'œil elle m'ateint,
Ou ſoit qu'elle ſoit graſſéte,
Ou ſoit qu'elle ſoit grailete.

Fai ſeulement qu'on apreſte
Le lit flairant de ſenteurs,
Et tu verras quelle feſte
Nous ferons à ces douceurs,
Dont la mignarde Deeſſe
Flatte la tendre jeuneſſe.

VOEV.

TAndis que Boyuin ut à ſoy
Le vaillant d'vn liard d'alloy,
Pour auoir du vin dequoy boire,
Il a touſiours gaigné la gloire
Sur tous les meilleurs biberons:
Et n'y épargnoit éperons,
Comme harencs, jambons, ſauciſſes,
Ceruelas, formages, épices,
Breſil, & porc, & beuf fumé,
Pour s'alterer au vin aimé:
Auquel il a fait telle guerre,
Que rien, ſinon ce freſle verre
Aujourdhuy reſter ne ſe veoit
De tous les grans biens qu'il auoit.
Boyuin, ce verre te dedie,
O Dieu Bacchus, & ſi te prie
Le receuoir autant à gré,
Qu'il t'eſt de bon cœur conſacré.
Si rien dedans il ne te donne,
O Dieu Bacchus, ne t'en étonne:
Il ne te donne que cela,
Et te donne tout ce qu'il a.

DE GRESSIN.

TV veux, Greſsin, que ie t'admire
Pour ton grand cœur & braue dire,
De quoy tu mepriſes la mort
Et dedaignes tout ſon effort:
Toy Greſsin qui n'as jamais braize
Au foyer, toy que la punaize
Et l'iregne peut dedaigner,
Qu'vn rat ne veut accompagner:
Toy qui n'as ne plat, n'eſcuelle,
Ny terrine, ny pot, ny ſelle:
Toy qui n'as vn demy landier,
Non pas vne ſeule culier.
Mais toy Greſsin, qui as vn pere
Auecques vne belle mere,
De qui les dents longues de faim
Macheroyent vn caillou de pain.
Vrayment ce t'eſt vne grand joye
De mener ceſte vie coye
Auec ton pere, & le ſoulas
De ton pere, deux eſchalas
Reueſtus de vieilles pieçailles
Des beaux haillons que tu leurs bailles,
Qui ſemblent eſtre faits ſi beaux
Pour eſpouuenter les oyſeaux.
Vrayment, Greſsin, ie ne m'eſtonne
De quoy voſtre concorde bonne
Vous fait eſtimer bien heureux.
Vous eſtes ſains & vigoureux:
Voſtre eſtomach treſbien digere

Ce que mangez en bonne chere.
Qui plus eſt vous ne craignez rien,
Ny la perte de voſtre bien,
Ny le feu, ny l'eau, ny l'orage,
Ny quelque perilleux naufrage,
Ny vous ne craignez, beaux amis,
Le ſac que font les ennemis.
Vous ne craignez ny pilleries,
Ny meurdres, ny briganderies,
Ny vous ne craignez la poiſon,
Ny nulle pire trahiſon:
Mais & de faim & de froidure,
Mais & de ſoif & de hallure,
Vous auez vos trois cors vous trois
Bien plus ſecs que le plus ſec bois,
Et que corne, & ſi quelque choſe
Plus ſeche que corne on propoſe.
Pourquoy ne ſerois-tu heureux,
Si ſain vioge vigoureux?
Nette de crachat eſt ta bouche,
Et jamais ton nez ne ſe mouche.
De ſueur tu n'es tourmenté.
Mais outre ceſte netteté
Il faut encore que ie mette,
Vne netteté bien plus nette.
C'eſt que ton cul, mon Greſinet,
Eſt plus qu'vne ſaliere net:
Car, Greſinet, tant qu'vn an dure
Tu n'en fais pas dix fois ordure.
Car, Greſinet, en douze mois
Tu n'en fais ordure dix fois:

Encore ce ſont crotelettes
Bien plus dures que ſe velettes,
Et tes dois tu n'en ſallirois
Si dans tes mains tu les virois.
Doncques vn tel heur ne meſpriſe:
Mais rom, Greſin, ton entrepriſe
De mourir: & vy vigoureux.
Car Greſin tu es trop heureux.

LES LYCAMBIDES.

OR nous jurons par les mains grandes
Du Roy des infernales bandes:
Nous jurons par la ſainčteté
De leur Royne, qu'en chaſteté
Iuſqu'aujourdhuy vrayment pucelles
Deſſous terre nous ſommes telles.
Mais qu'Archiloc trop enflammé
A vilainement difamé
Noſtre honneur, en ſes chanſons pleines
Contre nous d'injures vileines,
Honniſſant noſtre chaſteté
D'vn vers par vangeance jetté:
Employant ſes chanſons malines
Non à loüer les choſes dines:
Mais à noircir, faux blaſonneur,
Des filles le pudic honneur.
O vous pucelles de Parnaſſe,
Comme meiſtes vous tant de grace
Aux iambes injurieux
D'vn Poëte à tort furieux

Contre nous comme vous pucelles?
Mais s'il nous cognoissoit bien telles
Qu'il nous crte estre en ses écris,
Pourquoy de nostre amour épris,
(Si nous étions comme il raconte
Vilaines paillardes sans honte)
Vouloit-il dauant son courroux,
Se marier auecque nous?

D'ARCHILOC.

CErber ton triple chef moins que dauant sommeille,
Nul de tes yeux ne cligne, apres ta porte veille:
Aujourdhuy qu'Archiloc ayant quité le jour,
Est habitant nouueau de vostre noir sejour.
S'il a bien peu forcer les filles de Lycambe
D'abandonner le jour par son meurdrier iambe,
Il fera bien quitter le tenebreux sejour
Aux ames delà bas pour remonter au jour.

A LA ROYNE MERE DV ROY.

O ROYNE de vertu, si depuis dix annees,
Des le tems que l'espoir de venir à bon port,
Dessous vostre faueur, flate le deconfort
De mes Muses, helas, tousiours mal guerdonnees:
Si vous estes l'appuy de ces Muses mal nees
Sous vn mauuais destin, par vn destin plus fort
Renuersez leur malheur dessous vostre support,
Faisant filer pour moy meilleures destinees.

Ainſi le clair ſoleil recourant ſa carriere,
En ce monde abité de ſa grande lumiere
Ne voye rien plus beau ny meilleur que la France:
Vous voye proſperer & vous & voſtre race:
Voye entre vos enfans vnion paix & grace:
Enuers vous de leur part amour & reuerence.

A LA ROYNE DE NAVARRE DAVANT QV'ELLE FVST MARIEE.

RAre fleur de beauté, riche perle d'honneur,
De Rois & de grands Ducs Fille & ſœur honoree,
Qui de Princes & Rois alenuy deſiree,
D'vn ſeul Roy bien choiſi dois eſtre le bon heur.
Et bon heur des François par celeſte faueur,
Qui plante dans vos cœurs la concorde aſſuree:
Mais la France touſiours lon a vu decoree
D'vne de ce beau nom d'honneur & de valeur.
Marguerite à veſcu Sœur de François, la Tante
De Henri, nos bons Roys: Des Muſes le ſuport.
La Sœur du bon HENRI MARGVERITE *eſt viuante.*
Que le Piémont retient & la France deſire:
Mais vous du meſme nom luy donnez reconfort,
Luy faiſant voir en vous meſmes vertus reluire.

AV ROY.

SIre, Auguſte jadis grand monarque & puiſſant,
A qui vous ne cedez de grandeur de courage,

Souloit tendre la main auec vn doux viſage
Aux dons que luy offroit ſon peuple obeiſſant:
Et prenant du petit le plus petit preſant,
Auſſi bien que de ceux qui donnoyent dauantage,
Du bon cœur du ſuget aimoit le temoignage,
Non pas en la valeur de ſon don ſe plaiſant.
Ainſi fauoriſez de voſtre humble Poëte,
Qui vous donne ſes vers, & tout bien vous ſouhete,
Sinon l'etréne, au moins le ſouhet de ſon cœur.
Vous auez prou de biens. Dieu doint longue duree,
Et pour en bien jouir longue paix aſſuree:
Le Rebelle veincu vous ſente le vainqueur.

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANIOV.

A Vous Grand Duc d'Anjou païs de mes ayeux,
Fils & Frere de Roy, En qui tout bien abonde,
Quel don puis-ie donner qui n'ay rien en ce monde,
Qui vaille rencontrer grace deuant vos yeux?
A vous heureux Guerrier ſage & victorieux,
De qui le beau renom rempliſt la terre & l'onde,
Le don le mieux ſeant, ſi mon pouuoir ie ſonde,
Sont mes vers, qui bruiront vos beaux faits glorieux.
Mais, ô Bon Duc, ie crein que par mon humble ſtile
I'amoindriſſe l'honneur de vos hautes vertus.
A chanter hautement toute voix n'eſt abile.
Si voſtre ayde vne fois me conſole & reforce,
Les mieux chantans ſeront de mon chant combatus,
Voſtre faueur doublant & mon cœur & ma force.

A MONSIEVR DE SAVVE
SECRETAIRE D'ESTAT.

FISES, *en qui l'honneur choisit ſa demeurance,*
La vertu ſa retraite, O que ie voudroy bien
Voir les bons, honorez par ce nouueau moyen,
Recueillir quelque fruit de ſi belle ordonnance?
Naguiere tous les biens ſans nulle pouruoyance
Souloyent eſtre élargis. Souuent les gents de bien,
Qui mieux en meritoyēt, moins heureux n'auoyēt riē:
Et qui moins le valoit en auoit abondance.
La Mere de mon Roy, qui en tout ſe propoſe
D'éleuer le vray bien ſur le vice abatu,
Pourſuit qu'auecque choix de tous biens on diſpoſe.
O ſageſſe admirable, & mode non commune
Qui ruine le mal, établiſt la vertu,
Faiſant que la raiſon commande à la fortune.

SVR LA DEVISE
DES HVGVENOTS.

Victoire entiere.
Paix aſſuree.
Mort honneſte.

PAuures hommes perdus, pleins de vaines fallaces,
Qui portiez à vos couls voſtre diction de mort:
Qui trop outrecuidez contre Dieu le plus fort,
Et le Roy & les ſiens vomiſſiez vos menaces.
Vos cares que haußiez, aujourdhuy portez baſſes.
En vos deſſeins rompus reſſentez voſtre tort.
Dieu viuant & vaincueur au Roy donne confort:
Le preſerue & les ſiens de vos foles audaces.

Vos ſouhets & deſirs de pouſſiere & de verre,
Sont épandus au vent, ſont caſſez contre terre,
Sous le foudre élancé d'vn tourbillon diuin.
Viuans vous n'euſtes onc, ny l'entiere victoire
Ny la paix aſſuree: & perdans voſtre gloire
N'auez honeſte mort: mais trop honteuſe fin.

PRESAGE HIEROGLIFE.

VN pacifique Roy ſous la faueur des cieux,
Ayant d'Auguſte l'heur gouuernera la terre,
Par les arts & moyens & de paix & de guerre,
D'vn foudroyant courroux creuant les vicieux.
Il chaſſe la fureur des ſuperſtitieux:
Ramene le bon tems qui les chaſtre & reſerre:
De vraye pieté la Barbarie aterre
Par juſtice qui ſuit l'augure gracieux.
Et demeuré vaincueur d'vne victoire heureuſe
En libre ſeureté de la paix plantureuſe
Commerces & chemins aux peuples ouurira.
Aux ſiens élargira par ſage pourvoyance
En repos aſſuré de tous biens abondance.
DIEV fin & chef de tout par vœu remercira.

DE BAVIN.

BAuin qui ne veoit guiere cler
N'a point de la clarté de l'ær
Lors qu'il fait beau la jouiſſance.
Du verd gay la reiouiſſance
N'eſt pour luy. Les prez fleuriſſans

Des

Des herbes s'epanouiſſans,
Au renouueau ne luy agreent:
Les chams dorez ne le recreent
Alors que plus blonde Ceres
Fait heriçonner ſes foreſts.
Il a belles tapiſſeries,
Il a fort rares pierreries,
Riches meubles en ſa maiſon,
Des pieces d'or à grand' foiſon,
Des plus exquiſes pourtraitures
En images & en peintures.
Tous ces meubles, & ces joyaux
Sont luiſans, ſont vernis, ſont beaux:
Sa femme eſt tant laide & vileine
Et ſi hideuſe à veoir, qu'à peine
(Ce croy-ie) la meſme laideur
Ne te feroit plus grand hideur.
Or malheureux en mille choſes
Dont ſes prunelles ſont forcloſes,
Bavin eſt heureux en vn point:
C'eſt que ſa femme il ne voit point.

DE BENEST.

QVI t'a donné conſeil, Beneſt,
D'enaziller ton adultere?
Badin mary, par là ce n'eſt,
Que coupaut il t'en ſouloit faire.
Pauure ſot, tu n'y gaignes rien,
Ta femme n'y perd nullement:
Touſiours ſon paillard auſsi bien
A de quoy faire le payment.

DE MARMOT.

SER René m'auoit donné
Vn bussolin de siucte:
Quand Marmot l'ut alené,
Merde fine elle s'est faite.

A CHARLOTE.

C'EST à faire aux mal apriſes
N'eſtre point d'amour épriſes,
Et ne ſe faire valoir:
Et creindre tant d'vne mere
La langue & l'œil trop ſeuere,
Qu'on ſe mette à nonchalоir.
Le mignon de Cytheree
T'a Charlote enamouree,
Et t'a fait jetter bien loin
Ton fil ta ſoye & ta laine.
Tu as la poitrine pleine,
Pleine d'vn bien autre ſoin.
Qui vient de la bonne grace
De Camil que nul ne paſſe,
Soit à dreſſer vn cheual,
Soit à ſauter, ſoit à faire
Mille voltes pour te plaire,
Soit à bien dancer vn bal.
Nul mieux de douce merucille,
Ne ſçait (enchantant l'oreille)
Tenir les eſprits rauis,
Quand il chante & ſon lut touche:

Nul ne verſe de la bouche
Vn plus gracieux deuis.

A MARIE.

O *Rebelle maintenant des dons de Venus aſſuree,*
Lors qu'à ta gloire viendra l'æle non encor eſperee,
Quãd ce beau poil ſera chut, qui ſur tes épaulles volete,
Quãd ce teint, qui maintenãt éteint la roſe vermeillette,
Changé, Marie, mûra cette face en face ridee
Las (diras-tu au miroir te trouuant ainſi changee)
Le cœur que j'ay aujourdhuy que ne l'auoy-ie en mon jeune âge,
Ou qu'au courage que j'ay ne reuiẽt mõ premier viſage!

DE GVILLOT.

QVI *dit que Guillot put le vin*
Qu'il but à ſon ſouper hier,
Il faut, car Guillot fet metier:
Boyre du ſoir juſqu'au matin.

EPITAPHE DE BATIER.

BATIER *repoſe icy, non fait: on ne peut dire*
Repoſer d'vn qui fut des plus mechans le pire.
Son cors, ains ſa charogne, y prend ſa pourriture,
Qui donne à maint ſerpent neſſance & nourriture,
Comme chaque partie auoit propre ſemance
Pour couuer des ſerpents la venimeuſe enjance.
De ſes deux yeux hideux deux baſilics naquirent,
Cent ſcorpions coüez de ſa langue ſe firent,

Vn crapaut de ſon cœur, vn lezard de ſon foye,
Vn roux aſpic neſſant dans ſes poumons tournoye,
Dans ſa rate vn auuain : ſa puante ceruelle
Produit cent couleuvreaux. Dans ſes os ſa mouelle
Groulle de chenilleaux : de ſes infetes veines,
Qui d'vn noir ſang caillé croupiſſoyent toutes pleines,
Et de ſes nerfs pourris, mille ſerpents qui neſſent,
De ſa meſme charogne engendrez ſe repeſſent.
Dedans vn lougarou ſon ame condamnee,
Par ce monde acompliſt ſa peine deſtinee.
Le jour en quelque creus il ſe cache ſous terre
Haïſſant la lumiere : & toute la nuit erre
S'arreſtant aux carfours. Là de longues hullees,
Il fait hideuſement retentir les valees.
Il crie par trois fois. Les mâtins s'en effroyent,
Et repondant aux cris de toutes pars aboyent.
Bâtier en ces hauts cris faiſant ſa penitance,
Auertit les humains de fuïr la mechance.
Nul n'ait compaſſion de Batier. Que perſonne
N'ait pitié de ſon mal : car Dieu juſte l'ordonne.

A PIERRE LE BRVN DIT LA MOTTE.

DE MARIE.

LE BRVN, tu la cognois la brune,
La brune au cors gent : elle eſt vne
De celles qui le talon court,
Et qui ont le feſſier trop lourd,
Dont le pois tirant contrebas
A l'aiſe ne leur permet pas

D'eſtre ſur piés. Quoy qu'on m'en diſe,
Trop ſa mouuante mignardiſe
Sent ce qu'elle eſt: & trop laſſiues
Me ſemblent ſes œillades viues.
Par trop folâtre eſt ſon maintien:
La preude femme ne peut bien
Contrefaire naïvement
Vn ſi debordé mouuement:
Bien que la garſe pratiquee
Peut contrefaire la ſucree.
Mais quoy? veux-tu que ie te die
Ce que ie penſe de Marie?
Ce qu'elle fét luy ſied trop bien,
Pour me ſembler femme de bien.

AV SEIGNEVR I. DV FAVR.

PVis que tu vas de ta douce merueille
Rauir le bal des Garomnides Sœurs,
Qui ſuit, quittant la cueillette des fleurs,
Ton miel plus doux que l'œuure de l'abeille:
Puis que, du Faur, ton retour s'apareille,
Nous n'orrons plus tes muſiques douceurs,
Plus de ton lut les doux ſons rauiſſeurs
N'enuoleront nos eſprits par l'oreille.
Mais quelque part que faces ton ſejour
Ne m'oubli pas, mais de toy chacun jour
Soit en bon lieu noſtre amitié nommee
Auſſi ſouuent, comme en plaiſant émoy
Par les deuis de Claudin & de moy,
Se redira ta ſainte renommee.

DE BERTRAND BERGER DE MONTANBEVF.

ET quoy, Muſe, es tu derniere
A te monſtrer en lumiere
Pour honorer ton Berger?
Si Berger tu oſes dire
Celuy, qui laiſſant le rire
Pourſuit vn vers non leger:
Celuy qui alécart laiſſe
Le chemin que tient la preſſe,
S'en frayant vn tout nouueau
En ſa douce fantaſie,
Aux chants d'vne poëſie
Inuentee en ſon cerueau.
Celuy qui n'a en écharpe
Ne lut, ne ſiſtre, ny harpe:
A qui le Dieu des eſtours
Donne la tonante rage
Dont il enfle le courage
Des ſouldars par ſes tabours.
Lors que ſon chant magnanime
D'vn vers reſonnant anime
Le plus endormy ſouldart,
Et que hautemant il tonne
Et boulleuerſe & canonne
D'vn fort l'ébranlé rampart.
Lors que belliqueux poëte
Il fait bondir ſa trompette,
De telle aléne qu'il faut:
Repreſentant les alarmes

Et le claquetis des armes
Qu'on oit au choc de l'aſſaut.
Toutefois le dieu qui priſe
Tes vers, & te fauoriſe,
Dieu de guerre & dieu de paix,
A l'vne & à l'autre adeſtre
Ainſi que luy t'a fait eſtre,
Toy qui de ſon miel te pais.
Bien que par fois tu bedonnes,
Et bien que par fois tu tonnes
De Mars les troubles diuers,
Du tout la paix tu ne laiſſes,
Mais quelque fois tu t'abaiſſes
Iuſqu'à l'orner de tes vers.
Eſt-il ſon que tu n'exprimes
Dans le naïf de tes rimes,
Soit le tintin des oyſeaux,
Soit des couſteaux l'armonie
Que le cuiſinier manie,
Soit les horlogins apeaux,
Soit le triquetrac encores?
Triquetracant vn vers ores,
Ores le carillonant,
L'achigigotant de ſorte,
Le tintant, ou de main forte
Au bedon le bedonant.
Mais ſus chante, ô Muſe douce,
Vne chanſon qui ſe pouſſe
Iuſqu'à la poſterité,
A fin qu'on ne la deçoiue,
Et ce poëte reçoiue

L'honneur qu'il a merité.
Sus donc à Berger ce metre
Tel que tu peux pour le mettre
Au premier front de ſes vers,
Temoing de la douceur belle
Qui doucement l'emmielle
En ſa vieilleſſe aux ans vers.
Quiconq te dira la mode
Par qui le vieil Eſiode
Fut poëte à ſon reueil,
Croy-le croy-le ô ſuiuant âge:
Ce Berger fait dauantage
Sans vn Aſcrien ſommeil.

D'VN CONTREFAIT.

IL n'eſt aiſé d'vn eſprit contrefaire,
Mais bien vn cors : en toy tout le contraire.
Car la nature en ton cors contrefait
De ton eſprit le vray portrait a fait:
Mais la laideur de ton hideux viſage,
Et de ton cors le contrefait brouillage,
Quel ſçauant peintre au naïf depeindroit,
Quand ſeulement le voir il ne voudroit?

DEVIS.

DIEV te gard fille? Et à vous. Qui eſt celle
Qu'ainſi tu ſuits ? Qu'en auez vous que faire?
Si ay vrayment. C'eſt ma maiſtreſſe qu'elle.
Auray ie bien ce que d'elle j'eſpere?

Poſſible ouy : mais quelle eſt voſtre affaire ?
Ie veux entrer. Porteʒ vous quelque choſe ?
Le bel éco. C'eſt aſſeʒ, laiſſeʒ faire,
Ia ne craigneʒ trouuer ſa porte cloſe.

LA MAISON DE BRVIT.

IL eſt vn certain lieu dans le milieu du monde
Entre les cieux, la terre, & la plaine de l'onde,
Confin des trois manoirs : là où tout ce qu'on fait,
Quelque loin que puiſſe eſtre, & ſe voit & ſe ſçait:
Et tout ce que lon dit, vitement à merueilles
Raporté, vient enter dans les creuſ[illegible]elles.
BRVIT ſe heberge icy : quand il s'habitua
Sur le plus haut cartier ſon palais ſitua:
Et le faiſant baſtir voulut qu'en toutes ſortes
Par tout il fuſt declos ſans feneſtres ny portes,
Entrelaiſſant expres vn milier de pertuis.
Lon treuue la demeure ouuerte iours & nuits:
Toute d'airein tintant elle retentit toute,
Redouble les propos, redit ce qu'elle écoute:
Nul repos n'eſt leans, ſilence n'y eſt pas,
Ny le criment auſſi, mais vn murmure bas,
Comme celuy qu'on ſent partir de la marine,
Quand on eſt loin du bord: où le gronder qui fine
Le tonnerre bruyant, quand Iupiter tonnant
Met aux nuages noirs l'orage marmonant.
Vne grand' foule épeſſe en la court ſe pourmene:
Là touſiours va & vient vne commune veine,
Et là mille faux-bruits ſaboulent vagabons,
Parmy les veriteʒ comtes mauuais & bons.

Aucuns les nouueautez aux oreilles apportent,
Autres ce qu'ont ouy à des autres rapportent.
La menſonge tandis va touſiours en montant,
Quand le dernier ajouſte au premier racontant.
Là la nice creance, là l'abus temeraire,
Là eſt la fole joïe, & la creinte legere,
Et l'émeute ſoudaine, & maint ſacoutement
Qui ſans avoir certain s'épand ſubitement.
BRVIT ſçait qu'on fait és cieux, & qu'c'eſt qu'on apreſte
Deſſus la grande mer, & de tout il s'enqueſte,
Ce qu'on braſſe en la terre : Il entand & voit tout
Ce que par tout l'homme eſt fait de bout en bout.

DE DIOGENE LE CHIEN, DV LATIN DE IAN DORAT.

QV'ay-je plus de Laïs à faire,
Ou du godet que poſe en vain,
Quand les deuoirs ma ſeule main
De l'vn & l'autre peut parfaire ?
Si la ſoif mes venes altere
Pour chaſſer tout le mal au loing,
Ma main amiable au beſoing
Des deux l'office pourra faire.

DV MESME.

SI tu viens m'abaier, Cerbere,
I'ay dequoy te chaſtier bien:
Mais ſi tu aimes mieux te taire,
A toy chien ie veux eſtre chien.

DE VATOT.

PLus matin que l'aube ne point,
Tout bon Vatot, tu ne fais point
D'être debout pour tes parties,
Apres leurs pieces que tu tries,
Veillant soigneusement pour eux,
Qui tremblent à ton huis poureux,
Attendans derniere sentence:
Et tu fais telle diligence,
Qu'il te disent (pour ton état)
Estre homme de bien d'Auocat:
Mais veu que tu rens si contentes
Toutes personnes attendentes,
Et veu que te donnes l'ennuy
De faire l'affaire d'autruy,
C'est grand cas que ton propre affaire
Autruy pour toy tu laisses faire.

DE FALAR TYRAN.

FALAR Roy d'Agragant remply de felonnie,
Exerça sans mercy jadis sa tyrannie
Sur ses pauures sujets, par tourmens inuentez,
Les faisant bourreler fierement tourmentez.
Or le fondeur Peril, de soy peu pitoyable,
Pensant faire au tyran vn present agreable,
Forge vn Toreau d'airein pour vn nouueau tourment,
Où le criminel clos, d'vn beuf le muglement
Formeroit de son cry, sentant la flamme épriſe.
Falar voyant ce don, d'vne juſte entrepriſe,

Fait sous l'airein muglant vn brasier alumer,
Et dedans pour l'essay l'ouurier mesme enfermer,
Ainsi qu'il meritoit faisant mourir le feurre,
Mugissant comme vn beuf, dans son cruel chefdeuure.
Apres tant d'innocens meurdris injustement,
Falar contre Peril fut juste seulement.

DE GILON.

Gilon se vante qu'à credit
Ne le fit onques à personne:
Ie croy bien, nul n'y contredit:
Fait-on à credit quand on donne?

DE IAQVES COLIN.

Iaques Colin malade auoit couché
Bien quinze jours de fievre continuë:
Et pour auoir aux femmes trop touché
Au bon Abbé la fievre estoit venuë.
Il se souuient du commun qui nous dit,
Prenez du poil du chien qui vous mordit.
Sa garde il prend toute vieille édentee
Au fau du cors: sur le lit l'a jettee:
Luy fait le coup chaud & couuert & roide:
Sa fievre chaude en celle vieille froide
Il perd trefbien. Quoy? cette garison
Vous semble étrange? & qu'eust-il peu mieux faire,
Que des docteurs ensuyuant la raison,
Garir le chaud par le froid son contraire?

A COQVIER.

SI ie te fay quelque requeſte,
Et que la choſe te ſoit preſte,
Le premier eſt de la fournir:
Ou, ſi tu ne la peux tenir,
Le ſecond eſt ſans que m'amuſes,
Que tout à plat tu la refuſes.
I'ayme bien celuy-là, Coquier,
Qui fait cela que ie requier:
Et ne hay pas celuy qui nie,
Coquier, ce dequoy ie le prie:
Mais ie hay celuy qui promet,
Et remet, promet & remet.

DE GOVRMIER.

TV ne donnes de ton viuant,
Mais apres ta mort, bien ſouuent
Mainte promeſſe tu as faite:
Tu dois, Gourmier, ſi tu n'es ſot,
Sans que pas vn t'en die mot,
Deuiner ce qu'on te ſouhaite.

D'ANNE.

ANne, quelque part que tu ailles,
Touſiours apres toy tu trainailles
Vne meute de chiens, & grans
Et petis: touſiours tu les prens
Entre tes bras, & les careſſes,
Et deuant les gens ne les laiſſes,

Et les appelles tes mignons,
Les ayant touſiours compagnons.
Mais ſi les gens on perd de vuë,
Auſſi toſt abas on les ruë:
Et lon peut aiſément juger,
Que ne leurs donnes que manger,
Car les os leur perſent la peau:
Anne, cela n'eſt guere beau.
Anne, tu n'aymes pas tes chiens,
Puis qu'autre conte tu n'en tiens:
Tu ne les aymes, n'aymas onques.
Mais pourquoy les menes-tu donques
Entre les gens? le plus ſouuent
Ton ponent ne retient ſon vent:
Le plus ſouuent d'entre tes feſſes
Maugré toy s'echapent les veſſes,
Et les chiens lors te font beſoing:
Car ſi quelcun ſe tirant loing
Serre le nés, tourne la teſte,
Prenant ſur eux excuſe honeſte,
Les tenſant le tort tu remets
Sur tes chiens, qui n'en peuuent mets.

DE MARMOT.

MArmot, l'aléne que tu tires
Eſt ſi puante horriblement,
Que je fay douteux jugement
Si tu veſſes ou tu reſpires.

DV MESME MARMOT.

TOn cul, Marmot, & ta bouche mal-ſeine,
Si i'ay bon nés, ont vne meſme aleine,
(Miracle grand) voire qui pourroit bien
Faire douter vn grand Fyſicien.
Mais ie te pry, Marmot, par écrit couche,
Lequel des deux eſt le cul ou la bouche:
Car en petant ſi tu parles par fois,
Ie ne conoy ton pet d'auec ta voix:
Ie ne ſçay pas au vray ſi Marmot tire
Du bas, ou bien ſi d'enhaut il reſpire,
Veu que l'aléne & du haut & du bas
A meſme flair, & ne differe pas.
Mais qui t'a fait tout à coup cet échange,
Marmot, du haut & du bas, tant étrange?
Voy? qui t'a mis le cul en cet endroit,
Auquel poſer la bouche deueroit?
(O grand' merueille à qui de toy s'aprouche!)
Punais Marmot par ta punaiſe bouche
Tu vas petant, & tu n'en parles pas,
Mais au rebours tu parles par le bas.

DE SON AMOVR ENVERS CATIN.

QVi le croiroit? vne meſme
Ie hay chétif, & ſi l'ayme:
Catin, comme ſe peut faire
Vne choſe tant contraire?
Ie ne ſçay, mais ie le ſens
Eperdu de tous mes ſens.

I'ayme ta beauté naïue,
I'ayme cette couleur viue,
A qui pale s'apareille
La roſe la plus vermeille:
I'ayme ce ferme enbonpoint:
Mais, Catin, ie n'ayme point
Ta fierté ny ta rudeſſe:
Ie n'ayme point ta fineſſe,
Qui au dépourueu m'enuolle
Hors de moy mon ame fole:
Qui me fait tien, & n'a ſoin
De moy à mon grand beſoin.
Tu me ſçais par belle amorce,
Tu me ſçais par douce force
Attirer dans ta cordelle:
Mais, ô trop fierement belle,
Apres que tu me tiens pris
Soudain tu m'as en mépris.
Non ta grace ie n'accuſe,
Non, Catin, ie ne refuſe
D'eſtre tien: ſous ton empire
Viure & mourir ie deſire,
Sur tout me plaiſt ta priſon:
Mais, Catin, c'eſt bien raiſon,
Apres que par belle amorce,
Apres que par douce force,
Dans l'amoureuſe cordelle
Tu m'as tiré, fiere-belle,
Qu'en fin de l'amoureux don
Ie reçoiue le guerdon.
Aumoins ſi dedans mon ame

Tu as miſe cette flamme,
Si dans mon ame ſurpriſe
Tu as cette amour épriſe,
Au moins de quelque douceur
Pay' mon amoureuſe ardeur.
Quoy? Catin, tu ne tiens conte
Du mal qui touſiours ſurmonte
Dedans moy? ton œil s'égaye
A voir empirer ma playe,
Playe que ta belle main
Fit dedans mon cœur mal ſain?
O cruauté par trop belle!
O beauté par trop cruelle!
Qui me forces qu'vne meſme
Ie hay chetif, & ſi l'aime:
Ceſſe de plus m'enflamer,
Ou commance de m'aimer.

SVR LA MEDEE DE LA PERVSE.

ET qu'eſt-ce que de nous, ſi apres noſtre vie,
Quand le triſte tombeau couure & cache nos cors,
Les hommes ſuruiuans de nous ne ſont recors?
Si d'vn beau ſouuenir noſtre mort n'eſt ſuiuie?
Bien que ie blâme fort la trop aueugle enuie
De ſe faire fameux s'otant d'entre les mors
Effacez de l'oubly, qu'eut Diodore lors
Que le Temple il bruſla de Diane Epheſie:
Peruſe, auec ton cors ton nom étoit caché
En vn meſme cercueil, mais Bouchet ut pitié

De te voir obſcurcir auecque ta memoire:
Bouchet par ta Medee a ton nom arraché
De la foſſe oublieuſe : & ſans ſon amitié
A grand peine euſſes-tu jamais u telle gloire.

GRIFE D'VN CHIFRE.

FAis vn cerne bien rond : deſſus mene bien droit
Vne ligne en longueur, qui des deux bouts égale
Du cerne les deux flans : puis commence alendroit
Où le cerne elle touche, vne autre qui deuale
Contre bas pourfendant le cerne en deux demis,
Et la mene plus outre auſſi loin que l'eſpace
Du cerne peut monter : là, le bout en ſoit mis.
Puis commençant du point où le cerne elle paſſe,
Sur ce qui ſort dehors contourne vn demy rond,
Et ce du coſté droit : puis à la gauche tire,
Du point où elle joint l'autre ligne & le rond,
Vne autre à elle égale: & la fin faut élire
Tout droit deſſous le bout de la ligne d'enhaut.
Qui peindra bien cecy, de ma plus chere amie
Et de moy trouuera la marque (s'il ne faut)
Des lettres de nos noms, qui les premieres lie.

DV CONTENTEMENT.

QV'vn autre ſe trauaille affamé de richeſſe,
A fin que par monceaux les pieces d'or il trie:
Qu'vn autre vſant ſes ans en vaine idolatrie
Des ſeigneurs, Dieux du monde, au talon face preſſe:
Mais qu'vne pauureté ſuportable me laiſſe

En paiſible loiſir couler ma douce vie,
Et touſiours vn beau feu dans le foyer me rie,
Et jamais le bon vin en ma caue ne ceſſe,
Et que le doux lien d'vne maitreſſe chiere
Des plus facheuſes nuits la longueur acourciſſe,
Et des plus troubles jours ſereine la lumiere.
Ainſi content de peu, ſans qu'on me vît ny pleindre
De la neceſsité, ny louër l'auarice,
La mort ie ne voudroy ny ſouhetter ny creindre.

DE SA FORTVNE.

MAudit ſoit le malheur qui m'a mis en tel point,
Qu'aimant la Liberté me faut viure en ſeruice,
Adorant la Vertu me plonger dans le vice,
Entre ceux que ie n'aime & qui ne m'aiment point.
Vne aueugle fureur tellement ne m'époint,
Ou par apaſt d'honneur ou par ſoif d'auarice,
Que j'aime les méchans: & ne ſuis pas ſi nice,
Que j'oigne vn ſcorpion qui m'aguette & me point.
O grande Nemeſis, Deeſſe de vengeance,
Soit ou que par mégarde ou qu'à mon eſciant,
Vn ſi dur chaſtiment ſe doiue à mon offence,
Double ſur moy les coups, & de ma penitence
Haſte le terme long: ou trop impatient
Ie m'en va perdre enſemble & raiſon & conſtance.

AV SIEVR HOSTEL.

O La grande meſauenture,
O l'eſclandre, ô fortune dure,
O Dieux felons, injuſtes Dieux,

Sur l'heur de Catin enuieux !
HOSTE, elle a perdu (la pauurette)
Son heur, son bien qu'elle regrette:
Elle a perdu tout son soulas,
Ses jeux, sa joye, ses ébas,
Son passetems : non tel que pleure
Vne jeune pucelle alheure,
Que sa poupee elle ne voit
Où deuant mise elle l'auoit:
Non tel que celuy que Lesbie
Du mignard Catule l'amie,
Quand pour sa Paisse en grans douleurs,
Ses yeux enflez noya de pleurs:
Quand Catule auec la pauurette,
Qui sa Paisse morte regrette,
Fit plorer pres de son tombeau
Mainte amourette & amoureau.
Cela qui de dueil la fait pale,
N'est vne sautrelle ou cigale,
Comme Myron comble de dueil
En mit dans vn mesme cercueil.
Elle ne plaint sa chienne encore,
Comme celle qui plaint sa Flore,
Pour laquelle Tyard veut bien
Eteindre l'astre Icarien.
Vn oiseau mort ne la tourmente,
Tel qu'vn Perroquet que lamente
Forcadel par vers douloureux,
Le logeant aux chams bien-heureux:
Pour si petis jouets la belle
Ne feroit vne plainte telle,

Telle perte n'auroit pouuoir
A tels cris Catin émouuoir.
Mais vne perte elle plaint ores
D'vn qui n'auoit vingt ans encores,
Mais auoit bien (ſi on ne ment)
Dix & neuf pouſſes d'inſtrument.

D'VN ENFANT MORNÉ.

IAmais né, toutesfois
Treſpaſſé par deux fois,
Ie gy dans cette biere.
Au ventre auec ma mere
Ie meur premierement,
Ie meurs dernierement
Enfant comme on m'emporte
Hors de ma mere morte:
En tout heureux, ſinon
Que ie n'ay point de nom.

A MASTIN.

DE m'aboyer Maſtin ne ceſſe
Pour auoir de mes vers renom,
Quel qu'il ſoit tel quel: mais ſi eſt-ce
Qu'on n'y lira iamais ton nom.
Qu'eſt-il beſoin que lon conoiſſe,
Mal-heureux, ſi tu vis ou non?

VOEV.

MOy, Biton, j'apan
De ce pin à Pan

Cette peau molette
D'vne brebiette:
Ces léteux épis
A Ceres: ces lis
Aux Nymphes des ondes:
Ces grappettes blondes
De nouueaux raisins
Au beau Dieu des vins.
Pour ce peu d'offrande,
Dieux, ie vous demande,
O Pan, force agneaux:
Nymphes, foison d'eaux:
Ceres, bonne annee:
Bacchus, grand' vinee.

A IAN BRINON.

LE ciel nous rit, & la terre nous pleure:
Fuians le pleur, le rire nous voulons.
Comment cela? Brinon, nous ne volons?
Ca deux cheuaux nous volerons sur l'heure.

DE RONSARD ET MVRET.

QVand deux vnis suyuent vne entrepriſe,
Moindre l'ennuy, le courage eſt plus grand,
Et touſiours mieux le proffit apparent
D'vn fait empris l'vn deuant l'autre auiſe.
Mais quand vn ſeul (ſans qu'vn autre autoriſe
De ſon conſeil l'œuure qu'il entreprend)
Suit ſon auis, à la charge qu'il prend

Auec tel heur la fin ne ſe voit miſe.
Cecy diſoit, celle nuit qu'épiant
Le camp vainqueur du Troyen endormy,
Tydide acort s'acompagna d'Vlyſſe:
Ainſi, Ronſard, de Muret t'aliant,
Fauſſe le camp du vulgaire ennemy,
Quoy qu'vne nuit ton chemin obſcurciſſe.

VOE V.

TRois freres trois rets t'apendent,
O Pan: trois freres qui tendent
Chacun à diuers gibier:
Perrin aux oiſeaux: Paſquier
Aux poiſſons: Tenot aux beſtes,
Chacun en diuerſes queſtes.
Pour cecy, Pan, donne leur
De toutes leurs chaſſes l'heur:
L'vn en l'air, l'autre és riuages,
L'autre l'ait par les bocages.

A MONSEIGNEVR LE CHEVALIER.

HENRY, ſion Royal, qui nourry tendrement
Des Muſes au giron, rendez leur nourriture,
Embraſſant & portant d'vne ſoigneuſe cure
Tous ceux qui ont ſenty leur doux afolement.
Moy, le moindre aujourdhuy je me ſen tellement
Redeuable enuers vous, Que ie ferois injure
Trop grande à mon deuoir, Si par mon écriture

Ie ne le publioy perpetuellement.
Mes papiers vieux diront la douce courtoyſie,
Dont vous plaiſt honorer mon humble poëſie,
M'ouurant de vos moyens la porte liberale.
Mais à ce nouuel an prenez en bonne étrene
Le ſouhet de mon cœur, dont la voix ne ſoit vénе:
Viuez touſiours heureux en la faueur Roiale.

EPITAPHE DV SIEVR D'EPERVILLE.

L'Homme ne peut aſſez à ſon fait prendre garde.
D'Eſperuille qui giſt dauant ce que tu lis,
O Paſſant, échapé des Martiaux perils,
Au repos, d'Atropos ſent la traitreſſe darde.
Chaſſant libre & gaillard il tombe par mégarde
Dans l'embuſche de mort ſur le bord d'vn taillis:
Où contre des volcurs en armes racueillis,
Pour le ſalut du peuple animé ſe hazarde.
Là par eux fut bleſſé, non pas de leur vaillance,
(Cinq ils eſtoyent contre vn) mais auecque vẽgeãce
Car deux furent tuez ſur la place étandus:
Les trois quites en ſont étranglez & pendus.
Belle fin, belle vie, au ciel & ſur la terre,
Qui pourſuit les méchans ſoit en paix ſoit en guerre.

A LA ROYNE MERE DV ROY.

A Vous, Mere des Roys, qui mere de la France,
Auez plus d'vne fois, veillant d'vn œil acort,
Des peuples mutinez apaiſé le diſcord,

Lors que plus guerroyans s'armoyent à toute outrãce.
A vous, qui confirmez d'vne heureuſe aliance
Le lien de la paix, l'etreignant de plus fort:
A vous, des afligez l'amiable ſuport:
A vous, Mere des arts & de toute ſcience:
A vous, qui des Palais ſi amples éleuez:
A vous, qui de vos mains tant d'hommes haut leuez
Auez voulu combler d'honneur & de richeſſe:
C'eſt peu parfaire en moy le deſſein commencé,
Qui par voſtre faueur juſqu'au bout auancé,
Publiray de vos faits le bon heur & l'adreſſe.

POVR MONSIEVR DE BONNIVET.

Donques, ô deloyal, fauſſant ta foy juree
Tu pourſuis la beauté qui m'a raui le cœur!
O l'étrange pouuoir d'vne belle valeur,
Qui romt du plus ami la promeſſe aſſuree!
Bien toſt ayant gouſté meſme peine enduree,
Que premier j'ay ſoufert deſſous amour vainqueur,
Tu me confeſſeras ton mal & ton erreur,
Excuſant le forfait de ton ame égaree.
Tu diras que long tems dauant que l'entreprendre,
Ta raiſon combatit encontre ſes beautez:
Mais qu'elles à la fin t'ont forcé de te rendre.
Cognoy ce deloyal, ô ma belle maitreſſe.
Deploye contre luy toutes tes cruautez:
Ou ie le ſommeray de me tenir promeſſe.

AV SIEVR DE FAVELLES
SECRETAIRE DE MONSEIGNEVR LE DVC.

FAVELLES, *ie me plain de quoy l'humaine race*
De viure par deux fois n'a du ciel la faueur,
A fin que la premiere acheuant en erreur,
En la vie seconde il fuist tel disgrace.
Nous viuons incertains : Nostre âge coule & passe
Que nous doutous encor du bien & de l'honneur.
Qui nous paist? c'est l'espoir de quelque faux bõheur.
Mais dauant qu'il auienne il faut que lon trepasse.
O toy, que j'ay cognu droit, ouuert, sans feintise:
Qui rejettes au loin la fausse conuoitise,
Bien apris de donner à tout son juste pris.
Autant qu'auons vescu ie souhette d'annees,
Si pouuons l'obtenir des bonnes destinees,
Pour tenir le chemin que nous auons apris.

A CLAVDINE.

CLaudine vieille harangere,
Ie veu bien au vif te pourtrere,
Et tes beautez auec tes fleurs
Peindre de toutes leurs couleurs.
Tu as le cors comme vn cochon:
Tu as le nez comme vn guenon:
Les yeux comme vn crapaut, la joüe
Comme vn singe qui fait la mouë.
La bouche comme vn cul de poule,
Et le menton comme vne boule,

(Si la poule eſtoit éfondree
Et la boule mal rabotee.)
Tes oreilles comme deux vans,
Craſſeuſes de hors & dedans.
Ton poil eſt doux comme vne ortie:
Ta main vne griffe d'Harpye:
Ton aléne vn puant retret:
Tes dens ſont vn palis deffet.
Tu as ta gorge tavelee
Comme vn coc d'Inde piolee.
Ton front rouge comme la creſte
D'vn coc qui a flambante teſte.
Ton gros ſourcy tout regliſſé
Eſt comme vn chardon heriſſé.
Tes mammelles ſont deux ſauates:
Tes flans ce ſont deux ſouches plates,
De la pluye toutes pourries.
Ton ventre eſt plein de pierreries,
De ſafirs & rubis balés.
Tes genoux ſont craſſeux & lés
Comme le cul d'vn chauderon.
C'eſt vn trou punés que ton con.
Tes égnes & tes gigoteaux
Sont marquetez de maquereaux.
Tes greues depuis le jarret
Ce ſont deux trippes de cotret.
Tes cheueux ſont vn vieil houſſoir:
Tes piés ſont faits comme vn batoir:
Tes cheuilles & ton talon
Sont les marteaux d'vn forgeron.

D'VNE BORGNE,

VNE borgne aime vn garçon qui en rien
De bonne grace & de beauté ne cede,
Tant il est beau, au Troyen Ganymede.
Pour vne borgne ô qu'elle juge bien!

AV ROY HENRI.

PVis que tu recognois, noble prince, la gloire
De Dieu qui te la donne, époint de sa faueur,
Va trouuer ton armee, & ton soldat vainqueur
Encores tout bouillant de la fraische victoire.
Pars sous vn bon augure, & rends à tous notoire
Comme Dieu veut punir l'Angloyse au traitre cœur,
Qui a rompu la paix pour suiure la rancueur
D'vn trompeur qu'à son dam elle a trop voulu croire.
Mais la juste vengeance, ô bon Roy, n'en est loin.
Dieu renforce ton bras : Dieu en a pris le soin,
Dieu qui sçait ta bonté & qui voit leur mechance.
Calais t'a de bon heur pour tout l'an estrené:
Si Dieu pour t'éprouuer fit l'autre infortuné,
Dans l'an il t'en rendra la double recompance.

A MONSIEVR CHAILLOV
RECEVEVR GENERAL DES FINANCES.

DEdans la tour d'Erein Danaé reserree,
Sur les huis renforcez & sur les chiens guetans,
Autant que lon eust peu sembloit estre assuree
Des mignons qui perdoyent à l'assieger le tans:
Si du garde creintif de la pucelle enclose

Iupiter & Venus ſe moquans n'euſſent ris,
Sçachans bien qu'à l'amant la tour ne ſeroit cloſe,
Auſſi toſt que de l'or la forme il auroit pris.
Plus roide que le trait que le foudroyeur darde,
L'or fauſſe les rempars reueſtus de rocher:
L'or inuincible paſſe atrauers cors de garde:
L'or fait des plus puiſſans les maiſons trebucher.
Le Prince Macedon ne trouuoit imprenable
Nul fort où les mulets chargez d'or a venoyent,
Iugeant que contre l'or n'y auoit rien tenable,
Et que meſme les Rois par preſens ſe menoyent.
Maudit ſoit qui premier fouilla dedans la terre
Ce metail adoré, pere de tant de maux:
Et par qui & pour qui, les hommes font la guerre,
Acharnez par entre eux plus que nuls animaux.
O CHAILLOV, ce mechant troublé de conuoitiſe
Premier ouvrit le pas à la deloyauté:
La bonté pervertit de fraude & de feintiſe:
Enhardit les mortels à toute cruauté.
On corront par preſens le chef de la juſtice:
On gaigne du païs le traitre gouuerneur:
Vaillance & loyauté font joug à l'auarice:
De noſtre âge le gain a l'honneur ſus l'honneur.
L'acroiſſement des biens de trauail s'acompagne:
Plus lon a, plus lon eſt afamé d'en auoir:
A bon droit des Seigneurs les rantes ie dedaigne,
Et riche entre les grands ie ne voudroy me voir.
Car j'ay pris en horreur la richeſſe abondante,
Et d'eſtre recherché pour les biens ie ne veu:
Mais que dans ma maiſon la ſouffrete ne hante
Le deſire à requoy viure content de peu.

DE MARIE.

AVEC l'archet de la ʋiole
Marie a l'arc de Cupidon:
De l'ʋn elle dit ſa chanſon,
De l'autre les cœurs elle afole.
Cetuy là retient les oreilles,
Et cetuy-cy flate les yeux,
D'ʋn jeu ſur tous melodieux,
Et d'ʋn regard doux à merueilles.
Malheureux qui l'ayant rebelle
Ne peut à mercy l'émouuoir,
Mais tresheureux qui peut l'auoir
Autant douce comme elle eſt belle!

A LVCAS.

LVcas de t'enquerir ceſſe
Pourquoy tout chacun te laiſſe,
Pourquoy tout chacun te fuit
Pourquoy pas ʋn ne te ſuit,
Pourquoy où que tu te monſtres
Nul deuant toy ne rencontres:
Tu as ʋn ʋice mauuais:
Par trop poëte tu es,
Lucas, tu es trop poëte:
O que la peſte eſt infete
D'ʋn poëte ſi mauuais,
O Lucas, comme tu l'es.
On n'a pas ſi grande crainte
Souffrir d'ʋn Aſpic l'attainte:

On ne craint le riagas
Tant, & tant on ne craint pas
D'vn Scorpion la picure:
On ne craint tant la morſure
D'vn gros maſtin enragé,
Comme tu as eſtrangé
Ceux qu'à demi mors tu leſſes
Par les facheuſes careſſes,
Quand tu les tiens en tes mains:
Quand de tes vers inhumains
Pleins de ſotes falebourdes
Tes mieux aymez tu eſſourdes,
Quand tu es plus ennuyeux
A ceux que tu aymes mieux.
O que la peſte eſt infete
De toy ſi mauuais poëte:
Mais te diray-ie en vn mot
Que tu es facheux & ſot?
Non: Mais veux-tu ſçauoir comme
Tu es vn importun homme:
Celuy qui t'a plus ami
Te voudroit ſon ennemi.

A CLAVDE MOISSON.

CEluy que tu cognois, Moiſſon,
Qui a ſi piparde façon,
A tiré par la piperie
De ſi ſimplette tromperie,
Vn eſcu de mon eſcarſelle:
Et ce mon tresgrand bien j'appelle,

Bien que tu le diſes perdu
Et qu'il ne me ſera rendu.
Vrayment, Moiſſon, ie le veu bien:
Si eſt-ce que ie n'y pers rien,
Et treſmal tu me contredits,
Quand vn eſcu m'en ſauue dix.

A PERRETTE.

TV as, Perrette, vn faux miroer:
Car ſi de ton miroer la glace
Repreſentoit au vray ta face,
Tu ne voudrois jamais t'y voir.

DE BACCHVS ET DES NYMPHES.

QVand Bacchus du paternel foudre
Fut par les Nymphes enleué,
Elles de la ſoufreuſe poudre
Dans leurs fonteines l'ont laué:
Deſlors il ayma tant les belles
N'eſtant ingrat de leur bienfait,
Que celuy qui le prend ſans elles
Prend vn feu qui encor mefait.

EPITAPHE DE RABELAIS.

OPluton, Rabelais reçoy,
A fin que toy qui es le Roy
De ceux qui ne rient jamais,
Tu ais vn rieur deſormais.

FIN DV TROISIEME LIVRE DES PASSETEMS.

QVATRIEME LIVRE
DES PASSETEMS DE IAN ANTOINE DE BAIF.

AV SEIGNEVR BERTELEMI
DELBENE GENTILHOME SERVANT DE MADAME DE SAVOIE.

TOY, *qui d'vn Toſcan langage*
Par odes nouuelles reduis,
Tout le decours de ton bel âge,
Qu'à tes familiers tu deduis.
Tu vas par vne voye belle
A la gloire, qui durera
Voire apres la mort immortelle,
A l'âge qui demeurera.
Toy content de mener ta vie
Auecques vn maſsif honneur,
Eloigné des dents de l'enuie,
Tu jouis d'vn entier bon heur.
Aux Princes tu vis agreable,
Aux tiens tu rends le vray deuoir,
Aux amis ami ſecourable,
Voire aux vertueux ſans les voir.
Ceux qui ont quelque renomee

Pour la marque de la vertu,
Tant elle eſt de ton cœur aymee,
Encor les fauoriſes-tu.
I'en ay fait preuue ſans merite,
Qui m'as au beſoin ſecouru,
De grace qui ne m'eſt petite,
Quand à ton ſecours recouru.
Deſlors (il faut que le confeſſe)
Tu m'as ouuert par vn moyen
A la fortune telle adreſſe
Que ie n'ay ſoufrete de rien:
Graces à la faueur Royale,
Et des bons Freres de mon Roy,
Et de leur Mere liberale,
A qui ce que ie ſuis ie doy.

AV ROY.

PVIS que mon Roy benin ouuert & veritable
T'aſſeure de ton aiſe, ô Muſe, il faut choiſir
Vn beau chant non commun, pour luy donner plaiſir
Au doux remerciment de l'auoir fauorable.
Chante que c'eſt vn roc en ſa parole ſtable:
Qu'il promet & qu'il fait: & ne veut deſſaiſir
Ce qu'il a reſolu pourpenſant à loyſir:
Que ſa conſtante voix il garde irreuocable.
O CHARLE veritable: & qui voſtre beau nom
Honorez & titrez de tant digne ſurnom,
Donnez voſtre faueur qu'abondroit ie le chante.
CHARLE eſt puiſſant adroit courageux valeureux:
D'autres hommes le ſont. Mais d'eſtre ſi heureux
Que meriter ce nom, Dieu ſeul & luy ſe vante.

CARTEL POVR MONSEIGNEVR LE CHEVALIER.

NON pour gangner vn preſent de haut pris,
Non pour deſir de cruelle vangeance,
Non pour vouloir acroitre ma puiſſance,
I'ay brauement ce haut fait entrepris.
Mais viuement de la beauté ſurpris
D'vne qui eſt des beautez l'excellance,
De tous guerriers ie deffi la vaillance,
Et n'en ſeray qu'injuſtement repris.
Tant ie me ſen pour le merite d'elle
Et le cœur grand & juſte la querelle,
Si quelcun veut ſon honneur rabeſſer.
Car ie maintien & prouueray, que celle
A qui ie ſuis plus que toute autre eſt belle,
Et luy feray par armes confeſſer.

A MONSIEVR CHANTEREAV SECRETAIRE DE LA ROINE MERE DV ROY.

CHANTEREAV, de qui l'ame caute
De la fortune & baſſe & haute
Cognoiſt juſtement la valeur:
Toy, qui ſçais que c'eſt que du monde,
Il faut qu'à toy ie me debonde
D'vn diſcours que j'ay dans le cœur.
Ie maintien que la vie humaine
Tout-par-tout de trauail eſt pleine,
Qui s'entremeſle de plaiſir:

Qui n'eſt pas vn ſeul, mais ſe change
Selon que chacun ſe meſlange
De l'aborreur & du deſir.
Le Grand à ſes deſſeins aſpire,
Le Petit ſes ſouhets deſire,
Diferans chacun de ſa part:
L'vn creint par vne guerre ouuerte
Ou par ſurpriſe vne grand' perte,
L'autre doute vn petit hazard.
Mais la peur & douleur Royale
A celuy du Berger égale,
Trauerſe le courage humain:
Le Berger, comme vn Roy d'Aſie
Sur tapis de Soye choiſie,
Sur l'herbe contante ſa faim.
Quant à liberté, que lon priſe
Plus que tout l'or, quand bien j'y viſe,
Ie ne voy point de liberté:
Ny le Roy libre ne ſe vante,
Ny le Filoſophe, qui chante
Liberté l'yver & l'æté.
Tout homme combien qu'il ſoit braue
De ſa paſſion eſt eſclaue,
N'euſt-il qu'vne once de raiſon:
Et qui ſe vanteroit de viure
De toute paſſion deliure,
Faudroit que ce fuſt vn oyſon.
Le Roy qui aux hommes commande,
S'il ne veut qu'vn autre y pretande,
S'aſſugetiſt à ſon deuoir:
Et voudroit aler à la chaſſe

Bien ſouuent, qu'il faut qu'il s'en paſſe,
Pour à ſon Royaume pourvoir.
Le Berger de ſes moutons maiſtre
Leur eſt ſerf pour les mener paiſtre:
Autrement ne s'en ſeruiroit.
Et de peur du loup il reveille
Son œil trauaillé qui ſommeille,
Quand plus voulontiers dormiroit.
L'auocat qui vend ſon langage,
Le Soldat qui aime l'outrage,
Le Pilote qui ſçait la mer,
Le maneuvre & l'homme d'etude,
Viuent tretous en ſeruitude,
Qu'il ne faut haïr ne blamer.
Le Genre humain ne ſçauroit vivre,
De toy, Seruitude, deliure:
C'eſt toy qui leur vie maintiens.
Par toy ſecours ils s'entredonnent:
A leur peine par toy s'adonnent:
En leur deuoir tu les contiens.
S'il eſt ſeruitude doree,
C'eſt la ſeruitude adoree
Des plus auanſez courtiſans:
Qui ſont les plus pres des perſonnes
Des mageſtez douces & bonnes,
A qui leurs ont voüé leurs ans.
Qui n'ont pas vne heure ordinaire
A eux pour le fait neceſſaire
Ny du repos ny du repas:
Ie m'en raporte au Sieur de Froze,
Qui malement la nuit repoſe

Sans ſouper ne le ſçachant pas.
C'eſt vn comte bien veritable:
Il venoit de s'aſſeoir à table:
Voicy meſſagier de la part
De la Royne noſtre Princeſſe,
Qui le mande, & ſoudain le preſſe
D'aler vers elle. Luy gaillard,
Les mains nettes, la bouche freſche,
Sans manger, ſans boyre, depeſche:
Et ſa maiſtreſſe va trouuer.
Qui luy commanda quelque afaire,
Que diligent il ala faire,
Et puis s'en vient la retrouuer.
La Royne l'oit. s'eſt retiree:
Froze ſans longue demeuree
Se retire dans ſon logis.
Le ſommeil, qui la faim ſurmonte,
Doucement ſes paupieres domte,
Et ferme ſes yeux acueillis.
Froze, quelque petit ſommeille.
La faim regagne: & le reueille
Chaſſant le ſommeil de ſes yeux.
Il veille: diſcourt: & repenſe
De ſa faim. Luy meſme ſe tanſe,
De ſon auanture oublieux.
I'ay ſoupé. pourquoy me tourmente
Cette faim? pourquoy ſe lamente
Mon ventre aboyant ſans raiſon?
Le ventre debat le contraire.
Froze la nuit ut fort afaire
A luy jouer telle traiſon,

Dont luy-meſme porte la peine.
Voyez comme la Cour demeine,
Ceux qu'elle detient en ſes lacs!
Tant s'en faut que ceux qui la ſuiuent,
Comme on dit, pour manger y viuent,
Quand pour viure ils n'y mangent pas.

DES BIZERRES LIZEVRS.

POur auoir la faueur, quel ſuget doy-ie élire?
D'aller chantant de Dieu ſeroit trop dangereux:
On me dira mondain ſi ie fay l'amoureux:
Chacun ſe piquera ſi j'écri la Satyre.
Des tragiques mechefs on n'oſe plus écrire
Pour n'ofencer les grans, qui les ſentent ſur eux:
Les deuis paſtoraux & les ruſtiques jeux,
Sont friuoles ſugets qu'on ne daigneroit lire.
La comedie auſſi ne ſe peut receuoir
En langage François: mais dittes pour n'auoir
La diſgrace d'aucun, qu'eſt-ce que ie doy faire?
Si d'eſcrire aujourdhuy tu te pouuois tenir,
N'entreprenant d'ateindre où tu ne peux venir,
Ie te conſeillerois en amy, de te taire.

SVR LA MVSIQVE DE IANNEQVIN.

POurquoy m'as-tu requis, Adrian, de donner
Quelques vers pour les mettre au deuant de ce livre
A fin de l'honorer? Et bien ie te les liure:
Mais le nom de l'Autheur ſuffiſoit pour l'orner.

Où eſt-ce qu'on n'oit point Iannequin reſonner,
Iannequin qui ſi bien fait les voix s'entre-ſuiure,
Que d'vn plaiſant Nectar les oyans il enyure,
Et contreint leurs eſprits les cors abandonner.
Soit que d'accords peſans les motets il compoſe,
Soit que repreſenter les vacarmes il oſe,
Soit qu'il joüe en ſes chants le caquet feminin,
Soit que des Oyſillons les voix il repreſente,
L'excellent Iannequin en tout cela qu'il chante
N'a rien qui ſoit mortel, mais il eſt tout diuin.

DEVIS AMOVREVX.

MIgnonne, ie te jure ma foy,
Et ne t'en mentiray de rien,
Ie ne ſçay ſi tu m'aimes bien,
Ie t'aime autant ou plus que moy.

RESPONCE.

MIgnon, pour te monſtrer combien
Ie te porte entiere amitié,
Ie ne t'en diray du tout rien,
Car ie n'en diroy la moitié.

EPITAPHE DE LAIS.

CY giſt Laïs, la Citoyenne
De la ville Corintienne,
Qui panadoit, donnant des tours
En ſes bobancieres amours,

En drap d'or & drap d'écarlate:
Celle Laïs plus delicate,
Que n'eſt delicate Cypris
Dedans ſon Cyprien pourpris:
Celle Cyteree mortelle,
Qui par ſa mignarde cautelle
Auoit plus d'amis en ſes las,
(Que n'eut l'épouſe à Menelas)
Qui cueilloyent les gaies fleurettes
De ſes paiables amourettes.
D'elle le cercueil odoreux
Souffle encor vn fler ſauoureux:
Et les cendres de cette Dame
Sont encor confites en bâme,
Et ſes cheueux bien embâmez
Flerent bon d'onguent parfumez.
Venus à pour la trépaſſee
Sa bonne couleur effacee,
Et de pleurs le mol Cupidon
Eteignit preſque ſon brandon.
L'Europe ainſi que pour Helene,
Pour elle ſe fût miſe en pene
Tandis que le jour elle vit,
Ne fût qu'au gain elle aſſeruit
Sa trop commune jouiſſance,
A quiconque auoit la puiſſance,
Auec le vouloir de payer
Du plaiſir le pris & loyer.

A PERRETTE.

TV teins, Perrette, tes cheueux,
Mais c'eſt bien en vain que tu veux

Tâcher ainſi de faire prendre
A ta vieilleſſe vn autre teint:
Iamais de ton viſage peint
Les rides tu ne feras tendre.
Tu as beau d'eau de lis vſer,
Et de faire à t'enceruſer
De ton viſage vn fau viſage:
Tu ne fais rien que t'abuſer,
N'en receuant nul auantage:
Tu pers & ton fard & ta peine.
Perrette, penſes-tu par l'art
De ſçauoir detremper le fard,
Faire d'vne Ecube vne Helene?

SVR LA MORT D'ALBERT IOVEVR DE LVT DV ROY, DV LATIN DE I. DORAT.

DE longue main la pierre qui t'auance
Dans tes rongnons auoit pris ſa naiſſance,
Sçauant joueur la ou entretenuë,
Se ramaſſoit la grauelle menuë,
Qui les conduits t'étoupa d'vne fois,
De ton vrine enſemble & de ta voix.
La mort t'eſtoit dés long tems ordonnee,
Mais ton doux lut de la corde ſonnee
Deſſous tes doigs, de cette pierre dure
Amoliſſoit la cruelle nature:
Si que deſia la mace maniable
Du grais moli ne t'eſt plus domageable.
Mais quand venu au fort de ta vieilleſſe

De le ſonner tant ſouuent tu fais ceſſe,
La pierre toſt reprend ſa dureté,
Vſant ſur toy de plus grande fierté
Que ne ſouloit. Quand toy ne conoiſſant
Le mal ſecret en toy-meſme croiſſant,
Et ta douleur deſirant deceuoir,
Tu fis vn chant à ton lut émouuoir.
Et lors tu meurs, quand la pierre qui t'oit
Deçà moliſt, Et delà mole eſtoit.
Le grês tiré, qui ma parolle apreuue,
Dur d'vne part, mol de l'autre ſe treuue.
Comme vn coral, qui my-plante & my-pierre
Montre vn coſté, l'autre dans l'onde ſerre:
Comme eſt de frais l'image tranſmuee,
Naguiere ayant la Meduſe auiſee,
Qui n'a du tout d'vn homme la nature,
Ny n'eſt du tout encores pierre dure.
Telle eſt encor cette pierre, ô Albert,
Que les Dieux font vn témoignage apert
De ton doux jeu: duquel la renommee
En ton viuant honorable ſemee,
Sera plus grande apres que tu es mort.
Tu meurs heureux, quād la pierre en ta mort
Fait, ô Albert, la préuue du pouuoir
Dont tu pouuois les pierres émouuoir.

SVR LE TEATRE DV SIEVR DE LAVNAY BOISTVAV.

TV as raiſon, Launay, d'apeller noſtre vie,
Le Teatre du Monde, où les Dieux immortels

Prennent plaiſir de voir les malheureux mortels,
Ou rire en comedie, ou pleindre en tragedie.
Heureux ſera celuy qui voyant la lumiere,
Spectateur ſeulement des autres debandé,
S'exemtera du jeu qui nous eſt commandé,
Celuy de l'heur des Dieux ne s'éloignera guiere.
O Launay, meritant vne louange grande,
Des troubles d'aujourdhuy tu te fais ſpectateur,
Où plus que la raiſon toute rage commande.
Et depeignant au vif le Teatre du Monde,
Tu ouures le chemin pour joüir de ceſt heur,
Nous tirant des malheurs dont cette vie abonde.

DV COVRONNEMENT DE LA ROYNE.

REçoy deſſur le chef la royale couronne,
O Royne Eliſabet. Vien compagne à mon ROY
Entrer dedans Paris en ſomptueux arroy,
Confirmer les honneurs que la France te donne.
Vien donque à la bonne heure: & toute faueur bonne
Du ciel pleuve ſur toy. Reviene aueque toy
L'abondance & la paix, la juſtice & la Foy.
Que vos deux Royautez tout bon heur enuironne.
Fleuriſſe entre vous deux en heureuſe concorde,
Et le regne d'Auguſte & l'amour de Livie,
Qui du peuple François banironi la diſcorde.
Deſur les mécreans ſe decharge la guerre.
Qui l'aimera la ſente au peril de ſa vie.
La Paix ſoit le doux neu du lien qui vous ſerre.

DV ROY S'ABILLANT A LA VIEILLE FRANCOISE.

Soit bon heur à la France, honeur & gaïeté:
Mon ROY gaillard s'abille à la vieille Françoiſe.
Du ciel viene juſtice, & jamais n'y reuoiſe:
Refloriſſe en nos cœurs la ſainte pieté.
Regne par entre nous la ronde loyauté.
Encor de là les monts la nation Gauloiſe,
Encores outre-mer en la terre Idumoiſe,
Leve ſur le palmier noſtre Lis replanté.
Sire, parcidavant noſtre tourbe legiere
A pris en ſon abit la façon étrangiere:
Vaine ſe depravant a fait change de meurs.
Mais vous, ROY redouté vray miroir de nobleſſe,
Vous montrant le patron de toute gentilleſſe,
Convie\ vos François aux antiques valeurs.

TROYE A PALLAS.

GArdeuille Pallas, tandis que ie fu Troye,
Autant qu'il fut beſoing des honeurs ie t'offroye
En ton temple doré: toutesfois à la fin
M'abandonnant au ſac tu m'as fait vn butin:
Helas pour vne pomme enleuant par outrance
De mon mur abatu la tant belle apparance.
Si du berger Paris l'arreſt ne te fit droit,
N'etoit-ce pas aſſe\ ſi luy ſeul en mouroit,
Luy qui fit le forfait, ſans qu'ainſi lon reſente
Du coupable le tort ſur ma ville innocente?

VN FAIT RICHE EN VIEILLESSE.

TAndis que i'eſtois en jeuneſſe,
Ie fu pauure, & ie n'auoy rien:
Et maintenant ſur ma vieilleſſe
Ie ſuis riche & i'ay trop de bien.
O vray Dieu, en tous deux combien
Suis malheureux? quand ie pouuoy
Iouïr des biens, ie n'en auoy:
Et quand ie n'ay plus la puiſſance,
Ny l'âge pour la jouïſſance,
Riche, mais en vain, ie me voy.

DE GALIN.

POur hanter ſouuent les bordeaux
Le chancre t'acueillit ſi bien,
Que du nés en ta face rien
Ne t'eſt reſté que les naſeaux:
Et bien qu'on die que le chien
Echaudé n'aproche du pot,
GALIN, tu es touſiours ſi ſot,
Que de hanter plus que jamais
Les bordeaux & les putains: mais,
Que dy-je ſi ſot? tu es ſage.
Car tu t'atens qu'en ton viſage
Vn jour ton nés te ſoit rendu,
Le trouuant où tu l'as perdu.

DE MERCVRE ET HERCVLE.

DE peu, Bergers, Mercure ſe contente,
Prenant en gré ou du miel ou du lait:
Non pas Hercul, qui veut qu'on luy preſente
Ou ſon mouton ou ſon veau grandelet,
Voulant touſiours ſa beſte à luy ſeulet.
Auſsi des loups il écarte la rage.
Mais pour cecy qu'aués-vous dauantage,
Puis qu'auſsi bien le beſtial récoux,
Enfin perdu doit mourir par l'outrage,
Pauures Bergers, ou du garde ou des loups.

A CALLIOPE.

CALLIOPE, ô mon cher ſoucy,
Que j'ay dés ma premiere enfance
Tant aimee: & qui m'as auſsi
Tant aimé, que j'eu cognoiſſance
De vos ſegrets, ayant credit
D'entandre les rares merueilles,
Que de ſes profanes oreilles
Le commun jamais n'entandit.
Quel oubli pareſſeux detient
En ſomeil mon ame étourdie?
Quel lien ſi peſant retient
Ma langue en ma bouche engourdie?
Qu'eſt peu ſi à coup deuenir
Le haut deſſein de mon courage,
Qui menaçoit par ſon ouurage
D'étoner le ſiecle auenir?

Rechauſe ma lente chaleur,
Et mon cœur pareſſeux anime,
D'vne ſi gaillarde fureur,
Que ſi tu ne me fais le prime,
Ie ne reſte pas à mépris
En la courſe où l'honneur s'emporte.
Mais ſi bien ma vigueur enhorte
Que j'aye quelque digne pris.

AV ROY.

O ROY, qui pour jamais deſirez aquerir
Le titre & le ſurnom de Prince veritable,
Titre & ſurnom Royal, qui fait recommendable
Vn Roy plus que l'état de cent Roys conquerir:
Si voulez à jamais empeſcher de perir
Ce beau nom bien aquis, d'vn vouloir immuable
Maintenez & gardez voſtre facture ſtable,
Qu'auez daigné benin aprouuer & cherir.
SIRE, ſous voſtre aueu (creve la barbarie)
Nous donnons aux François la gentille façon,
Et de vers & de chants qui eſtoit abolie.
Viue voſtre promeſſe enuers nous acomplie:
Vous, CHARLES, veritable en plus d'vne chaſon,
Gangnerez veritable vne immortelle vie.

O CHAR-

O CHARLES *au beau nom noble Roy de la Frãce,*
O vous Mere de Roys, des vertus la faueur,
Vous Frere & Fils de Roy HENRY *le trionfeur,*
Vous FRANCOIS *des Frãçois l'amour & l'eſperãce,*
Gentil Sang verrés-vous mourir en ſa naiſſance
Voſtre facture née auecques ſi bon heur,
Qu'elle peut à jamais celebrant voſtre honneur,
Publier de vos noms la gloire & l'excellance?
Mes compagnons & moy ſous voſtre autorité,
Ne mourrons dépouillez de l'honeur merité,
D'auoir oſé, combien que l'entrepriſe meure.
Quel reproche à venir vers la poſterité,
Par faute de ſentir voſtre benignité,
Qu'vn ſi rare deſſein manque d'effét demeure?

A LA ROYNE MERE.

ROYNE, *race de ceux qui premiers d'outre mer*
Mirent des anciens les arts en Italie,
Et par toute l'Europe en façon mieux polie,
Qui le nom MEDICIS *fait par tout renommer.*
Si vous ouïr des Roys & du peuple nommer
Bonne Mere il vous plaît : Si voulez qu'on publie
Voſtre ſage valeur, qui jamais ne s'oublie,
En tems de trouble & paix vous faiſant eſtimer:
Des Muſes embraſſez les ſeruans bien apris,
Maintenez vos honneurs en voſtre creature,
Et ne laiſſez dechoir ce qu'auez entrepris.
Et vers les étrangiers ne ſoufrez deperir
Le renom & l'eſpoir de ſi noble facture.
Ce n'eſt moins de vertu garder que d'aquerir.

MARS A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANIOV.

MOY le Dieu des guerriers, qui par ta main debelle
Les ennemis domtez, d'vn lorier glorieux
Ie veus enuironner ton front victorieux,
O grand DVC, la terreur de la tourbe rebelle.
Mais comme quand ie vâ de ma Maitresse belle
Essuyer ma sueur au giron gracieux,
Ainsi toy des combas n'etant plus soucieux
Des Muses tu cheris la douceur immortelle.
Elles, soit que te plaise entandre tes honneurs,
Ou rafraichir l'ardeur à tes ans bien seante,
Poussent en ta faueur mille gentils sonneurs.
Ils n'ont pas acheué : tu te reueilleras.
Vn cœur tant genereux de peu ne se contante:
D'autres chants ils feront, d'autres faits tu feras.

APOLLON A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANIOV.

AMon tour ie ceindray de lorier verdoyant
Le jeune & sage front honoré de victoire
De ce grãd DVC HENRY. Des filles de Memoire
Il va de sa chanson la dance recreant.
Et de la mesme main dont alla foudroyant
Des vices les scadrons, vaincueur se faisant croire
Par son terrible fer, il comble de sa gloire
Nostre gentil labeur, la plume maniant.
Toy Mars plus d'vne fois de ma couronne aimee
Tu as orné son chef, qui merite à bon droit

Entre les plus vaillans heureuſe renommee.
Moy, pour qui ſeul Dafné lorier eſt deuenuë,
Feray-je moins pour luy ? qui va le chemin droit
Du Pegaſe volant à la ſource conuë.

POVR LA ROYNE DE NAVARRE.

VOus qui au moys d'Avril, quand tout ſe renouuelle,
Dans vn préau riant ou parterre flory,
Choiſiſſez vn fleuron des Heures fauory,
Voyés-vous vne fleur plus que cette fleur belle?
Vous qui ſur l'Ocean tenez route nouuelle,
A la terre qui prend nouueau nom d'Amery,
Ou vers le bord Indoys, vites-vous onc chery
Vn plus beau parangon que cette perle belle?
Au printems ie la vy de roſes entouree,
Comme vn bouton de roſe entre les autres fleurs,
Et la plus belle roſe en étoit reparee.
En été ie la vy de perles decoree:
Les perles de dépit ſe fondirent en pleurs.
C'eſt la Perle & la Fleur des Princes honoree.

A MONSIEVR LE DVC D'ALENCON.

FRANCOIS fleuron François, qui de voſtre Granpere
Pere des nobles arts le noble nom portez,
Ainſi qu'auez ſon nom ſon renom emportez,
Qui fait qu'entre lés Roys glorieux il eclére.
Ce renom il aquit d'aimer la troupe chére
Des enfans de la Muſe, ornez & ſuportez.

Vous de voſtre ſuport les ouuriers enhortez,
Qui voſtre beau renom immortel pourront faire.
Careſſant les preſens que la Deeſſe donne
Comme les careſſez, Atandez de ſa main
Vne plus que Ducale & Royale couronne.
Qui les mépriſera, l'oubliance eſt certaine
Pour abolir ſon los: Elle menace en vain,
Qui des dons de la Muſe aura la maiſon pleine.

A LA ROYNE.

DE tout tems du haut ciel vne douce faueur,
O ROYNE, ſe repand ſur la maiſon d'Autriche,
Qui d'honneurs & de biens & d'eſtats la fait riche
Par le ſacré lien de noſſes de bon heur.
Ainſi ie preſagy tout gaillard dans le cœur
Par la ſainte douceur qui dedans vos yeux niche,
Que ciel, moins que jamais enuers la France chiche,
Par vous la comblera d'abondance & d'honneur.
Auſſi la bonne Paix à voſtre bon noſſage
Prepara le bon tems, nos diſcors apaiſa,
Atrempa les ſaiſons pour bien-heureux preſage:
Nous ornant vos honneurs d'vne mode nouuelle,
Chantâmes cet acord, qui le trouble acoyſa.
Soit le lien durable, & la Paix eternelle.

D'AMOVR ET CHASTETE'.

EN meſme inſtant Amour & Chaſteté
Se recontrans en contrarieté,
Dans les enfers deux ames enuoyerent:
D'Amour cruel les brulantes ardeurs,
La pauure Phedre, & les trop chaſtes meurs
Leur Hippolyt diuerſement tuerent.

DE GVILLAVME CHIRVRGIEN.

CLaude auoit la jambe bleſſee,
Guillaume l'a ſi bien panſee,
Que le patient en eſt mort:
Sur le Chirurgien chacun crie,
Chacun ſur luy remet ſa mort:
Qui pour en eſtre depeſché,
Dit: Auſsi bien toute ſa vie
Le miſerable il euſt cloché.

A ESTIENNE IODELLE.

TAndis que graue en la Françoiſe ſcene,
Ta greue ornant de tragique chauſſure,
Ceignant ton chef d'ierrine feullure,
Tu fais marcher vne Didon malſeine:
Pauure Didon en non portable peine,
Ialouſe iree à venger ſon injure,
(Las malement!) contre Ænee parjure,
Qui trop cruelle en ſoy-meſme forcene.
Encor, Iodelle, en voix humble ie chante,
N'oſant pouſſer d'aleine qui ſoit forte

Mes petis vers rampans d'alure basse,
Bien que Ronsard pour tragique me vante:
Mais celle ardeur que i'eu premier est morte,
Depuis qu'Amour me rompit mon audace.

LES MVSES.

CAlliope inuenta l'Heroïque chanson,
Et Clion de la Lyre enseigna le doux son:
La voix tragique fut par Euterpe eleuee,
Melpoméne premier l'épinette a trouuee,
Des flutes les tuyaux Terpsichore entonna,
Eraton des grans Dieux les louanges sonna,
La docte Polymnie acorda la cadance,
Polymnie à tous chans ajousta l'acordance,
Vranie chanta le bal que font les cieux,
Thalie du Comic les jeux facecieux.

LE CHEVAL DE TROYE.

VOy d'aubout de dix ans l'embusche contre Troye:
Voy le cheual enceint de celle troupe coye
Des Gregeois tous armez. C'est Epé qui l'a fait,
Et Minerue ordonna cet ouurage parfait,
Qui dans son ventre plein toute la Grece enclost.
Vrayment en vain mourut la plus part d'vn tel ost,
Puis que pour la victoire aux princes de la Grece,
Plus que la bonne guerre a valu la finesse.

DV LATIN DE PASSERAT.

LA paix faite deux fois au faſcheux moys de Mars
Fut deux fois Martiale,
Quand deux fois remit ſus le cruel jeu de Mars
Faite en ſaiſon fatale:
Aujourdhuy que les cieux heureuſement la font
Au moys qu'Auguſte nome,
Qui les portes de fer du Dieu au double front
Barra jadis à Rome.
Le preſage eſt heureux, dautant que la fureur
S'apaiſe deſarmee,
Lors qu'au ciel du Lion la brulante chaleur
S'abat desenflammee.
Toſt apres le Soleil en la Vierge entrera
A la Paix fauorable.
Cette Vierge eſt la Paix, ô CHARLES, qui fera
Ta Paix ferme & durable.

AV SIEVR OTTOMAN.

QVe cette folle rage, Ottoman, ſoit chaſſee,
Qui pour le mettre ailleurs te dérobe ton cœur
Ne nourry de menſonge vne vaine fureur,
Qui naiſt d'oiſiueté dans l'âme apareſſee.
Amour banniſt de nous toute mâlle penſee,
Apaſtant nos eſprits d'vne feinte douceur:
Amour nous enuelope en ſa plaiſante erreur,
Où toute liberté ſe foule terraſſee.
La beauté floriſſante eſt comme la vipere
Entre les belles fleurs, qui fait nouuelle peau,

Quand le Soleil plus doux ouure la prime vere.
Ha malheureux l'Amant, tant soit sa Dame belle!
Plus elle a le corsage & le visage beau,
Plus de fausses traisons en son cœur elle cele.

A BACCHVS.

O Doux pere Bacchus, Ariadne portee
Par tes lions rampans dans les Astres des cieux,
Témoigne que tu dois te montrer gracieux,
A ceux qui de l'amour ont l'âme tourmentee.
La fumeuse liqueur que tu as inuentee
D'vn sommeilleux oubly puisse clorre mes yeux,
Afin que ne pouuant de ma belle auoir mieux,
Au moins par son Nectar ma douleur soit matee.
Tousiours les sobres nuits, des oisifs amoureux
Tourmentent les esprits, esperans & poureux,
Qui sont veillez à tour de peur & d'esperance.
Ceux à qui tes presens ont échaufé le chef,
Ou dorment afranchis de tout triste méchef,
Ou veillent bien-heurez d'vne riche asseurance.

D'VLYSSE ET PENELOPE.

HEureux fils de Laërte, Vlysse sage caut,
Qui jadis rencontras vne épouse sans blâme!
La chaste Penelope eut bien vne bonne âme,
Qui de son cher mary si longuement se chaut.
Sa vertu, de bon bruit n'aura jamais defaut:
Car toutes nations, de cette honeste Dame
Ont fait des chants d'honneur, par qui la preude fame
Du sexe feminin tient le ranc le plus haut.

Auſſi vingt ans durant à ſon amy fidelle,
Attendit ſon retour luy gardant loyauté,
Trompant ſes pourſuiuans d'vne ſainte cautele.
La fauſſe Clytemneſtre au ſien ne fut pas telle,
Mais encor aujourdhuy par ſa grand' cruauté,
Les plus femmes de bien ont à rougir pour elle.

D'VN MEDECIN.

ME trouuant vn peu mal hier,
Vn Medecin (mais de raiſon
Vray ennemy) ie fay prier
De venir pour ma gariſon:
Il vient: il me taſte le poux:
Et puis du vin le nectar doux
Deffendant au pauure malade,
Commande la tizane fade.
Le lourdaut, qui ne ſçait pas, comme
Homere le joyeux vieillard,
Chante tant que le vin gaillard
Eſt la force & vigueur de l'homme.

BIBLIOTHEQUE GRECQUE

DE PRATIER.

PRatier, pour vn double perdu
Par deſeſpoir ſe fuſt pendu:
Ayant arreſté de ſe pendre,
Ne fuſt qu'vn blanc on luy veut vendre
Le cordeau. Mais voyant que tant
On le luy fait, tout mal contant,
Mieux vaut (dit-il) vure en miſere
Que mourir d'vne mort ſi chere.

A FRANCOIS DV CHAT.

SI ie ne t'aymaſſe mieux,
Duchat, que mes propres yeux,
Crois tu que jamais tu puſſes
Ou que demeurant tu fuſſes
Ainſi qu'hier me tréner
A fin d'ainſi me geſner,
D'vne geſne ſi cruelle
Qu'aux enfers n'en a de telle?
Mais que t'ay-ie dit ou fait,
Mon Duchat, dont le forfait
Contre moy merite & vaille,
Que d'vne telle canaille
De poëtes morfondus,
Tes mieux aymez ſoyent perdus?
Apres la douce lecture
De ta poëſie pure:
Apres auoir leu tes vers
Parez d'ornemens diuers,
Qu'amoureaux & amourettes
Et mignardiſes tendrettes
Donnent à celle des Sœurs,
Qui les plonge en ſes douceurs,
Tu fais la fade lecture
D'vne poëſie impure,
Tu me lis des rudes vers
Fangeux de bourbiers diuers,
De Richard, Suran, Bourbiere,
Voute, Caquet, & Rabiere,

La honte & le deshonneur
De ce tems plein de bon heur.
Voicy donc la belle chere
Qu'à tes amis tu ſçais faire,
Tes amis qu'ainſi tu trétes
Auec ces pietres poëtes.
Ie ne veu pas, ie t'aſſeure,
Duchat, que cecy demeure
Impuni. Moqueur, cecy
Ne demourra pas ainſi,
Qu'ainſi tes amis tu traittes
Des peſtes les plus infectes,
De tout l'Elicon Romain!
Mais, s'il peut eſtre demain
De matin ie delibere,
Aller à chacun Libraire
A chacun des Imprimeurs
Pour recouurer nos rimeurs.
Coing n'aura dans leur boutique
Tant de moiſiſſon antique,
Soit-il relant ou caché,
Qui ne me ſoit recherché.
Là ie trouueray la noiſe
De Sagon: Là de Pontoiſe
Le bon enfant chercheray:
Là Bouchaud ie trouueray,
Et tout ce qui de naguieres
Sert d'enuelopoirs aux beurrieres,
Aux Epiſsiers de cornets,
Aux Libraires de pacquets.
Toute ceſte orde vermine,

Toute ceſte bourbe fine,
Des Rimeurs ie te triray
Et chez moy te les liray,
Et t'en eſſourdray l'oreille
Pour te rendre la pareille,
A fin que dorenauant
Tu ne mettes en auant
Toute ceſte orde canaille,
Et que par ceſte merdaille
De poëtes morfondus
Tes amis ne ſoyent perdus.

D'VN VIEILLARD.

VN flac Vieillard voyant ſa jeune femme
Perdre ſon teint par les pales couleurs,
D'elle s'enquiert de ſon mal, & la blaſme
Qu'elle n'y penſe. Elle auec triſtes pleurs
Et drus ſouſpirs reſpond, Ia Dieu ne plaiſe
En l'offençant que j'achette mon aiſe:
Les Medecins, qui on taſté mon pous
Faire cela me le conſeillent tous:
Mais j'ayme mieux malade me mourir,
Qu'en offençant Dieu & vous me guarir.
Son bon mary de ſe guarir la preſſe,
De ne laiſſer perdre ainſi ſa jeuneſſe,
Et veut treſbien qu'autre face l'affaire
Que l'âge vieil ne luy permet de faire.
Elle à ſon chois, mande par tout querir
Hommes diſpos: Dedans ſa chambre ils vont:
Et là chacun (le doux mal qu'ils luy font!)
A qui mieux mieux beſogne à la guarir.

AV MEDIZANT.

TV trouues, ce t'oit on dire,
Mon ſtile rude & mal joint:
Ie ne m'en ébahi point,
L'aſne juge de la lyre.

DE IAN.

IAn, ſous ceſte biere cloſe,
Repoſe, ſi lon peut bien
Sans faillir dire, il repoſe,
D'vn qui ne fit jamais rien.

A GVILLOT.

QVI eſt ce mignon jouuenceau
Si crepelu, ſi coint, ſi beau,
Qui eſt touſiours auec ta femme?
I'ay grand peur qu'il ne te diffame.
Qui eſt ce jeune compagnon,
Qui eſt ce muguet ſi mignon,
Bon Guillot, qui à ſa maiſtreſſe
Si priuément touſiours fait preſſe,
Qui vient touſiours la ſacouter:
Et qui vient touſiours s'acouder
Si hardiment deſſus ſa chaize,
Et qui là ſacoutant la baize,
Et qui fait à chaque fois
Trotter ſes anneaux par ſes dois?
Reſpon moy, Guillot, ie te prie,
Reſpon moy, mais ſans raillerie.
C'eſt mon mon clerc (ce dis-tu) qui fait

Mes affaires. Mais en effect
Ie le soupçonne fort de faire
Pour tes affaires ton affaire.

DE POL.

POL tu voudrois acheter l'heritage
De ton voisin, & vrayment tu es sage:
Mais ton voisin ne veut la vendre ainsi:
Pol, ton voisin vrayment est sage aussi.

A MARGOT.

ON te donne le bruit, Margot,
Que tu estimes chacun sot,
Qui est ton hoste quelque espace,
Si tout soudain il ne t'embrasse.
Bien, si tu n'es assez fillastre,
Tu n'es aussi par trop vieillastre:
Mais puis qu'ainsi tu te gaudis
Des hostes qui s'en vont, tandis
Que sus ton hoste, ie te prie
Fay moy franc de ta moquerie.
I'ayme mieux me moquer de toy
Qu'apres tu te moques de moy.

D'ANNE.

ANNE se lcuoit d'vne selle,
(Anne assez gente Damoiselle
Mais vn peu grasse) l'vn des plis
De sa cotte demeura pris
(Comme il auient aux acroupies
Qui ont les fesses rebondies)
Alendroit d'où s'escoule vn vent

Qui rien de l'ambre gris ne ſent:
Quelcun l'auiſant, penſa dire
Se raillant quelque mot pour rire,
Et ſe rit le premier bien fort,
Madamoiſelle, mais qui mord
(Dit-il) ſi eſtroit voſtre cotte?
Elle qui n'eſt pas vn brin ſotte
Luy reſpond & luy donne bon.
Il torche ſa bouche, mignon,
Pour te baiſer: vien t'en, aprouche:
Il veut te baiſer en la bouche.

A AGNES.

TV as au front vn peu de cicatrice,
Lequel Agnes tu tiens touſiours couuert.
Ne cache rien: on penſe plus de vice
Au mal caché, qu'au mal qui eſt ouuert.

DE GORMIER.

GOrmier s'eſt fié pour guerir
A vn Medecin, qui ſe vante
D'auoir ſon office vacante:
Gormier ne dout-il pas mourir?

DE MARGOT.

TAnt ſoit-il de grace gentille,
Nul demeurant en ceſte ville
Ou paſſant vanter ne ſe peut
T'auoir baizé tant ſeulement,
Margot: & ie te croy vrayment,
Qui te baiſe, il fait plus s'il veut.

DE PERRETTE.

ON fait courir le bruit, Perrette,
Que tu le fais à la rangette
A tous les moynes du couuent:
Et tu dis que femme viuant
Mieux que tu l'es n'eſt preudefemme.
Voy! ce n'eſt moy qui te diffame.
Plus tu dis qu'en tous tes cartiers
Femme n'eſt, qui plus volontiers
Voiſe à l'Egliſe des bons freres:
Et chacun qui a des affaires
Au marche n'y va tu, di moy,
Auſſi volontiers, comme toy
A l'Egliſe, où ſont tes pratiques,
Où tes affaires tu traficques?
Mais ſi ſuis-ie femme de bien.
Pourquoy non? auſſi ie le tien.
Pour le moins preuue tu en donnes,
Ne hantant que ſaintes perſonnes.

D'ANNE

ENtre vn vieillard & vn chatré,
Toutes les nuits Anne eſt couchee,
N'eſtant de nul au vif touchee.
L'vn d'eux eſt de vieilleſſe oultré,
Et l'autre d'âge conuenante,
Mais chacun en vain ſe tormente:
Pour ces malheureux Anne fait
Et pour elle ceſte priere:
Fay ces deux reuenir, Cythere,
L'vn jeune, l'autre homme parfait.

DE MARQVET.

LE bon Marquet commence tout,
Qui l'a jamais veu rien parfaire?
Marquet, ie croy, n'en vient à bout,
Quand à ſa femme il le veut faire.

DE BONPAIN.

BOnpain auoit eſté bleſſé:
Et ſoudain pour eſtre pansé
Se fourra dedans vn ouuroir
D'vn barbier, qui fait ſon deuoir,
De ſonder ſi la playe donne
Dans la ceruelle. Vn qu'on teſtonne,
Laiſſez ce pauure homme (dit-il)
Où fouillés-vous de voſtre outil,
Quand il n'auoit point de ceruelle
A l'heure qu'il prit la querelle?

DE GILON.

GIlon ſe plaint qu'au matin
Gobert Guillaume Robin,
Au lit prendre ne la laiſſent
Nul repos, & qu'ils ne ceſſent
De la preſſer tous les jours,
La priant du point d'amours.
Ils ont tort: l'importunee
A raiſon: pourquoy auſſi
Importunent-ils ainſi
Vne pauure abandonnee?

DE NEGINE.

TV es & ſi n'es pas digne
Du nom que tu as, Negine:
De deux choſes tu n'as qu'vne,
Tu es froide, & tu es brune:
Tu es Negine d'vn point,
De l'autre tu ne l'es point.

DE MARGOT.

MArgot n'attend qu'autre la prie,
Mais veut la premiere prier,
Et ſans couuerte ypocriſie
Veut touſiours le droit manier:
Donques s'elle ayme tant le droit,
Et s'elle eſt touſiours en priere,
Ne ſe peuſt elle à bien bon droit,
Dire deuote & droituriere?

DE MASQVE.

MAſque au viſage rechigné,
Me vit en gaillarde penſee:
Et d'vn front hideux renfrogné,
Comme de ma joye offenſee,
Dit: que j'auoy veu mes amours.
Maſque, eſt-il vray ce que tu dis?
Tu n'es jamais en tes bons jours,
Tes amours jamais tu ne vis.

D'VN MVGVET.

VN muguet de mes vers barbouille,
Mais qu'il ſe garde que Baif
Ne ſente pas qu'il le chatouille,
Qu'il ne le pique juſqu'au vif.

A IAQVES PELETIER.

MAis d'où vient cela ie te prie,
Peletier, que durant ſa vie
Le Poëte mieux accomply
Ne ſe veoit jamais anobly,
Et bien peu ſouuent ſe voit lire
Quelque beau vers qu'il puiſſe écrire:
Et que touſiours on priſe mieux,
Que les plus jeunes les plus vieux:
Bien que des jeunes l'écriture
Ait plus exquiſe poliſſure:
Encor que les vers plus âgez,
Trainent des flots plus enfangez?
Peletier, eſt-ce que l'enuie
Acompagne l'humaine vie,
Qui auſſi toſt ſa rage éteint,
Que la vie a ſon but ateint?
N'eſt-ce point qu'à regret on laiſſe
Ce qu'on ayme dés la jeuneſſe,
Et qu'on ne peut mettre en oubly,
Ny delaiſſer ſon premier ply?
Son aage ſe moquoit d'Homere:
On liſoit Enne le vieil pere,
Que Rome auoit Maron viuant.

Iamais comme l'âge ſuyuant,
On n'a vu que le preſent âge
Donnaſt l'honeur & l'auantage
A qui le meritant viuoit
Auſſi grand que le mort l'auoit.
Mais quoy que ce ſoit, petit Liure,
Pour moy ne te haſte de viure:
Ie ne ſuis preſſé d'auoir nom,
Puis que tant couſte le renom.

ACROSTICHE.

AYant tourné cent fois les lettres de ton nom,
N'ay peu rien rencontrer qui ſoit propre à deuiſe,
Ny pour la grace rare en telle beauté miſe,
Et moins pour la vertu, digne de grand renom.
D'où peut venir la faute? ou, puis-je m'abuſer?
Eſt-ce que j'ay fuy d'en prendre aſſez de peine?
Bien ſeroit contre moy cette excuſe trop vaine,
Et ie m'accuſerois au lieu de m'excuſer:
Ta valeur, ta vertu, ta grace, ta beauté,
Venant du plus parfait qu'on peut, des cieux attendre,
Ne daignant de ton nom quelque louange prendre,
Enrichiſſent ton nom d'vn honneur merité.

DE LA FOLIE COMVNE.

QVel letarge endormant aſſoupit mes eſprits?
Quelle froide poiſon en bruuage ay-je pris,
Qui m'a du tout éteint la fureur agreable,
Dont ie me rauiſſoy, moy pauure miſerable?
Ie ne me conoy plus, tel eſt l'aueugle émoy
De l'oubly qui me tient, que ne penſe eſtre moy.

I'ecriroy volontiers, mais ma langue pliee
Attachee au palais, ou colee ou liee
Dans ma bouche ne peut ny parler ny chanter,
Et s'efforçant en vain ne fait que hocqueter.
Si faut-il qu'à hocquets, de peur que ie ne creue,
Ie decharge mon cœur de l'ennuy qui me greue.
Monsieur, depuis le tems qu'à vous ie suis venu,
Et depuis que m'auez pour vostre retenu,
Vous auez fait si peu de sejour, qu'à vous suyure,
Ie n'ay mis vn seul coup le nés dedans le liure,
Bien que ce soit le seul & le plus grand plaisir,
Ou ie passe le tems, quand ie suis de loisir:
Car quel plaisir plus grand au monde sçauroit prendre
L'homme s'il a raison, que de lire ou d'apprendre?
Or bien que ie n'ay leu, ie ne seray repris,
Depuis que suis à vous, de n'auoir rien appris:
Et s'il vous plaist m'ouïr, ie vous en rendray conte,
Si bon que vous & moy ne rougirons de honte,
Vous de m'auoir à vous, moy d'auoir perdu tems:
Car ie feray si bien que ie rendray contens
Ceux qui nous blasmeroyent, s'ils ne trouuent étrange
Que ie gratte vn petit la peau qui leur demange.
Monsieur, i'ay plus apris à voir ce que i'ay vu,
Que ie n'ay fait deuant en ce que j'auoy lu:
Car des liures écrits la fumeuse science
Ne peut de rien seruir qui n'a l'experience:
Qui s'acquiert prattiquant les meurs & les façons
Des bizerres humains, & non pas les chansons.
Il est vray qu'ayant lu du liure l'écriture,
L'esprit est plus ouuert à juger leur nature.
Et bien qu'as-tu apris? Que la plus part de tous,

Ou pour n'en mentir point, tous les hommes ſont fous.
Le prouueras-tu bien? Ouy bien ſur ma vie,
Si ton peu de bon ſens ne quitte à ta folie.

RECIT EN LA SALLE DE BOVRBON POVR LE FESTIN de monſeigneur de Neuers au mariage de monſeigneur de Guiſe, ſur l'entrepriſe du chateau Faé du Negromant, qui repreſentoit l'Amiral de Coligny.

DAmes, en qui reluit toute valeur,
Quel ſort malin vous jette en ce malheur?
Que faites-vous en cette place pleine
Tout à l'entour de hazard & de peine?
Si vous ſçauiez quel Seigneur a pouuoir
Dedans ce lieu, vous craindriez ſon ſçauoir.
Retirés-vous en haſte, n'arreſtez:
Sortez, fuyez, le danger euitez:
Si me croyant vous quittez de bon heure
Le mal fatal de ſi fauſſe demeure,
Vous me lourez deliures du méchef,
Qui dans ce lieu vous pendoit ſur le chef.

AMOVR.

QVi es-tu toy, qui veux à l'étourdie
Mettre en effroy ſi noble compagnie?
Non, ce vieillard trompeur n'a plus pouuoir,
Ny cœur d'oſer vſer de ſon ſçauoir:
Ses charmes vains ont perdu leur puiſſance:
Plus ne luy ſert ſa méchante ſcience.

Toy ſouuien-t'en. Sçachez, ô vous les belles,
Que le Dieu Mars a mis des forces telles
Au vaillant bras de trois preux Cheualiers,
Adroits & forts, inuincibles guerriers,
En les armant de ſi grande vertu,
Que nul des trois ne peut eſtre abbatu.
Car nul humain ne Daimon (tant ſoit forte
Celle fureur qui au choc le tranſporte)
Contre ces trois ne pourra plus tenir,
A peine donc au deſſus d'eux venir.
Donc ne bougez: mais d'aſſuré courage
Ebattés-vous, moquant ſon vain langage.

CARTEL POVR VN CHEVALIER MENE PAR DEVX AMOVRS.

VOyez ces deux Amours qui vont victorieux,
Me menans priſonnier, triomfans de ma priſe,
Et chaſtians mon cœur de ſa fiere entrepriſe
De s'affranchir de l'arc qui metriſe les Dieux.
Bien que ie ſoy veincu, i'en ſuis plus glorieux,
Que ſi i'eſtoy veincueur. & beaucoup plus ie priſe
Eſtre mené captif qu'auoir pleine franchiſe,
Me voyant enchené d'vn or ſi precieux.
Si quelque Cheualier deſſus les rans ſe trouue,
Qui dedegne mon heur ou qui l'eſtime à honte,
Les armes en la main ie veu luy faire preuue,
Qu'il n'eſt point ſeruiteur de mistreſſe plus belle:
Et que ma loyauté d'autant ſa foy ſurmonte,
Que celle que ie ſers, deſur la ſienne excelle.

VOEV.

IAnot ioueur de muſette,
Qui de vieilleſſe foiblette
Déja commence à trembler,
Et qui ſouloit acabler
Les loups de cette maſſuë,
Mais maintenant d'ahan ſuë
Du pié iuſques au ſommet,
Quand à s'en aider il met
Tout ce qu'il a de courage:
La quittant pour ſon vieil âge,
Il prend vn bâton au poin,
Pour s'en aider au beſoin
A ſoutenir ſa vieilleſſe,
Et la maſſuë qu'il laiſſe,
Te la voüe, ô gardien
Des troupeaux, & n'en veut rien,
Sinon (Roy des cheuureteſtes)
Que les loups & autres beſtes
Par les boys n'entendent pas
Que ſa force eſt miſe au bas.

DE BONPAIN.

VA paître à l'écart ſi tu veux,
Paſtoureau, les beufs que tu menes,
Que Bonpain dehors de ces plenes
Ne t'enleue toy & tes beufs.

DV MESME.

SI legier comme ſa main,
Eſtoit le pié de Bonpain:

Ce Bonpain, ie t'en assure,
Seroit en terre vn Mercure.

VOEV.

APollon au crin doré,
Si ie t'ay bien honoré
D'vn cœur net de toute offence,
Depuis ma premiere enfance:
Veules d'vn bon œil me voir,
Et ce mien vœu receuoir.
C'est de ma jouë barbue
La premiere fleur tondue,
Tu me feras pour cccy
Que ie tonde vn jour ainsi
Que la fleur de ma jeunesse,
Les grisons de ma vieillesse.

A MARC ANTOINE DE MVRET, CONTRE,

Quel train de vie est-il bon que ie suiue, &c.

TOut train de vie il est bon que tu suiues,
A fin, Muret, que heureusement tu viues?
Dans le Palais sont punis les exces,
Par bon conseil s'appaisent les proces,
Voy les maisons de mille plaisirs pleines:
Le labourage est plein de douces peines:
Le matelot par vn peu de labeur,

Iouiſt dugaing deliuré de la peur.
Celuy qui erre en vn païs eſtrange
S'il a du bien à ſon plaiſir le mange,
S'il n'en a point il en eſt moins troublé:
Le marié vit de joye comblé:
Celuy qui vit ſans eſtre en mariage,
Seul ſans trauail paſſera ſon doux âge.
Auoir enfans, n'auoir enfans auſſi
Ne donne plus l'vn que l'autre ſoucy.
La jeuneſſe eſt gaye belle agreable:
La vieilleſſe eſt raſiſe, & venerable,
Qui le paſſé remet deuant les yeux.
Donques, Muret, ie croy qu'il vaudroit mieux,
Si lon pouuoit, ne ceſſer jamais d'eſtre,
Que de mourir ſi toſt qu'on vient de naiſtre.

D'AMOVR.

S'Amour cruel enflamme & navre les humains,
Souillant dedans leur ſang ſes inhumaines mains,
Eſt-ce rien de merueille? A qui Venus eſt mere,
Venus qui le Dieu Mars a pour ſon adultere?
Qui eſt auſſi la femme au Dieu fevre des Dieux?
Qui pour mere a la mer, dans les flots furieux
Ayant pris ſa neſſance? Amour a donc ſes braiſes,
Des braſiers de Vulcain ardans en ſes fournaiſes:
Sa cruauté des flots de la mer: & de Mars
Le meurdrier ayme-ſang, ſes homicides dars.

DE VENICE.

ON te fait trop grand tort, Venice,
De te reprocher l'auarice:

Ils ont menty les mediſans,
Qui vont ainſi de toy diſans,
Pour te rendre deshonoree
Que tu es chiche & reſerree:
Ils te donnent ce faux renom
Les bauars: il n'en eſt rien, non:
Ie le ſçay. aumoins à l'eſpreuue
Ouuerte & large ie te treuue.

DE FAYTOVT.

TV es banquier, tu auocaſſes,
Tu es mouche, tu es flateur,
Tu as eſtaux en toutes places,
Tu es maquignon, rapporteur,
Faux monoyeur, témoing, menteur,
Maquereau, larron, ſans menage:
Et tu fais tout ce couretage
Sans auoir charge en ta maiſon,
M'ébay-ie donc ſans raiſon
Que tu n'as du bien dauantage?

DE DEMOCRIT.

QVand le bon rieur Democrit
Toute choſe cut bien mépriſée
De ſon ris, la mort qui tout rit
De luy-meſme fit ſa riſée.

A HENRY ESTIENNE.

DOnc, Eſtienne, tu te redonnes
A ta ville, & tu abandonnes
Des chams le ſéjour gracieux?

Donc le repos ſolacieux
De nos chams plus ne te recree,
Mais le bruit de Paris t'agree:
Comme tu as bien merité
Iouy du bien de ta cité:
Touſiours à tes oreilles tonne
Le tonnelier coignant ſa tonne.
Le tailleur s'en vienne tailler
Sa pierre pour te reueiller
Le matin: Et qu'au ſoir t'eſſourde
Le ſon de quelque cloche lourde.
Le charretier le long du jour
Criant ne te donne ſejour,
Importun deuant ta feneſtre:
Et ce quand plus tu voudrois eſtre
En repos pour jouir des dons
Que des Muſes nous pretendons.
Et ſi tu vas parmi les rues,
Sois tant que point ne te remues
De crieurs de fien empreſſé.
Ou le ſoliciteur preſſé
Donne tel coup en ta poitrine
Qu'il t'en face ployer l'echine:
Le portefange tumbereau
Souille de fange ton manteau.
Rencontre vne charogne morte
Que loin en la voirie on porte:
Trouue quelqu'vn de peſte atteint
Qui ſur la ſiuiere ſe plaint:
Endure des maux plus de mille
Ordinaires dedans la ville

Soule toy de tous les ennuis
Qu'on y a les jours & les nuits:
Tandis qu'aux champeſtres delices
Mon Dorat & moy (loing des vices
Qui foiſonent dans les citez)
De ſaincte fureur incitez,
Nous nous jouons, au populaire
Nous plaiſans ſur tout de deplaire,
Qui mepriſant la verité
Va beant à la vanité.
Il nous plaiſt chercher les montagnes,
Et loing de là voir les compagnes:
Aux campagnes nous deſcendons
Dou les montagnes regardons.
Tantoſt par la verdure gaye,
Couuers de la palle ſauſſaye,
Nous allons pourmener nous deux
Alentour de ces prés herbeux,
Où paiſſent les vaches penchantes
L'herbe lentement arrachantes,
Tandis ques les gais paſtoureaux
Font retentir leurs chalumeaux.
Au ſon les gentes paſtourelles
Foullent les herbetes nouuelles,
Trepignans d'vn folaſtre pié,
En vn rond par les mains lié.
Souuant pour à leur ris entendre
Le beſtial nous voyons tendre
Leurs muſles leuez pour les voir
Sans des prez ſe ramentevoir.
Et pour mieux les heures ſeduire

Nous auons couſtume de lire,
Ou les vers qu'Ouide a ſonnez,
Ou ceux qu'Horace a façonnez,
Ou les raillardes chançonnettes
Que le Syracuſain à faittes,
Ou du Berger Latin les chants
Qui monſtrent le labour des chams.
Tantoſt mucez dans vn bocage,
Tantoſt du long d'vn frais riuage
Sous l'ombre palle aux ſaules vers
Nous pourpenſons quelques beaux vers,
Qui deſirent bien les journees,
Les mois & les longues annees,
Si vne des neuf doctes Sœurs
Les a confis de ſes douceurs.
Si quelque repentir, Eſtienne,
Te remord, qu'aux chans on reuienne:
Qu'on leſſe en ſon aduerſité
Auec ſes troubles la cité.

A MONSIEVR DE NOYON
ADVOCAT EN PARLEMENT.

NOYON, qui bien voulu des Muſes,
Pour t'en faire meilleur en vſes,
T'armant d'vne ferme valeur:
Qui ſçais le blanc du noir conoiſtre,
A l'eſtre non à l'aparoiſtre,
Iugeant de l'heur & du malheur.
Qui te retirant du vulgaire,
Sçais bien choiſir ce qu'on doit faire,

Pour ſe maintenir doucement:
Qui gardes la pure juſtice,
Loin de ſoufrete & d'auarice,
Viuant bien & heureuſement.
Si tu veux, tu tiens l'induſtrie
Pour honorer ta noble vie,
Par doctes & rares écris.
Du ſçauoir, ami, tu n'as faute:
Mais ie croy qu'en ton âme caute
De noſtre vain nom tu te ris.
Qui par noſtre ſotiſe ſommes
Cognus quaſi de tous les hommes,
Parquoy noſtre aiſe eſt empeſché.
Heureux, qui le bon ſçait élire!
Heureux de qui mort on peut dire,
En bien viuant il s'eſt caché.
Ne fuſt que la forte Fortune,
Contre mes deſirs importune,
A violenté ma raiſon,
I'uſſe fait chois de telle vie,
Loin des ſoupçons & de l'envie,
Loin des faux biens & de traiſon.
Mais quoy? De ne ſçay quelle ſorte
Le ſort de mon propos m'emporte,
Doù ie ne puis me recourir.
Pluſtoſt que languir miſerable
M'a falu me faire enviable
Laiſſant ma fortune courir.
Par vne tardive influance,
Des Grands j'aqui la cognoiſſance:
A vous, Muſes, j'en ſuis tenu.

Quand me tirant du populaire,
A mes Princes m'auez fait plaire,
Qui m'ont par bienfaits retenu.
Iamais ingrat ie ne puis eſtre:
M'ayans fait leur bonté paroiſtre,
Mon bon cœur ie temoigneray.
Les Graces par tout j'en veu rendre:
Et pour les faire au loin entendre,
Vn bel œuvre deſſeigneray.
Plongé dans la Cour ie me treuve,
Auanture qui m'eſt bien neuve:
Et qui me contreint confeſſer,
Qu'en la plus part la vie humaine
Au gré de fortune ſe meine,
Qui nous fait nos deſſeins laiſſer.
Là tout nouueau ie me comporte
Maintenant ma raiſon plus forte,
Radreſſant ma fortune d'art:
A fin qu'elle me fauoriſe
En ma valeureuſe entrepriſe,
Que j'oſe pourſuivre gaillard.
NOYON, Si tu priſes la France,
Si tu deteſtes l'ignorance,
Si de mon parti tu te rans:
Employe ta langue diſerte,
Et garde mon droit de la perte,
Contre les malins ignorans.

FIN DV QVATRIEME LIVRE
DES PASSETEMS.

CINQVIEME LIVRE
DES PASSETEMS DE IAN ANTOINE DE BAIF.

A MONSIEVR DE GRAMMONT.

LAS, *las, par les mois les annees,*
O GRAMMONT, *& par les journees*
Les mois ſe derobent gliſſant:
Les jours par les heures échapent:
Par momens les heures ſe frapent:
Et nous en alons periſſant.
Ce n'eſt rien noſtre âge fuiarde:
C'eſt vn point, ſi on la regarde
A l'égard de l'éternité.
Depuis qu'vne fois morts nous ſommes,
Auſſi morts que les premiers hommes,
Avons fait le cours limité.
Mais nous, à qui la foyble vie
Paſſe & vole ſi toſt ravie:
Nous que Dieu doüa de raiſon,
Pour nous ſeruir à nous conduire,
Ce peu que le jour nous doit luire,
N'en vſons en nulle ſaiſon.

Touſiours en tout l'ame tant belle,
Semence du ciel immortelle,
Miſe à mépris par le mortel,
Au cors ne ſert que de ſaumure,
Pour le garder de pourriture,
Comme le lard dedans le ſel.
Beaucoup, non au bien neceſſaire,
Mais l'employent pour ſe mal-faire
S'entremachinans mille maux,
Ou par procez ou par rapines:
Ou pour opinions malines
Prenans inutiles trauaux.
Aucuns cherchans la gloire véne
Pluſtoſt que doctrine certéne,
Pour bien ſçauans ſeront tenus:
Qui, ſouuent cachant ce qu'il panſent,
Des propos étranges auanſent
Contre l'ancien maintenus.
Ainſi par fole outrecuidance
Troublent du vray la cognoiſſance,
Et la foy de la verité,
Par diſpute au vray bien contraire
Les ſimples cœurs venans diſtraire,
Ebranlez de l'antiquité.
La plus part de ceux qui debatent,
Ainſi que des beſtes combatent,
Pour reſter vainqueurs en éffet:
Non pour choiſir ou pour aprendre,
Ce qui devroit meilleurs nous rendre,
Et d'entandement & de fait.
De là vient que nous pauures hommes

Malement foruoyez nous ſommes,
Ne plus ne moins que les moutons
Qui ſauttent quand vn autre ſaute.
Auſsi nous en plus d'vne faute
A patron ſouuent nous ſautons.
Aſſez pour s'enrichir trauaillent
Creignans que les biens ne leur faillent,
Et veulent viure ſeulement:
Mais de chercher & de pourſuiure
Le certain moyen de bien viure,
Ils n'y labeurent nullement.
Il cognoiſt au fort de l'afaire
Ce qui luy manque pour bien faire,
Qui ſoufre ſentant le beſoin.
Si toſt qu'il part de la detreſſe,
D'vn orgueil inſolent il leſſe
Du bien le deſir & le ſoin.
Qui pour le branle du nauire
Non acoutumé, du cœur tire,
Changeant du nauire à l'eſquif
De ſon mal touſiours s'acompagne:
Qui faſcheux le preſent dedagne,
L'éloignant n'en eſt moins plaintif.
Vn Terſite n'eſt pas abile
Pour vetir les armes d'Achile:
Iamais bien ne s'en armeroit.
Les armures de l'eſprit ſage
Ne donne au lourdaut ou volage,
Qui malement s'en aideroit.
Qui veut courageux entreprendre
Au port de la vertu ſe rendre,

Comme ſon Itaque cherchant:
Fuie les voluptés mondaines,
Comme les chanſons des Sirenes,
Qui les vont au mal alechant.
C'eſt fort grande rejouïſſance
A voir l'entiere jouïſſance
De ſes beaux ſouhets & deſirs:
Mais j'eſtime grace plus grande
Au vertueux, qui ſe commande
De n'aimer qu'honeſtes plaiſirs.
Meſure le bien à l'vſage.
Qui liberal modeſte & ſage
Sa richeſſe diſpenſera,
Ie le tiendray pour le plus riche,
Non le vilain taquin & chiche
Qui plus de biens amaſſera.
Malade il eſt le miſerable
De pauureté non ſecourable.
Il eſt pauure, non de l'auoir,
Mais dedans ſon ame peruerſe,
Qui les biens à tâs boulle verſe,
Et n'en ſçait faire ſon deuoir.
Qu'on le confeſſe où qu'on le nie,
La vilenie eſt vilenie,
L'honneur honneur, le tort eſt tort:
Arachons de nous l'ignorance,
Maudite racine & ſemance
Du fruit, qui nous donne la mort.
La perſonne bien ſaine & forte,
Aiſément l'injure ſuporte,
Ou ſoit du froid ou ſoit du chaud:

La raiſon en l'ame bien ſaine,
Courroux, douleur, joye incertaine,
Sçaura moderer comme il faut.

SVR LE LIVRE DES MEDITATIONS.

A GVITOT.

CE liure tout diuin pour d'âge en âge viure,
N'a beſoing d'vn ſonnet qui ſoit de ma façon:
Guitot il ne faut point au bon vin de bouchon,
La vie doit venir de la bonté du liure.
Quel argument plus beau peut on choiſir & ſuiure,
Pour l'homme chreſtien en tems d'affliction,
Que des vrais Zelateurs de la religion,
Les diſcours conſolans que ton liuret nous liure?
Venez (ô vous eſlus) qui en pure penſee,
Adorez ce grand Dieu pere de l'vniuers:
Icy ſa voye ſaincte eſt clairement tracee.
Icy de ſon ſecours vne ame renforcee,
Repouſſe les aſſauts de l'ennemy peruers:
Et la terre quictant vole au ciel élancee.

A MONSIEVR DE SAINT GOVARD AMBASSADEVR VERS LE ROY D'ESPAGNE.

LA grand montagne Pyrenee,
Le tems, ny l'eſpace des lieux,
Dont ta perſonne eſt éloignee,

De moy ne t'ont fait oublieux:
Mais vne gaye ſouuenance
De Baïf, qu'il te plaiſt aimer
En abſcence autant qu'en preſance,
Font que ie veu te renommer.
Saint Gouard, qui d'vne amour viue
Cheris & cherches la vertu:
Et qui d'vne bonté naïve
Touſiours le vice as combatu:
Par tout à ton Prince fidele
Par mer & terre as voyagé:
Meſme dans le peuple infidele,
D'vn Zele bon encouragé,
Tu viſitas la terre ſainte
Et le ſaint Sepulcre, où lon mit
L'humanité mortelle éteinte,
Qui morte en grace nous remit.
Toy, comme vn Vlyſſe qui erre
Pour les meurs des hommes ſçauoir,
Et s'en aider en paix & guerre,
La Grece & l'Aſie alas voir.
De là retourné dans la France
Tu fus honoré de ton Roy:
Qui ores pour ta ſufiſance,
Et ta nonchancelante foy,
Te tient au pres du Roy d'Eſpagne
Pour ſon loyal ambaſſadeur:
Où la vertu qui t'acompagne
Iette vne belle reſplendeur:
Soit que d'vn gracieux langage
Des propos tu ſois diſcourant,

Que l'Eſpagnol acort & ſage
Tout ententif voiſe admirant.
Soit qu'vne atrempance louable,
Et ta rare ſobrieté,
Te rende ſur tout venerable,
T'aquerant nom de ſainteté:
Là tu fais honeur à noſtre âge,
Et prouues qu'entre les François,
Tant ne regne encores l'outrage,
Qu'à la vertu promt tu ne ſois.
Dont ne ſeroyent nulles nouuelles
Cent ans apres nous, Sain-gouard,
Si des neuf ſçauantes pucelles
Baif qui t'aime n'auoit l'art.
Qui en ſouuenance du liure
De Marc que luy as enuoyé,
Le ſien, où ton beau nom doit viure,
Pour étrenes t'a renuoyé.
Lequel tu prendras en excuſe
De quoy ie ne t'écry ſouuent:
D'autant que c'eſt luy qui m'amuſe,
Son impreſſion pourſuiuant.
S'il eſt digne de comparoître
Entre les Caſtillans polis,
Des Caſtillans fay moy conoitre
Pour nourriſſon des fleurs de Lis.
Ils verront des Princes de France
Les noms en mon liure honorez:
Et conoitront que l'ignorance
Tous les François n'a deuorez.
Si le Roy d'Eſpagne deſire

Par mes écrits veincre les ans,
Ses honeurs ie ſçauray bien dire
Bien honoré de ſes preſans.
Toy, qui m'es amy, bon & ſage,
Fay luy mon preſent d'heure & d'heur:
Preſcrire n'en faut le langage
A Toy royal ambaſſadeur.
Ce n'eſt pas que ie luy demande:
Ie ſuis hors de neceſsité:
Mais que mon Roy me le commande,
I'en ſeray bien toſt aquité.
S'il faiſoit en ce tems barbare,
Ce que jadis faiſoit vn Roy
Pour Simonide & pour Pindare,
Ce qu'ils faiſoyent ie luy feroy.
Voire (choſe qui n'eſt qu'en France)
Des chants de la meſme façon,
Et de meſure & de cadance,
Selon l'ancienne chanſon.
Hardiment de cela te vante,
Dy que nous ſommes les ouuriers,
Qui telle muſique excelante
Renouuelons tous les premiers.
Dequoy faut que l'honeur ſe rande,
Que nos Princes ont merité:
Deſquels noſtre gaillarde bande
Gouſte la liberalité.

POVR CLAVDE LE CLERC A DAMOISELLE IANE DE SAINTE CHRISTINE.

EPITAPHE.

TOy de qui j'eſperoy jouir en bon ménage,
T'ayant pour mon épouſe, en la fleur de ton âge
Vne enuieuſe mort vient à moy te rauir,
Et fraudant mon eſpoir ne me fait te ſuiuir!
Tu es morte, & ie vi, ſi c'eſt viure ſans vie:
Car ma vie tu fus. O deſtin! O enuie
Contraire à nos ſouhets! Au moins que j'uſſe l'heur,
Quand tu rendis l'eſprit (ſoulas à ma douleur,
Piteux, mais deſiré!) pour le moins que l'heur j'uſſe
D'auoir eſté preſent! Car ſi preſent j'y fuſſe
De mes lévres aumoins ſur tes lévres alors
Le reſte des eſprits que tu jettois dehors,
Las! j'uſſe recueilly. Lors mon âme meſlee
Peut-eſtre auec ton âme au ciel s'en fuſt volee.
Tant heureux je ne ſuis. Pour tout reçoy mes pleurs,
Les fleurs de nos deſirs, les fruits de mes douleurs.

DE L'ENTREE DV ROY CHARLES IX.

ENtrez heureuſement, ô grand Roy de la France
Dans la grande Paris Royne de vos citez.
Paris ouvre tes bras. Seine & ſes Deïtez,
Baiſſant leurs verdes eaux, facent réjouïſſance.
Campagnes & foreſts d'vne gaïe eſperance

Reprenez vos honeurs. Toutes auersitez
Soyent misés en oubly: De plaisir incitez
Faison d'entiere joyë heureuse demonstrance.
O Paris, dans tes murs, Le bon CHARLE ton ROY,
Beau sur vn beau cheval, en trionfant arroy,
D'armes enuironné, va faire son entree.
Les armes cesseront entre les citoyens.
Mais si quelque mutin osé ataquer les tiens,
O CHARLE, la deffence aux armes est montree.

DV IOVR DE L'ENTREE.

VOyez rire le ciel d'vne clarté serene:
Voyez le fleuve clair qui desenfle ses eaux:
Voyez rebourgeoner les sé veux arbrisseaux:
Voyez reuerdoyer la montagne & la plaine.
Voyez le doux Souleil, qui du printems ramene
La gaillarde saison. Ecoutez des oiseaux
Qui réjouissent l'air mille motets nouueaux:
En l'honneur de mon Roy la joye sé demeine.
Mon ROY fait dans Paris sa magnifique entree:
Alegresse par tout nous voyons demontree,
Presage bien-heureux de meilleure saison.
Regne la pieté, fleurisse la justice:
Vertu soit en honneur, à mépris la malice:
Defaille la fureur, commande la raison.

AVANTVRES DES DAMES.

PVIS *que demandez par plaiſir*
L'auanture au ciel ordonnee,
Sçachez que vain eſt le deſir
Qui veut forcer la deſtinee.

Qu'heureuſe ſeroit voſtre vie
Si pouuiez ſeule la mener:
Fuiez fuiez la compagnie
Qui tant de maux doit amener.

Vous faites refus de voſtre aiſe
Et pourchaſſez voſtre maleur.
Gardez qu'vn jour ne vous deplaiſe
Ce qui plaiſt tant à voſtre cueur.

Voſtre beauté qui eſt ſi fiere
Rabaiſſera fort ſon courage,
Quand vne volonté legiere
Vous bridera du mariage.

Haïſſant celuy qui vous aime,
Vn qui vous hait allez aimer:
Autant fait de profit qui ſeme
Dedans les vagues de la mer.

Ne vous plaignez de jalouzie
Ou vous plaignez d'eſtre ſi belle:
Car touſiours la beauté martelle
Des mieux aimans la fantaiſie.

C'eſt voſtre bien & non pas vous,
Que ce beau ſeruiteur courtiſe:
Celuy qui tant vous fait le doux
Vous cuira quand vous aura priſe.

Vous faites bien fort de la fine:
Vous éprouuez, vous refuſez,
Et mille amans vous abuſez.
Gardez-vous qu'vn ne vous affine.

Quand l'air en argent deuiendra,
Alors voſtre facheux ſeruage,
Son cours rigoureux ne tiendra
Contre l'or d'vn plus heureux âge.

Les fleurs de voſtre prime vére
Vous n'aucz pas laiſſé fleurir,
Ny vos fruits en été meurir:
L'hyver vous ne ſçaurez que faire.

Vous vous alaitez d'eſperance,
Vous conſumant d'vn vain deſir:
Faute d'auoir bien ſceu choiſir,
Vous tomberez en repentance.

Vn torrent de larmes s'apreſte,
Vne tempeſte de ſoupirs,
Vn mont-gibel de chauds deſirs,
A qui vos beaux yeux feront feſte.

Monteʒ dans le coche atelé
De blancs cheuaux, & demandez:
Voſtre cœur ſera conſolé
De plus que vous ne pretendeʒ.

Vous eſtes dans vn carrefour,
Et ne ſçaueʒ quel chemin prendre.
Marcheʒ: car dans vn beau ſejour
Tous les chemins vous peuuẽt rendre.

L'entrepriſe eſt trop auancee,
Il ne faut plus tirer arriere:
Si alleʒ changer de penſee
Vous acquerreʒ nom de legiere.

Il n'eſt pas à chacun loyſible
D'aprocher tant les Deïteʒ:
Il vous pourroit eſtre nuiſible,
Si vne fois les iriteʒ.

Bien que ſoyeʒ deparagée,
Vous n'y perdi eʒ: voſtre bon heur,
Vous montrereʒ auantagee.
En vous ſeule giſt voſtre honeur.

L'eſtoc ſe mourra deſeché,
Le beau ſion reuerdira.
L'ombrage plus ne luy nuira,
Dont il ſouloyt eſtre empeſché:

Bien heureuſe la jalouſie
Qui s'enflamme auec ſi grand heur,
Vne etincelle eſt amortie
Par vne grande reſplendeur.

Combien que ſoyez engagee
Ne feignez de vous retirer:
Vous pouuez eſtre auantagee,
Voſtre ſort ne peut empirer.

Qui a bon bruit, on a beau faire
Tout ce qu'on veut, nul n'en médit:
Qui a mauuais nom à credit,
Le monde ne peut faire taire.

Vous ne ſçauez cueillir les fleurs
Que voſtre beau printemps vous donne.
Mais les fruits en ſeront meilleurs
Que vous cueillirez en Autonne.

Que vous eſtes bien deplorable
De ne ſçauoir le bien choiſir!
Fuiez le plaiſir miſerable,
Qui n'aporte que deplaiſir.

Vous iouïrez, ie le deuine,
Le danger eſt à l'enuiron.
La roſe n'eſt point ſans épine,
Ny l'auéte ſans piqueron.

Vous œillades, vous ſouriez:
Et n'aimez rien que vous mignone.
Si vous ne vous apariez
Tirant à tous n'aurez perſonne.

Quand l'eau recourra vers la ſource,
Quand l'hyuer en aſté ſera,
Quand les cieux changeront leur courſe,
Ce que vous penſez ſe fera.

Voſtre cœur de grands maux endure,
Pour cela rien n'auancerez.
Alors que moins y penſerez
Viendra voſtre bone auenture.

Si la fortune vn petit lente
Ne vous rit ſi toſt que voulez,
Endurez, ne vous en doulez:
Dautant vous ſera plus contente.

Ce doux deſir qui vous allume
Vous trauaille (j'en ſuis bien ſeur.)
On ne merite la douceur,
Qui n'a gouté de l'amertume.

Il ſemble que vous regettiez
Ce qui vous fait honeur à honte:
Auiſez que ne regrettiez
Ce dequoy vous ne faites conte.

Vſez de l'heur en la jeuneſſe,
Vous ſerez bien ſi m'en croiez:
Vous aiderez de la ſageſſe,
Mais que ſur l'âge vous ſoiez.

Vous aucz plus d'vne entrepriſe
Pour les cœurs des hommes ſurprendre:
Mais gardez vous qu'en voulant prẽdre
Vous meſme ne vous trouuiez priſe.

Tel tient la bride & la courroye,
Qui vuidera bien toſt l'arçon.
Tel rit, gaudit & n'a que joye,
Qui dira piteuſe chanſon.

Apres la pluie le beau tems,
Apres le beau tems vient la pluie:
L'heure vient (voſtre pleur s'eſſuie)
Qui ſera deux Amans contens.

Où fuiés-vous pauure étrangere
Cherchant à voſtre âme repos?
Penſez vous eſtre aſſez legere
Pour vn qui porte æles au dos?

Faiſant

Faiſant les fautes aprendre,
Vous couurant ſerez découuerte.
Vous prendrez ceux que vous perdrez,
De ceux que prendrez ſerez perte.

Vous vous plaignés des inconſtans,
Dont la flamme toſt allumee
Ne dure que bien peu de tems.
Aimez ſi voulez eſtre aimee.

Ce qui vous fait tant langoureuſe
N'eſt que voſtre grande bonté:
Heureuſe heureuſe, ô trop heureuſe,
Si n'auiez point de volonté.

Vous faites volontiers la feſte
A ce paladin écolier.
Que ferez vous de cette beſte?
Lon dit qu'il n'eſt franc du colier.

Maudit ſoit l'honneur qui vous couſte
La perte de tant de plaiſir!
Le vain bruit d'vn vent vous dégouſte
Du bien que vous pourriez choiſir.

Ta beauté de graces ornée
Eſt d'vne longue & belle dance
De ſeruiteurs enuironée:
Et tu es pauure en abondance.

Dequoy vous pouués-vous douloir,
Sinon de ne ſçauoir choiſir?
Rien ne vous faut que le vouloir
Pour contenter voſtre deſir.

Vous cheriſſez tant l'artifice
Que mepriſez le naturel:
Enſuiure nature n'eſt vice:
La corrompre eſt cas criminel.

Beauté qui eſt acompagnée
D'orgueil ſcuere audacieux,
Demeure à la fin dedaignée.
Amour niche au cœur gratieux.

Vous aimez vn qui ne vous aime,
Vn vous aime que n'aimez pas:
A bon change lon rand de meſme:
Ce ſont d'amour les beaux ébas.

Si cherchez le ferme bonheur,
Cherchez-le tardiue en pensée:
Mais haſter faut pour voſtre honeur
L'entrepriſe bien comencée.

Auare craignez d'encourir
Dizette dont n'aurez dizette:
Mieux vaut en depence mourir,
Que viure touſiours en ſouffréte.

Recherchez l'air la terre & l'onde
Cherchant le ſouuerain plaiſir:
Il n'eſt rien ſi plaiſant au monde
Que de jouïr de ſon deſir.

AV ROY.

O Grand ROY, votre Poëte,
N'ayant rien que vous donner,
Sinon l'heur qu'il vous ſouhete,
Vous vient du votre étrener.
Vous ſerez donc étrené
(Si j'oſe tant entreprendre,
Et vous plaiſt en gré le prendre)
De votre nom retourné.

CHARLES MAXIMILIAN DE VALOIS.

ANAGRAME.

AN, M, D, LXVIII, A LE ROY CHASSEMAL.

CHARLES MAXIMILIAN
L'honneur du ſang de VALOIS,
Sera l'Hercule Gaulois:
Car ſon nom porte que L'AN
M. D. LXV III,
Par vn preſage fatal,
AURA LE ROY CHASSEMAL,
Deuant qui le mal s'enfuit.

Hercule tant renommé
Des monſtres le ruineur,
Des Grecs en titre d'honneur
Fut CHASSEMAL *ſurnommé.*
Face Dieu que mon grand ROY
(Remetant ſus la vertu,
Domtant le vice abatu)
Donne à ce preſage foy,
Tant que ce braue ſurnom
De CHASSEMAL *merité*
Voyſe à la poſterité,
Ornant de Charles le nom.

AV SEIGNEVR IAN BATISTE BENCIVIEN ABBE DE BELLEBRANCHE.

LA *Muſe Toſcane regrete,*
BENCIVIEN, *ton ame diſrete,*
Comme de ſon cher enfançon:
Se plaignant que la ſeruitude
De la Cour amoindriſt l'étude
De toy ſon docte nourriſſon,
Mais l'amour de la Poèſie
Apparoiſt en ta courtoiſie,
Quand tu cheris ceux du métier:
Et pour faire gouſter les graces
De ta Royne, tu les embraſſes
D'vn racueil doux & cœur entier.
Tu es vraiment digne de viure
Immortellement dans mon Livre:
BENCIVIEN, *bien ſois-tu venu.*

Voicy la diſſettiéme annee,
Que par vne amitié bien nee
Ie t'ay premierement conu.
Ce fut lors que la bonne tréve,
Heureuſe aux François, mais trop breve,
Fut juree par les Flamens
Dans le royal ſejour d'Amboyſe,
Lors que la nation Gauloiſe
Luiſoit en tous ſes ornemens.
Moy lors à la Cour bien nouice,
Ie gardois vn dangereux vice
De la honte deſur le Front:
Cette honte à mon bien contraire
Par vn dépit me vient diſtraire,
Et ma belle entrepriſe romt.
Et dix ans depuis s'en alerent,
Qui ſur moy ſans profit coulerent
Tout mon meilleur âge perdu:
A la fin reprenant courage,
Ou d'vn ſort ou d'vn avis ſâge,
A mes Princes me ſuis rendu.
Mais vn vouloir naïf m'entlint
A ma Princeſſe CATERINE,
Bonne MERE de nos bons ROYS:
ROYNE en cent vertus excellente,
De qui les beaux honneurs ie chante
De mon liure aux plus beaux endroits.
I'ay ſur tout recherché ſa grace,
M'aſſurant que jamais ſa race
Elle ne pourroit dementir,
Sa race l'apuy de la Muſe:

Et l'honorant je ne m'abuſe
Pour en atendre vn repentir.
BENCIVIEN, *l'heure bonne épie,*
Que les vers que je luy dedie,
De bon œil elle deigne voir:
A fin vn jour, comme elle eſt bonne,
Que ſon Poëte elle guerdonne,
Qui ne manque de ſon deuoir.

SVR LE MEDAILLON D'ALEXANDRE:

ET L'ECVELLE D'ARGENT TROVVEZ A CHARLEVAL.

Où eſt la face d'Alexandre eſt écrit:

ΑΛΕΧΑΝΔΡΟϹ ALEXANDRE.

Au reuers où eſt vn char trionfal tiré par quatre Elephans, & deſſus aſsis Alexandre ayant à ſes piés vne eſclaue les mains liees & enchaiſnees ſur les reins.

ΠΕΡϹΙϹ ΑΛΩΘΕΙϹΑ.

PERSE CAPTIVE.

SONET.

SIRE, j'*oſeray bien plein de bonne eſperance*
Preſagir tout bon heur à voſtre mageſté.
Outre ce medaillon qui vous eſt aporté,
L'eſcuelle d'argent m'en donne l'aſſurance.

C'eſt honneur & ſoulas pour vous & voſtre France.
Voſtre ennemy ſera de chaiſnes garotè:
Vous en trionfere7 luy oſtant liberté:
Voſtre peuple ornere7 de joieuſe abondance.
L'écuelle d'argent, parement de la table,
Denonce qu'en feſtins pleins de bien-heureté
Fere7 cueillir les fruits d'vne paix riche & ſtable.
Le Medaillon d'argent où le grand Alexandre,
De la Perſe vaincueur, en trionfe eſt porté,
Deffand à l'étranger contre vous entreprendre.

A MONSEIGNEVR DE SAINT SVPLICE.

SAINT SVPLICE la bonté nette,
Et des meurs la grace parfette
T'a mis pres du DVC d'Alençon:
Comme pour exemplaire adreſſe,
Où ſa genereuſe jeuneſſe
Priſt vne courtoiſe façon.
Bien-heureux ie te vante d'eſtre
Pres d'vn Prince que voyons croiſtre
Tous les jours en dignes vertus.
Bien-heureux, quand je te voy Pere
D'vne jouvence qui proſpere,
D'Enfans de valeur reuetus.
O combien vaut la biennaiſſance,
Qui prend ſa facile acroiſſance,
Au bien où l'eſprit coule enclin.
Car vne mauuaiſe nature
A peine par la nourriture

Redreſſe vn courage malin.
Mais du plant de ta bonne race,
Les vns croiſſent en toute grace
Pres du ſang Royal favoris:
D'autres au giron des neuf Muſes,
Reçoivent leurs douceurs infuſes,
Deſous leurs ombrages nourris:
Pour ſervir vn jour à nos Princes,
Dans les étrangeres prouinces,
Ou dans le Royaume employez:
Qui en guerre de leur vaillance,
Qui en conſeil de leur prudance
Montreront les dons déployez.
Ainſi ta vertu touſiours viue
En leur gentilleſſe naïve
Reluira ne s'étegnant pas:
Et ſi j'ay quelque faueur bonne
De la Muſe, vn don ie te donne,
Qui ſauue ton nom du trépas.
Du Soleil la douce lumiere
C'eſt vne plaiſance treſchiere:
La mer calme eſt riante à voir,
Et la ſaiſon refloriſſante:
Choſe n'eſt tant rejouïſſante,
Que des fils qui peut en auoir.
Les filles en leur aliance
Donnent quelque réjouiſſance,
Mais ſouuent eteignent le nom.
Les enfans maſles qui en ſortent,
Et qui le nom gardent & portent,
Sont les piliers d'vne maiſon.

Ie te loüe, Sage Saint-Suplice,
Qui par ce tems plein de malice,
Quand les Muſes ont moins d'honneur,
Fay tes fils aux lettres inſtruire,
A fin qu'ils ſçachent ſe conduire
Par les malheurs au vray bon heur.
Vrayment la Françoiſe nobleſſe
Fait tort à ſa belle jeuneſſe
D'aborrer des Muſes le fruit:
Croyant à ſa honte & domage,
Qu'elles abatent le courage,
Acouhardiſſant qui les ſuit.
Eſtoit-ce vn poltron qu'Alexandre,
Pour qui Filippe degna prendre
Ariſtote pour precepteur?
Ce grand guerrier qui ſouloit fére
Son oreiller du bon Homére
Pour eſtre meilleur combateur?
Cæſar fondateur de l'Empire,
Qui ſçauoit auſſi bien écrire
Comme de la Milice l'art:
Qui renuerſa tant de murailles:
Qui vainquit en tant de batailles
Le tient on pour homme couhard?
Luy vaillant maiſtre de la guerre,
Par ſoudars nez en voſtre terre,
Vainquit vos vainqueurs ſes Romains:
Sage & ſçauant par ſa prudance
Bien conduiſant voſtre vaillance,
Rangea tout le monde en ſes mains.
Et montra que, ſi la ſageſſe

Ornoit des doctes Chefs l'adreſſe,
Entre les François genereux,
Nous fonderions l'Empire ſtable
Sur toute la terre abitable,
Non moins ſçauans que ʋaleureux.

AV SIEVR ANDRE' THEVET, COSMOGRAPHE DV ROY.

THEVET, qui trauerſant & les mers & les terres
Tout le monde alas ʋoir ſous le cours du Soleil,
Depuis l'Heſperien à l'Indien reueil,
Où deſireux d'aprendre & courageux tu erres:
Dou ſauʋe retourné, diligent tu enſerres
En ʋn ʋolume beau tout ce qu'a ʋu ton œil:
Veritable temoin, d'ʋn labeur nompareil,
Rendant aiſé le fruit qu'en public tu deſſerres.
Nous ʋoyons les citez: les états nous ſçauons:
Par ton liʋre des lieux la cognoiſſance auons,
Des montagnes & bois, des mines & riuieres.
Nous te deuons ʋn bien, Que loin de tout danger,
Sans éloigner ſa terre au païs étranger,
Des hommes nous ʋoyons les loix & les manieres.

A MONSIEVR GARNIER, CONSEILLER AV SIEGE PRESIDIAL DV MANS.

ENcores nous oyons les furies d'Ajax,
Et les cris depiteux de l'accort Promethee,
Et le jaloux courroux de l'ardante Medee,
Et du chaſte Hippolyt l'execrable treſpas.
Au Theatre François gentil Garnier, tu as
Fait marcher grauement Porce à l'ame indomtee:

Si la Muſe Gregeoiſe eſt encor eſcoutee,
La tienne pour mille ans ne s'amortira pas.
Où que tu marcheras, ſous tes piés de la terre
Puiſſe t'encourtiner le verdoyant lierre,
Pour l'honorable pris de ta graue chanſon:
Garnier, ſon honoré (s'il reſte dans la France,
Pour les rares ouuriers honneur & recompance)
Comme des Muſes Sœurs le plus cher nourriſſon.

POVR MONSIEVR DE BONNIVET.

MAitreſſe à qui ie ſuis, quand de mes mains ie liure
Entre vos blanches mains ce liure qui eſt blanc,
C'eſt vne carte blanche, où j'écri de mon ſang
Que de vous & non d'autre avoüé ie veu viure.
Vous, Belle, qui viuez de tout ſoucy delivre,
De tous vos ſeruiteurs les paſſions de ranc
Vous y ferez coucher: Las, moy ſeul en mon flanc
I'en ay plus que n'en peut contenir votre livre.
Que chacun hardiment y note ſa penſee,
Y decriue ſa flamme, y peigne ſes deſirs,
Ie nourri plus de foy dans mon cœur amaſſee.
Qui ſera par ſus tous vn jour recompenſee
Du loyer merité des amoureux plaiſirs,
D'autant que mon amour la leur a ſurpaſſee.

A MONSIEVR DE PIBRAC ADVOCAT DV ROY EN PARLEMENT.

MAIS que les Muſes mignonnetes
Me fourniſſent de chanſonnetes,
Par leſquelles j'aquiere honneur,

Heureux me moquant de l'enuie,
Et chaſſant la faim de ma vie
Par vn bon ROY mon guerdonneur:
Et que me faut-il dauantage
Pour doucement couler mon âge?
A quoy plus voudroy-ie aſpirer?
Bien que j'uſſe la ſufiſance
Pour treter des faits d'importance,
Petit ie me veu retirer.
N'atendez que ie me ſurcharge
De quelque ſi peſante charge,
Qui me puſt ſous elle acabler:
Ie louray Dieu de ma fortune,
Sans que have ie l'importune,
Taſchant ſans fin de la doubler.
O DV FAVR, ſi nous pauvres hommes,
Qui jamais aſſouvis ne ſommes,
Avions à viure par deux fois:
L'vne fois en douce lieſſe,
Et l'autre en amere triſteſſe,
Trauerſant nos jours & nos mois:
Lon iroit aleure (peut eſtre)
(Portant la fortune feneſtre
Par vn viure plein de trauaux)
Pour la mener en chiere lie,
A franchir la ſegonde vie
De ſoin de tourments & de maux.
Mais ſi Dieu n'a fait tant de grace
A la chetiue humaine race,
Qu'ell' uſt à viure plus d'vn tems,
Vn tems de petite duree

D'vne vie moins aſſuree
Qu'vne tendre fleur du Printems:
Ah nous malheureux! pourquoy eſt-ce,
Que nous ſoufrons telle detreſſe,
Nous forſans nous meſmes en vain?
Iuſqu'à quand afamez de rage
Banderons-nous noſtre courage
Sans meſure tirant au gain?
Et tandis nous faiſons la perte
De nos bons jours, qui eſt couverte
Sous vn faux bien que pourſuivons:
Et nous oublions pauvres hommes,
Que ſugets à la mort nous ſommes,
Qui rien de certain ne viuons.
C'eſt pourquoy me contenant d'heure
Dans ma peau content ie demeure:
Et ſi j'aprouche la Grandeur,
Comme du feu ie m'en aprouche,
M'y rechaufant ſans que j'y touche,
Non eblouï de la ſplendeur.
O du Faur, la chaleur plaiſante
Et non la brulure cuiſante
Ie cherche en la Cour de nos Roys:
Ne faiſant, comme à la chandele
La mouche, qui brulant ſon æle,
Y vole vne derniere foys.
Tu les ſers, Toy ſçauant & ſage,
Cognu par maint bon temoignage,
Pour loyal, & de cœur entier.
Moy puis que mon PRINCE en fait conte,
En l'honorant ie n'auray honte
Faire des Muſes le metier.

EPITAPHE DE CATERINE IAKET EPOVSE DE IOACHIN TIBAVD DE COVRVILE.

NVLLE mere ne croye en ce monde eſtre heureuſe
Pour s'aſſurer de l'heur. Ny ſanté vigoureuſe,
Ny ſe voir honorer, ny ſe voir proſperer
Pour enfans & mari, ne doit faire eſperer
Vn heur certain icy. Ie me vis honoree
Pour mes fils & leur pere: & preſques adoree
Pour leur belle chanſon, qui les cœurs rauiſſoit
Les nombres animant que Baïf ourdiſſoit.
Mais en pléne ſanté lors que moins ie m'en doute
Vne fievre, vn friſſon puis vn chaud, me prend toute,
M'atache dans le lit, emportant mes plaiſirs,
Ecartant mes eſpoirs, & fruſtrant mes deſirs.
La fievre froide & chaude encloſe dans mes venes
Me deſſecha le ſang par quatorze ſeménes:
Puis elle me lâcha: mais elle me laiſſa
Vn mal lent ſans douleur, qui dans moy ne ceſſa
Iuſqu'au dernier ſoupir: Et ie n'u la penſee
La memoire & raiſon pour le mal offenſee.
Ainſi tout l'heur mondain en viuant ie perdi:
Mourant l'eſprit entier à mon Dieu ie rendi.

ELLE DECEDA LE XVI. DECÉMBRE M. CCCCC. LXXII.

A MONSIEVR DE MARCHAVMONT SECRETAIRE DES FINANCES.

CLAVSSE, *j'ay fait vn bien gros liure:*
Son bon Ange ſçait ſ'il doit viure:
Mais tel par mon âge paſſé,
Pour du tout ne viure inutile,
Et m'eſſayer en diuers ſtile,
Ie l'ay fait, & puis ramaſſé.
Tel qu'il eſt pour mien ie l'auouë:
Soit qu'on m'en blame ou qu'on m'en louë.
Il me plaiſt l'enuoyer au jour:
Mes vers tels qu'ils ſont ie ne cache:
Et veu bien que mon ſiecle ſçache
Qu'ils ont fait par trop long ſejour.
Quatrefois cinq & trois annees
Se ſont par les mois retournees,
Depuis que ie l'ay commencé:
Mais vn deſtin à moy contraire
Iuſques icy m'a pu diſtraire
Que ne l'ay pluſtoſt auancé.
Il faut que non ingrat ie chante,
Comme la fortune mechante
M'en a diſtrait par pauureté,
Qu'ainſi par CHARLES *debonaire,*
Et ſes bons Freres, & leur Mere,
Moy liberalement treté,
I'ay receu le loiſir & l'aiſe,
(Soit que l'euvre plaiſe ou deplaiſe)
De recueillir tout mon labeur:

Qui eſt tel que j'oſe bien dire,
Qu'il ſe peut faire vn amas pire,
Pluſtoſt que d'en faire vn meilleur.
Il y a du bon en l'ouvrage
Qui peut contenter le plus ſage:
Il y en a de moins parfait,
Qui trouvera bien à qui plaire:
Il y en a qui ne vaut guiere:
Vn livre autrement ne ſe fait.

AV LISEVR.

TOY qui lis ces gais Paſſetems,
Rien graue de moy tu n'attens:
Ie le ſçay bien. mais je te prie,
Si de ma gaye raillerie
En quelque mot te penſes poind,
Penſer que je n'y penſoy point.

FIN DES PASSETEMS DE
IAN ANTOINE DE BAIF.